

# REVISTA DE HISTORIA

TYP. DA EMPR. LITTER. E TYPOGRAPHICA  
(Officinas movidas a electricidade)  
R. ELIAS GARCIA, 184 • PORTO • MCMXV.

# La découverte de l'Amérique

---

Pierre d'Ailly et Christophe Colomb

— Les voyages des Portugais vers l'ouest pendant le XV<sup>e</sup> siècle

Mon ami, M. l'abbé Louis Salembier, le savant professeur et secrétaire général des facultés catholiques de Lille, a publié récemment une remarquable brochure, dans laquelle il refond ses recherches antérieures sur l'influence que put avoir sur Christophe Colomb un célèbre écrit de Pierre d'Ailly<sup>1</sup>. Dès 1886, dans sa thèse de doctorat, M. Salembier abordait ce sujet<sup>2</sup>. A l'occasion du centenaire de la découverte de l'Amérique, il y revenait dans une brochure contenant de nouveaux et très appréciables renseignements<sup>3</sup>. Aujourd'hui, le même auteur nous donne sur cette question un travail remanié et élargi où, à l'aide de textes étudiés avec un parfait esprit de critique, il se maintient bien en dehors de ce que nous pourrions appeler la légende de Christophe Colomb.

En remerciant M. Salembier de m'avoir communiqué son ouvrage, je lui demande la permission de lui soumettre quelques témoignages et quelques faits de l'histoire portugaise relatifs à l'entreprise de Colomb. C'est parce qu'ils ne connaissent pas suffisamment ces différents textes que je vais rappeler que les écrivains étrangers ne rendent pas à notre épopée maritime tout l'honneur auquel elle a droit. Je m'empresse d'ajouter que ce tel n'est pas le cas de M. Salembier qui n'avait pas cette question en vue et, à l'occasion, signale les renseignements fournis à Colomb par la famille de son beau-père Bartholomeu Perestrello.

Pierre d'Ailly, évêque de Cambrai depuis 1397, cardinal depuis le 6 juin 1411, joua un rôle très important dans les affaires ecclésiastiques de son époque et devint aussi célèbre par ses écrits qui non seulement résument ses idées personnelles, mais sont aussi « la reproduction exacte de tout ce que l'on savait et de tout ce que l'on enseignait de son temps. C'est une encyclopédie qui comprend les textes de l'antiquité mêlés à ceux du xv<sup>e</sup> siècle. » Dans son livre de l'*Imago mundi* Pierre d'Ailly expose ainsi ses idées géographiques :

« La terre est sphérique, écrit-il, et l'Océan occidental est relativement petit. Aristote prétend, contre Ptolémée, que plus du quart de l'univers est habité, et Averroès soutient la même opinion. Le Stagyrte affirme encore que la mer est petite, entre la côte d'Espagne et l'Occident et les rivages de l'Inde à l'Orient. Il ne s'agit pas ici, continue d'Ailly, de l'Espagne actuelle, mais de l'Espagne ultérieure, qui

---

<sup>1</sup> *Pierre d'Ailly et la découverte de l'Amérique*, Paris, Letouzey et Ané, 1912.

<sup>2</sup> *Petrus de Alliaco*, Lille, 1886.

<sup>3</sup> *Un évêque de Cambrai et la découverte de l'Amérique*, Lille, 1892.

est l'Afrique. Sénèque assure que l'on peut traverser cette mer en peu de jours, si le vent est favorable.<sup>1</sup> De plus, Pline nous enseigne que les navires pourraient arriver en peu de temps du golfe d'Arabie à Gadès, au sud de l'Espagne. D'où l'on conclut que la mer n'est pas assez grande pour couvrir les trois quarts de la terre. Esdras affirme, en son livre quatrième, que six parties de la terre sont habitables et habitées et que la septième partie seule est couverte par les eaux. L'autorité de cet ouvrage a été reconnue par les saints qui s'en sont servis pour confirmer les vérités sacrées.<sup>2</sup> Au delà de Tyle (*Thulé*), dernière île de l'Océan, après une navigation d'une journée, la mer est congelée et engourdie, *pigrum et concretum est mare*.

Il ajoute: «Aux pôles habitent de grands fantômes et des bêtes féroces ennemies des hommes. L'eau y abonde, parce que ces lieux sont froids et que le froid multiplie les humeurs.» Il emprunte encore à Aristote cette remarque: «La côte occidentale d'Afrique ne saurait être fort éloignée de la côte orientale de l'Inde, puisque dans les deux pays on rencontre des éléphants.»<sup>3</sup>

Au chapitre suivant, il écrit: «Certainement la distance de l'Espagne à l'Inde, par terre, en se dirigeant vers l'est, représente beaucoup plus de la moitié du périmètre de la terre.»<sup>4</sup> Il faudrait donc en conclure, que la distance à parcourir par mer, en faisant voile vers l'ouest, est beaucoup moins considérable. Le tour de la terre est, d'après d'Ailly, de 10.200 lieues.

Le cardinal admet l'existence des antipodes: «Cette partie de la terre, dit-il, est semblable à notre hémisphère quant à l'éloignement du soleil et des pôles, quant à l'habitation et à la quantité des eaux. Ces contrées ont l'hiver quand nous avons l'été, et elles ne sont pas couvertes d'eau, comme le croit le vulgaire.»<sup>5</sup>

Dans un autre passage de l'*Imago mundi*, il ajoute: «Ainsi l'eau court d'un pôle à l'autre en formant une mer qui s'étend entre l'extrémité de l'Espagne et le commencement de l'Inde sur une petite largeur, de sorte que le commencement de l'Inde occupe par delà de la moitié de la ligne équinoxiale (c'est-à-dire sur l'autre hémisphère) une situation très rapprochée de celle qu'occupe la fin de notre hémisphère.»<sup>6</sup>

Dans un chapitre du *Compendium cosmographiae*, qui fut composé probablement deux ans après l'*Imago mundi*, d'Ailly revient sur les mêmes idées: «D'après les philosophes, dit-il, l'Océan qui s'étend depuis l'extrémité de l'Espagne ultérieure, c'est-à-dire l'Afrique, du côté de l'occident, et entre la fin de l'Inde, du côté de l'orient n'a pas une grande largeur, car il est prouvé par l'expérience qu'on peut le

<sup>1</sup> *Quaest. natur.*, V. — Cf. COLOMB, *Historie*, Venise, 1571, XII, p. 14; VIGNAUD, *Histoire critique de la grande entreprise de Colomb*, I, 315; DE LOLLIS, *Raccolta colombiana*, *Postille ai trattati di P. d'Ailly*, note 23.

<sup>2</sup> *Imago mundi*, VII. Cet ouvrage a été terminé le 12 août 1410, très probablement à Cambrai. — Ce quatrième livre d'Esdras n'est pas canonique, mais Colomb en fait grand cas et y revient à plusieurs reprises dans ses écrits. — Cf. DE LOLLIS, *Raccolta colombiana*, *Scritti*, 11, p. 39.

<sup>3</sup> *Imago mundi*, c. XLIX. Cf. *Epilogus mappae mundi* qui fait suite à l'*Imago*, C. De mari. Albert le Grand et Saint Thomas insistent aussi sur cet argument. Cf. MANDONNET, *Les Dominicains et la découverte de l'Amérique*, p. 59 et 61.

<sup>4</sup> Chap. XLI.

<sup>5</sup> *Epilogus mappae mundi*, c. De figura terrae et De mari. Cf. VIGNAUD, *Histoire critique*, 1, p. 319.

<sup>6</sup> *Imago mundi*, c. XLVIII.

traverser en très peu de jours si le vent est favorable et, par conséquent, ce commencement de l'Inde en Orient ne peut pas être bien éloigné du bout de l'Afrique.»<sup>1</sup>

D'Ailly ne fit que reproduire à peu près les idées qu'il trouvait dans les auteurs anciens et qui étaient passées dans quelques-uns du moyen-âge; il en accepta tout ce qui elles avaient de raisonnable et aussi de faux et de fantastique.

Aristote avait dit dans son traité *De coelo*: «La terre est une sphère peu grande. Ceux qui croient que la région des colonnes d'Hercule est proche des Indes ne paraissent pas admettre une chose trop invraisemblable.»<sup>2</sup> Sénèque décrit, dans une de ses tragédies, un monde nouveau situé au delà des mers connues: «Un temps viendra, au cours des siècles, où l'Océan élargira la ceinture du globe pour découvrir à l'homme une terre immense et inconnue, la mer nous révélera de nouveaux mondes et Thulé ne servira plus de bornes à l'univers.»<sup>3</sup> Colomb a copié deux fois de sa main ces vers fameux de la *Médée* et il les a traduits.

Platon avait emprunté aux Égyptiens la fiction merveilleuse de l'Atlantide, île fabuleuse plus grande que l'Asie et l'Afrique, placée au delà des colonnes d'Hercule, mais en deçà d'un grand continent. Les habitants en étaient belliqueux et riches, mais leur prospérité les aveugla. Ils dégénérent et Dieu les punit. En un seul jour et en une nuit fatale, ils furent engloutis au sein des flots avec l'île qui les portait. A sa place les navigateurs ne rencontraient plus qu'un limon fangeux qui les empêchait d'aller plus loin.<sup>4</sup> Cette fiction s'était répandue dans toutes les parties de l'Ancien Monde.

Albert le Grand et saint Thomas admettent la théorie de la sphéricité de la terre, l'existence des antipodes et ils donnent à l'argumentation du Stagyrte une ampleur plus grande. «Ils présentent déjà — dit M. Salembier — comme hypothèse, la théorie de la formation du monde à laquelle est resté attaché le nom de Laplace. Dans toute l'école dominicaine du moyen âge, le dogme scientifique de la sphéricité terrestre resta universellement adopté et tous les traités de la sphère composés par les auteurs qui appartiennent à cet ordre en sont les échos.»<sup>5</sup> Ce principe était généralement professé, en Espagne, au xv<sup>e</sup> siècle.<sup>6</sup>

Certes, Christophe Colomb n'a pas eu connaissance directe des textes des auteurs anciens, ni même de quelques-uns du moyen âge; mais le grand navigateur a-t-il connu les textes si suggestifs et si curieux de l'évêque de Cambrai? «Oui — répond M. Salembier — les preuves abondent, tous les auteurs qui se sont occupés

<sup>1</sup> *Compendium cosmographiae*, c. XIX. Ce second ouvrage, qui est le complément de l'*Imago*, fut composé en 1412, dit M. Salembier, d'après les biographes les mieux informés du savant cardinal.

<sup>2</sup> *De caelo*, l. 11, XIV. Ce traité, dit M. Salembier, passe pour apocryphe, mais il a été souvent commenté pendant tout le cours du moyen-âge. Cf. VIGNAUD, *Histoire critique de la grande entreprise de Colomb*, t. 1, p. 223.

<sup>3</sup> *Médée*, acte II, sc. III. Certains critiques, comme Humboldt, placent l'antique Thulé dans les îles Shetland. D'autres, comme Élisée Reclus, en Islande ou dans le groupe des Feroë (*L'Amérique boréale*, p. 10). Il est certain que pour Colomb l'*ultima Thule* était l'Islande. Il se vante d'avoir navigué une centaine de lieues au delà de cette île. Cf. VIGNAUD, *Études critiques sur la vie de Colomb*, 1905, p. 375 et 380.

<sup>4</sup> Oeuvres de Platon, *Timée*, trad. Cousin, t. XII, p. 111; *Critias ou l'Atlantide*, ibid., p. 274. Cit. par M. SALEMBIER, *Pierre d'Ailly et la découverte de l'Amérique*, p. 10.

<sup>5</sup> Cf. MANDONNET, *Les Dominicains et la découverte de l'Amérique*, p. 40 et 87; JOURDAIN, *De l'influence d'Aristote et de ses interprètes sur la découverte du Nouveau Monde*, Paris, 1861.

<sup>6</sup> VIGNAUD, *Histoire critique*, t. I, p. 722. — SALEMBIER, op. cit., p. 11.

de la question l'affirment et Colomb lui-même ne fait pas difficulté de l'avouer.»<sup>1</sup>

Pour corroborer son affirmation, M. Salembier cite d'abord les documents existants à la bibliothèque du chapitre de Séville, dont les livres les plus curieux sont ceux qui ont appartenu à Colomb et qu'il a couverts de ses notes. Parmi ses auteurs favoris, il préfère Pierre d'Ailly. «Le volume qui contient sa principale œuvre cosmographique, l'*Imago mundi*,<sup>2</sup> ainsi que plusieurs autres traités, est enrichi de huit cent quatre-vingt-dix-huit notes, écrites soit de la main de l'amiral, soit surtout de celle de son frère Barthélemy<sup>3</sup>, à qui appartenait l'exemplaire.»<sup>4</sup>

La plupart de ces notes sont très courtes. S'il y en a plusieurs de grande valeur, les autres ne sont souvent qu'un simple rappel, un *memento* sommaire; elles témoignent cependant des préoccupations de Colomb et de la haute estime qu'il a professée jusqu'à la fin de sa vie pour les opinions de Pierre d'Ailly.

Au bout de quelques pages d'un grand intérêt historique, M. Salembier arrive à la partie la plus délicate de sa tâche. «Quand et comment Christophe Colomb connut-il les œuvres du cardinal Pierre d'Ailly? A quelle époque se mit-il au courant des idées cosmographiques de l'évêque de Cambrai? Dans quelle mesure profita-t-il de l'*Imago mundi*<sup>5</sup>?»

M. Salembier examine successivement les traditions historiques basées sur les livres de Ferdinand Colomb, fils de l'amiral, et de Las Casas, et les théories émises par des écrivains modernes s'appuyant sur des documents et des raisons historiques. D'après les traditions colombiennes, l'amiral a conçu *a priori* son projet et a voulu dès le commencement arriver à Cypango (Japon) ou au Cathay (Chine). C'est aussi la tradition que l'historien portugais João de Barros nous a conservée, en racontant les démarches de Colomb auprès du roi dom João II; Barros attribuait les idées du navigateur génois sur le Cypango et le Cathay à l'influence de Marco Polo, dont le livre avait été apporté en Portugal par l'infant dom Pedro, vers 1414 ou 1416<sup>6</sup>.

D'après l'hypothèse moderne, exposée surtout par M. Vignaud, le navigateur ne s'est d'abord proposé pour but que de découvrir certaines îles qu'il croyait exister dans l'ouest. «Il était aussi sûr, dit un de ses biographes, de trouver ce qu'il cherchait que s'il l'avait tenu sous clef dans sa propre chambre<sup>7</sup>.» «Sur quoi s'appuyait cette conviction? D'abord sur les indications de Perestrello, père de sa femme et sur les données fournies par un pilote dont le nom est resté inconnu que les vents et les courants avaient poussé jusqu'aux Antilles<sup>8</sup>. Sa persuasion se basait encore sur ses voyages personnels le long des côtes de l'Afrique, sur les épaves que reje-

<sup>1</sup> Op. cit., p. 18.

<sup>2</sup> *Imago mundi*, c. VIII, *De quantitate terrae habitabilis*. La sphéricité de la terre avait été niée par Anaximandre, Leucippe et Homère, qui la comparaient soit à un cylindre, soit à un disque.

<sup>3</sup> De ces notes, plusieurs ont été reproduites en fac-similé par le savant bibliographe franco-américain M. HARRISSE, dans ses *Notes on Columbus*, New-York, 1864-1866. Cf. *Études religieuses*, 1876, t. II, p. 24.

<sup>4</sup> M. LOUIS SALEMBIER, op. cit., p. 19.

<sup>5</sup> M. SALEMBIER, op. cit., p. 25.

<sup>6</sup> JOÃO DE BARROS, *Década primeira*, Lisbonne, 1628, p. 57; VICOMTE DE SANTAREM, *Recherches historiques, critiques et bibliographiques sur Améric Vespuce et ses voyages*, Paris, s. d., p. 101.

<sup>7</sup> LAS CASAS, *Historie*, liv. I, chap. XIV, vol. 1, p. 106. Cf. VIGNAUD, *Histoire critique*, t. II, p. 205 et 227.

<sup>8</sup> VIGNAUD, *Histoire critique*, t. II, 212 et 592.

tait sans cesse l'Atlantique et qui venaient de terres ignorées, et sur le voisinage même de cette mer ténébreuse dont les flots mystérieux semblaient solliciter les navigateurs et les exciter aux courses aventureuses. Toutes ces prémisses avaient été confirmées, non point par Toscanelli, dit M. Vignaud, mais par les affirmations d'Alonzo Pinzon, dont l'expérience nautique était fort grande <sup>1</sup>.

Nous reviendrons bientôt sur ce point, qui est du plus grand intérêt historique et sur lequel les documents portugais portent une lumière assez éclatante pour permettre des inductions de la plus grande importance; nous verrons alors qu'il y avait dans l'esprit de Colomb des raisons un peu plus fortes que celles que lui attribue M. Vignaud, suivi de près par M. Salembier.

La date du premier voyage de Colomb est l'année 1492. L'*Imago mundi* fut imprimée à Louvain, chez Jean de Westphalie, vers 1487. «Il est peu probable qu'un livre obscur, publié dans une ville lointaine du Brabant, ait été connu en si peu de temps au fond de l'Andalousie <sup>2</sup>.» Les critiques modernes admettent que Colomb ne l'aurait connu qu'après son premier voyage. Et comment put-il en prendre connaissance?

Tandis que la compétence cosmographique de Colomb est loin d'être établie, son frère Barthélemy était un homme intelligent et éclairé. Il avait habité en Portugal et se trouvait à Lisbonne quand Bartholomeu Dias revenait du voyage pendant lequel il avait doublé le cap des Tourmentes. Plus tard il avait voyagé en Angleterre sous Henri VII et en France sous Charles VIII, et il avait proposé à ces souverains d'entreprendre un voyage de découvertes dans l'Extrême-ouest. Il est bien remarquable que ce ne fût qu'après un séjour en Portugal, au milieu des marins portugais, que Barthélemy, ainsi que son frère Christophe, eut l'idée de faire des découvertes vers l'ouest. Il savait le latin; il suivait avec intérêt les nouveautés cosmographiques et connaissait le globe construit par Béhairn en 1492 <sup>3</sup>. On nous a conservé un document de son talent cosmographique.

<sup>1</sup> VIGNAUD, op. cit., t. II, p. 35 et 195.

<sup>2</sup> M. SALEMBIER, op. cit., p. 35.

<sup>3</sup> Nous ignorons les fondements sur lesquels s'appuie M. Salembier, pour supposer que le globe de Béhairn a été construit d'après les indications de d'Ailly (p. 37). Au contraire, Béhairn lui-même nous dit qu'il se servit d'autres sources, et ne cite pas le nom de l'évêque de Cambrai.

Martim de Béhairn se trouvait en Portugal avant août 1481 (MENDO TRIGOSO, *Memórias de litteratura da Academia Real das Sciências*, t. VIII, p. 369). En novembre 1484 il s'embarqua dans l'expédition de Diogo Cão au Congo (Op. cit., p. 372 et 375). A son retour à Lisbonne, il apprit que son oncle, qui l'avait élevé comme un père, était mort à Nuremberg en 1486. Ce fut peut-être cet événement qui le fit prendre la résolution de fixer sa résidence en Portugal. Alors il épousa une fille de Job de Huerter, flamand, que les anciens écrivains portugais appellent Joz d'Ultra, et qui fut le premier capitaine donataire des îles de Faial et Pico (BARROE, *Década primeira*, l. III, chap. XI; ANTÓNIO CORREIRO, *História insulana*, Lisbonne, 1866, t. II, p. 274 suiv.; TRIGOSO, op. cit., p. 378 et 387). En 1491 il retourna dans sa patrie et en 1493 il était de nouveau à Lisbonne.

Béhairn connaissait donc très bien les voyages et les idées des Portugais; et ce fut très probablement pour cette raison que les magistrats de Nuremberg le prièrent de construire son globe, où l'on trouve, à la partie inférieure, sous la ligne équinoxiale, la note suivante;

«Il faut savoir que cette figure du globe représente toute la grandeur de la terre tant en longitude qu'en latitude, mesurée géométriquement d'après ce que Ptolémée dit dans son livre intitulé *Cosmographia Ptolemaei*, savoir une partie, et ensuite le reste, d'après le chevalier Marco Polo, qui, de Venise, a voyagé dans l'Orient, l'an 1250, ainsi que d'après ce que le

Barthélemy rejoignit son frère Christophe pendant la seconde expédition et demeura à Espanhola jusqu'en 1500. D'après M. Salembier, c'est probablement à Espanhola, dès 1494, que les deux frères ont étudié ensemble l'*Imago mundi*. «L'exemplaire appartenait à Barthélemy, qui l'avait sans doute acquis pendant son séjour en France, vers 1491<sup>1</sup>. Il provenait des presses de Jean de Westphalie à Louvain; déjà son possesseur l'avait couvert d'un grand nombre d'observations, et c'est peut-être le premier volume imprimé qui ait passé l'Atlantique. Les deux frères complétèrent ces notes qui sont au nombre de 898 et combinèrent ensemble tout le plan grandiose dont on leur a fait honneur et auquel ils ne pensaient pas auparavant. Nous voulons parler du projet de passer aux Indes orientales par l'ouest et d'aller au levant par le ponant. Ne croyons pas cependant que Colomb et son frère aient lu tous les auteurs qu'ils citent pour appuyer leur système: Ptolémée, Marin de Tyr, Sénèque, Aristote et les autres. Toute la connaissance qu'ils peuvent avoir de ces textes vient de la page de l'*Imago mundi* qu'ils ont citée et commentée, et que nous avons reproduite plus haut<sup>2</sup>.»

Ce n'est pas notre intention de suivre toute l'exposition historique de M. Salembier, dans laquelle on trouvera des détails très intéressants et des conclusions fort bien déduites. Toutefois nous hésiterions un peu à reconnaître que l'évêque de Cambrai eût exercé «une influence décisive» sur l'esprit de Colomb, après avoir admis que ce ne fut que vers 1494 que l'amiral prit connaissance de l'*Imago mundi*. Après le premier voyage et la conviction de la sphéricité de la terre étant générale,

---

respectable docteur et chevalier Jean de Mandeville a dit en 1322, dans un livre sur les pays inconnus à Ptolémée, dans l'Orient, avec toutes les îles qui appartiennent à ces contrées, d'où nous viennent les épiceries et les pierres précieuses. Mais l'illustre *Dom Juan, roi de Portugal, a fait visiter en 1485, par ses vaisseaux, tout le reste de la partie du globe vers le midi que Ptolémée n'a pas connue, découverte à laquelle moi, qui ai fait ce globe, me suis trouvé.*» Vid. DE MURR, *Histoire diplomatique du chevalier portugais Martin Behaim*; VICOMTE DE SANTAREM, *Recherches sur la priorité de la découverte des pays situés sur la côte occidentale d'Afrique*, Paris, 1842, p. 118 sq. Le Vicomte de Santarem a donné dans son Atlas une copie du globe de Martin Béhaïm, d'après celle que nous a laissée Doppelmayr.

Il reste donc incontestable que Béhaïm se servit des données de Ptolémée, du livre de Marco Polo, depuis longtemps connu en Portugal, du livre de Jean de Mandeville et surtout des connaissances acquises par les navigations des Portugais. Ce dernier point est encore prouvé par le fait que Fra Mauro, dans sa mappemonde de 1460, a terminé l'Afrique par une île, d'après le système de quelques auteurs arabes; tandis que Béhaïm, dans l'Afrique de sa mappemonde datée de 1492, c'est-à-dire terminée six années après que le capitaine portugais Bartholomeu Dias avait doublé le cap de Bonne Espérance, y a dessiné le continent et sa vraie forme, d'après la fameuse découverte effectuée jusqu'au Rio do Infante, dans la côte orientale, limite où s'arrêta l'intrépide navigateur; mais au delà de ce point la côte n'étant pas encore découverte par les Portugais ni par aucun marin de l'Europe, Béhaïm dessina, d'après les cartes arabes, une grande langue de terre s'avancant vers l'Orient; et il faut remarquer que cette langue de terre disparaît de la fameuse carte de Juan de la Cosa (1500), dressée d'après les cartes portugaises immédiatement après le retour de Vasco da Gama de son voyage célèbre de 1497. Vid. VICOMTE DE SANTAREM, *Recherches sur la priorité de la découverte des pays situés sur la côte occidentale d'Afrique*, p. LXIX, 121 et 122; et dans son Atlas les cartes de Fra Mauro et de Cosa.

<sup>1</sup> C'est l'affirmation de Ferdinand Colomb. L'ouvrage était certainement fini d'imprimer en 1487.

<sup>2</sup> M. SALEMBIER, op. cit., p. 38.

la grande difficulté était vaincue; et si ce ne fut pas le livre de Pierre d'Ailly qui guida les premiers pas du marin génois et lui enseigna le chemin de l'ouest, il faut chercher ailleurs la source de ses inspirations.

Et ainsi nous sommes amenés à mettre en lumière les documents et les faits auxquels nous faisons allusion au début de cette étude, puisés dans notre histoire nationale et qui, nous le répétons, auraient bien dû être connus des auteurs étrangers qui ont traité cette question.

S'il est vrai, comme le dit Bossi, que vers la fin du xv<sup>e</sup> siècle les découvertes des Portugais avaient exalté toutes les imaginations, si les savants, les politiques, les commerçants, aussi bien que les marins, aspiraient tous à en tenter de nouvelles, est-il possible que Christophe Colomb, ayant vécu, à l'île de Madère et à Lisbonne, au milieu des navigateurs portugais, n'ait pas entendu leurs récits de voyages, connu leurs projets et ainsi subi leur influence? Plutôt que dans des textes confus ou assez vagues qu'il ne connut qu'imparfaitement, n'est-ce pas dans cette fréquentation de nos compatriotes navigateurs qu'il faut voir la genèse des projets de Colomb? M. Salembier lui-même, en parlant de l'illustre navigateur et de son frère écrit: «Ils ont écouté et compris les marins, bien plus qu'ils n'ont fréquenté les savants et les philosophes<sup>1</sup>.»

D'après Humboldt, Las Casas avait en sa possession, en 1502, des lettres de Colomb sur les indices des terres occidentales, recueillis par des pilotes portugais<sup>2</sup>. Voilà un témoin précieux de l'influence portugaise sur l'esprit de Colomb. Du reste cette influence n'a jamais été sérieusement contestée; mais il faut lui donner l'importance et l'amplitude que comportent les faits, les traditions et les documents irréfragables.

En 1470, Colomb vint en Portugal, et en compagnie de marins portugais il fit plusieurs voyages encore assez peu connus. Vers 1474, il alla à l'île de Madère, où l'année suivante il épousa Philippa Monís de Mello, fille du navigateur portugais Bartholomeu Perestrello, capitaine majeur de Porto Santo<sup>3</sup>. Il y vécut avec les proches parents de sa femme, qui possédaient des cartes et d'autres papiers de Perestrello. D'après Las Casas, qui dit l'avoir appris du fils de Philippa et de Christophe Colomb, celui-ci cherchait à connaître pratiquement le système suivi par les Portugais dans la navigation de la côte de Guinée, en les accompagnant plusieurs fois dans leurs voyages, comme s'il était l'un d'eux. Il n'allait pas seulement en Guinée, car nous savons qu'en 1477 il fit un voyage vers le nord<sup>4</sup>. Ainsi Christophe Colomb se trouve en relations intimes avec les navigateurs portugais, et ceux-ci avaient depuis longtemps la préoccupation des navigations vers l'ouest. On rêvait toujours la découverte de nouvelles îles. Il y en avait qui paraissaient et disparaissaient, c'est-à-dire, que l'on supposait avoir vues une fois mais que l'on ne revoyait plus. Ces fausses découvertes ont été l'objet de quelques-unes des donations royales que nous rappellerons plus loin. Elles marquent bien l'état des esprits, qui,

<sup>1</sup> Op. cit., p. 39.

<sup>2</sup> HUMBOLDT, *Examen critique sur l'histoire de la géographie du Nouveau Continent*, t. 1, p. 21.

<sup>3</sup> Sur le mariage de Colomb avec Philippa, vid. NICOLAU FLORENTINO (pseudonyme) *A Mulher de Colombo*, Lisbonne, 1892.

<sup>4</sup> *A Mulher de Colombo*, p. 58.



toujours préoccupés de la découverte de nouvelles terres dans l'océan, renouvelaient des légendes que nous trouvons dans les auteurs anciens <sup>1</sup>.

Nous omettons une foule de traditions sur les indices que les Portugais avaient recueillis de l'existence de terres du côté de l'occident; on les trouvera dans les livres de tous les auteurs qui ont traité ces sujets avec quelque étendue. Les Portugais connaissaient au sud-ouest les îles de Madère et Porto Santo depuis 1418-1419, à l'ouest les Açores depuis 1431. Pour quelle raison auraient-ils pris ces îles comme le terme de leurs voyages de ce côté-là? Au contraire, il y a aux archives portugaises de la Torre do Tombo un certain nombre de diplômes, par lesquels les rois faisaient donation de terres que les donataires découvrirait de nouveau. Il ne s'agissait pas d'îles ou d'autres terres à découvrir dans les mers voisines des côtes occidentales d'Afrique, car quelques-uns de ces diplômes, ainsi que nous le verrons bientôt, excluent de la concession les îles des mers de Guinée. Il faut donc admettre que les concessionnaires se proposaient de naviguer vers l'occident.

La première concession de ce genre dont le texte est arrivé jusqu'à nous fut faite en 1457 à l'infant dom Fernando, frère du roi dom Affonso V <sup>2</sup>. En 1462, ce monarque fit concession des îles de Lonario et Capraria à João Vogado. La situation de ces îles, que l'on supposait déjà découvertes mais pas encore habitées <sup>3</sup>, ne fut jamais fixée; elles appartiennent bien probablement au nombre des *îles perdues* dont nous avons parlé plus haut. La même année dom Affonso V donna à l'infant dom Fernando une île que Gonsalo Fernandes avait vue, en retournant de Rio do Ouro, à ouest-nord-ouest des Canaries et de l'île de Madère <sup>4</sup>. En 1473, Rui Gonçaves da Câmara, en récompense de ses services en Afrique, recevait donation d'une île qu'il découvrirait <sup>5</sup>. Le 28 janvier 1474, dom Affonso V donna à Fernão Telles toutes les îles que celui-ci découvrirait, *à la condition qu'elles ne seraient pas situées en Guinée* <sup>6</sup>.

La concession étant faite pour que Telles *pût faire peupler ces îles*, le roi supposait donc qu'elles ne seraient pas habitées. Or, chose importante à remarquer, le 10 novembre 1475, par une déclaration se rapportant à la concession précédente, le roi disait que ladite donation comprenait aussi bien les îles habitées que celles qui ne l'étaient pas, pourvu qu'elles ne fussent pas situées dans les mers voisines de Guinée et n'eussent pas été déjà découvertes par d'autres <sup>7</sup>. Pourquoi cette nouvelle déclaration, venant ainsi une vingtaine de mois après la première? Ne serait-ce pas parce que pendant ce laps de temps les navires avaient accosté une terre peu-

<sup>1</sup> Vid. M. PEDRO A. DE AZEVEDO, *As Ilhas Perdidas*, dans l'*Arquivo histórico português*, Lisbonne, 1904, vol. II, p. 53 sq.; BERNARDINO JOSÉ DE SENA FREITAS, *Memória histórica sobre o intentado descobrimento de uma supposta ilha ao norte da Terceira*, etc., Lisbonne, 1845; *Tratado das ilhas novas e descobrimento dellas e outras cousas, feito por Francisco de Sousa, feitor d'El-Rei Nosso Senhor na capitania da cidade do Funchal*, etc., Ponta Delgada, 1884; SOUSA VIEIRAS, *Trabalhos náuticos dos portugueses*, Lisbonne, 1898, t. I, p. 77. Dans quelques-uns de ces ouvrages on verra que les légendes dont il s'agit sont passées du xv<sup>e</sup> siècle aux siècles suivants.

<sup>2</sup> *Alguns documentos do Arquivo Nacional da Torre do Tombo* (publiés à propos du iv<sup>e</sup> centenaire de la découverte de l'Amérique), Lisbonne, 1892, p. 22.

<sup>3</sup> *Alguns documentos do Arquivo Nacional da Torre do Tombo*, p. 28 sq.

<sup>4</sup> *Alguns documentos do Arquivo Nacional da Torre do Tombo*, p. 32.

<sup>5</sup> *Alguns documentos do Arquivo Nacional da Torre do Tombo*, p. 37.

<sup>6</sup> *Alguns documentos do Arquivo Nacional da Torre do Tombo*, p. 38.

<sup>7</sup> *Alguns documentos do Arquivo Nacional da Torre do Tombo*, p. 40 sq.

plée qui ne pouvait être que celle du Nouveau-Monde? Les vingt mois qui s'étaient écoulés entre la première concession et la seconde, dit M. Brito Rebello, suffisaient très bien à préparer des navires, à faire un premier voyage et à en disposer un second, déjà avec une plus grande espérance. Si Telles n'était pas mort, dix-huit mois après, le 1<sup>er</sup> avril 1477, quelles entreprises ne s'en seraient suivies? Et celui qui, ainsi que quelques auteurs l'ont insinué, consciemment ou inconsciemment, avait informé Colomb de la possibilité de trouver des terres en Occident ne serait-il pas un pilote de Telles? Ce sont là des hypothèses, mais elles s'appuient sur des faits qui les rendent bien probables <sup>1</sup>.

Signalons cet autre fait. C'est en 1475 que Colomb épousa Philippa Monis qui lui donna un fils, né en 1476, le seul que Colomb ait eu de ce mariage. Or, en 1477, c'est-à-dire l'année même de la mort de Telles et peut-être peu de temps après cet événement, nous savons que Colomb partit de Madère pour un long voyage dans le nord. <sup>2</sup> On n'a conservé la connaissance d'aucun projet qui ait précédé ce voyage ni d'un contrat qui aurait obligé le navigateur à l'entreprendre. Pourquoi d'une manière qui semble imprévue Colomb se sépare-t-il de sa femme si elle vivait encore et, en tout cas, de son enfant si jeune et peut-être déjà orphelin de mère <sup>3</sup>? Quelles raisons ont pu le déterminer à partir? Ne serait-ce pas la connaissance des desseins de Fernão Telles, mort depuis peu, ou même des résultats que Telles aurait déjà obtenus? Ces hypothèses nous paraissent bien dignes de mériter notre attention.

Les tentatives de découvertes dans l'ouest ne cessèrent jamais. Le 30 juin 1484, le roi dom João II concéda à Fernão Rodrigues do Arco une île qu'il allait découvrir. <sup>4</sup> Le 3 mars 1486, le même roi donna à Fernão Dulmo (d'Ulm?), capitaine dans l'île Terceira, *une grande île, ou des îles, ou terre ferme, qu'il se proposait de découvrir et que l'on présumait être l'île de Sete Cidades (Sept Villes), îles ou terres habitées ou déshabitées.* <sup>5</sup> Ces expressions sont bien remarquables, surtout par la référence à une terre ferme. Dulmo n'ayant pas les recours suffisants pour entreprendre l'expédition, le 12 juillet 1486 il fit avec João Affonso do Estreito un contrat dont l'objet était la division entre eux des frais et des avantages de l'entreprise. Ce contrat fut approuvé par le roi le 24 du dit mois; et le 4 août suivant le roi accordait à João Affonso do Estreito *l'île, ou les îles, ou la terre ferme* qu'il découvrirait au delà de quarante jours de navigation dans le voyage avec Fernão Dulmo. <sup>6</sup>

Nous ignorons les résultats de cette entreprise; les voyageurs devraient partir de l'île Terceira en mars 1487; mais depuis cette date nous ignorons absolument ce que devinrent les deux associés. Peut-être, victimes de leur tentative, furent-ils

<sup>1</sup> M. BRITO REBELLO, *Livro de Marinharia, Introdução*, p. xiv-xiv'.

<sup>2</sup> *A Mulher de Colombo*, p. 58.

<sup>3</sup> Nous ignorons la date de la mort de Philippa Monis. La seule notice que nous possédons dit qu'elle survécut peu à la naissance de son fils. — *A Mulher de Colombo*, loc. cit.

<sup>4</sup> *Alguns documentos do Archivo Nacional da Torre do Tombo*, p. 56.

<sup>5</sup> Dans les cartes du xv<sup>e</sup> siècle, l'île prétendue de *Sete cidades* était représentée à l'ouest des Açores. La légende de l'île de Sept Villes (*Sete Cidades*) remontait à l'antiquité et s'était maintenue pendant le moyen âge.

<sup>6</sup> Vid. les documents publiés dans l'*Archivo dos Açores*, Ponta Delgada, 1882, vol. iv, p. 440 sq.; *Alguns documentos do Archivo Nacional da Torre do Tombo*, p. 58 sq., 61 sq. Cf. AGOSTINHO DE ORNELLAE, *Memória sobre a residência de Christovam Colombo na ilha da Madeira*, p. 7 (dans le recueil — *Centenário do descobrimento da América — Memórias da Comissão Portuguesa*, Lisbonne, 1892).

engloutis dans les flots de l'océan ou périrent-ils sur quelque plage déserte. Mais le projet lui-même est un sûr indice de l'état d'esprit des navigateurs portugais de cette époque.

L'entreprise de Colomb ne fut qu'un épisode de tout ce système de tentatives vers l'ouest. C'est bien là l'opinion de M. Vignaud, disant que l'amiral ne s'est d'abord proposé pour but que de découvrir certaines îles qu'il croyait exister dans l'occident. Les Portugais ne songeaient pas seulement aux îles, mais aussi à la terre ferme, et quelques circonstances semblent indiquer qu'ils en ont approché. « Christophe était aussi sûr de trouver ce qu'il cherchait, dit Las Casas, que s'il l'avait tenu sous clef dans sa propre chambre. » D'où lui vint donc cette assurance si ce ne fut de la connaissance qu'il avait des voyages des Portugais ?

Nous laissons de côté quelques traditions des auteurs anciens pour nous en tenir aux documents irréfragables. Ceux-ci nous révèlent encore que les tentatives des Portugais vers l'ouest se sont continuées après que Colomb fut sorti du Portugal.

Deux ans avant que Pedro Alvares Cabral fût arrivé au Brésil, en 1500, les côtes du continent américain avaient été parcourues sur une grande étendue par le portugais Duarte Pacheco Pereira, qui faisait cette exploration sur l'ordre du roi, d'après ce qu'il nous raconte lui-même. Il constata l'existence d'une vaste terre ferme, avec de grandes et nombreuses îles, laquelle s'étendait, dit-il, depuis 70° de latitude nord jusqu'au delà de 28° de latitude sud, si loin qu'il ne fut pas possible d'en toucher le bout, ni vers le nord, ni vers le sud. Cette terre, ajoute Pacheco, était très peuplée <sup>1</sup>.

Quelque fondés que soient les doutes sur la découverte de la Terre Neuve par João Vaz Côrte Real avant le premier voyage de Colomb <sup>2</sup>, il n'en est pas moins certain que son fils Gaspar Côrte Real avait découvert l'île en question en 1500. Ce ne fut pas le fruit d'un seul voyage mais très probablement le résultat d'une série de tentatives. En récompense de ses travaux, le roi dom Manuel lui fit donation de Terre Neuve le 12 mai 1500 <sup>3</sup>.

Il y a des faits, que nous croyons parfaitement avérés et certains, et qui prouvent non seulement que les tentatives vers l'ouest n'ont pas cessé, mais aussi que les Portugais sont arrivés au continent américain, au moins quelques mois avant le départ de Colomb vers son premier voyage.

Les écrivains étrangers ont formé bien des conjectures sur l'origine du nom de la *Terre du Labrador*, qu'ils supposent découverte par un portugais; et comme ils ne connaissent pas la signification du mot portugais *labrador* <sup>4</sup> (forme moderne, *lavrador*), ils forgent des explications fantastiques. En 1501 cette terre est déjà in-

<sup>1</sup> ... « Por tanto bemaventurado Principe — dit Pacheco en s'adressant au roi dom Manuel — temos sabido e visto como no terceiro anno de vosso Reynado do hano de nosso senhor de mil quatrocentos noventa e oito donde nos vossa alteza mandou descobrir ha parte mais occidental passando alem ha grandeza do mar ociano honde he hachada e navegada huma tam grande terra firme com muitas e grandes Ilhas adjacentes a ella que se estende a satenta graaos de Ladeza da linha equinocial contra ho polo artico e posto que seja asaz fora he grandemente pavorada, e do mesmo circulo equinocial torna outra vez e vay alem em vinte e oito graaos e meo de ladeza contra ho pollo antratico e tanto se dilata sua grandeza e corre com muita longuura que de huma parte nem da outra nem foy visto nem sabido ho fim e cabo della » — DUARTE PACHECO PEREIRA, *Esmeraldo de situ orbis*, Lisbonne, 1892, l. 1, chap. 11, p. 7.

<sup>2</sup> Vid. *Archivo dos Açores*, vol. IV, p. 410 sq. et les sources que l'on y trouvera citées.

<sup>3</sup> *Archivo dos Açores*, vol. IV, p. 404, 497 sq.

<sup>4</sup> *Labrador* ou *lavrador* est le cultivateur, le fermier qui cultive la terre.

diquée sous les noms de *Cabo Laboradore* et *Insula Laboradore*, ce qui permet de supposer qu'elle était connue depuis quelques années<sup>1</sup>. En 1511, dans le portulan de Vesconte Maggiolo, elle paraît sous le nom de *Terre de Lavorador de rey de Portugal*<sup>2</sup>. Les auteurs ne se sont pas accordés sur la date de la découverte.

Or M. Ernesto do Canto trouva un document qui éclaircit cette question d'une manière spéciale<sup>3</sup>. En 1506, Pedro de Barcellos, qui plaidait dans un procès judiciaire à l'île Terceira, alléguait qu'il avait cultivé dans cette île quelques terres dont il avait reçu la possession par la lettre royale du 19 octobre 1490; mais *que le roi lui avait ordonné d'aller faire des découvertes avec João Fernandes Labrador, et qu'à son retour, au bout de bien trois années*, il avait trouvé ces terres en possession de João Valladam. Par le même procès, nous savons que Valladam avait reçu les terres en question par la lettre royale du 30 janvier 1495. Ce fut donc après cette date que Barcellos retourna à l'île Terceira; mais il s'y trouvait déjà le 14 avril de même année, date où il reçut par une autre lettre royale la confirmation des terres en question. Il faut donc en conclure qu'il partit avec Labrador au commencement de 1492, l'expression *bien trois années* (en portugais, *bons três annos*) permettant même de faire reculer le départ jusqu'à la fin de 1491.

Il est donc certain que le roi dom João II, en même temps qu'il faisait continuer les découvertes sur les côtes d'Afrique, ordonnait des voyages vers l'occident; et un de ces voyages a été fait par deux hommes, dont l'un s'appelait *Labrador*, ou ce fût le surnom de sa famille, ou un sobriquet, ou encore le nom de sa profession<sup>4</sup>.

Ce document est le seul où un portugais nommé João Fernandes a le surnom de *Labrador*. En 1499, dom Manuel donnait à João Fernandes l'île ou les îles que celui-ci découvrirait<sup>5</sup>. Nous connaissons un portugais João Fernandes, des Açores, qui en 1501 s'était associé avec d'autres portugais et trois anglais pour faire des découvertes<sup>6</sup>. Tous les trois seraient-ils des personnages différents<sup>7</sup>?

S'il est permis de faire des conjectures, il y en a peu d'aussi probables que celle d'attribuer à João Fernandes *Labrador* et à Pedro de Barcellos la découverte de la terre qui porte de nom du premier, au commencement de 1492. L'espace de trois années, dont parlait Barcellos, peut faire supposer qu'ils firent plus d'un voyage, ce qui ne change pas l'importance des faits.

Tout ce que nous venons de dire permet, nous semble-t-il, d'expliquer l'entreprise de Colomb d'une manière raisonnable. Je n'ai, en terminant, qu'à remercier mon excellent ami M. Salembier de m'avoir donné l'occasion de mettre en lumière une fois encore une des pages brillantes de l'histoire de mon pays.

<sup>1</sup> Dans la carte de la Bibliothèque Olivérienne de Pesaro. Vid. *Racolta di Documenti e Studi dalla Commissione Colombiana*, Rome, 1892, IV<sup>e</sup> partie, t. II, p. 113, carte xxviii<sup>e</sup>.

<sup>2</sup> HARRISSE, *Jean et Sebastien Cabots*, Paris, 1882, p. 166.

<sup>3</sup> ERNESTO DO CANTO, *Quem deu o nome ao Labrador?*, dans l'*Archivo dos Açores*, Ponta Delgada, 1892, vol. XII, p. 353 sq.

<sup>4</sup> Les habitants des Açores n'ont jamais considéré la profession de cultivateurs incompatible avec celle de marins.

<sup>5</sup> *Archivo dos Açores*, vol. XII, p. 360.

<sup>6</sup> *Archivo dos Açores*, vol. IV, p. 450 sq.

<sup>7</sup> Vid. HARRISSE, *Les Corte-Real*, p. 44; ERNESTO DO CANTO, *Archivo dos Açores*, vol. IV, p. 463; vol. XII, p. 361.

# ESTUDOS PARA A HISTORIA DOS CRISTÃOS-NOVOS EM PORTUGAL

## • II

Pela conquista de Granada a Hespanha christã adquiriu a perfeita consciencia da sua nacionalidade; a mácula da invasão, que por sete seculos lhe infamava o solo, desaparecia, e assim, orgulhosa da sua força, entendeu ficar ella só, e, depurada de extranhos elementos preparar altos destinos á sua raça. Aos que tinham esta comprehensão dos acontecimentos, a expulsão dos judeus, em seguida á dos arabes, apparecia como uma emancipação necessaria; aos demais impellia-os a aversão secular, justificada nas queixas tantas vezes expostas, ou o zelo religioso, no qual a intolerancia dos proprios conversos, investidos nas dignidades ecclesiasticas, avivava os excessos fanáticos. Fernando e Isabel, renegando o proceder dos primeiros tempos do seu reinado, e ordenando a expulsão, não praticavam pois um acto de caprichoso fanatismo, antes obedeciam á imposição do sentimento nacional a cujos dictames não lograriam, sem inconvenientes graves, esquivar-se.

Semelhantes factos não podiam ocorrer sem repercussão intensa no reino vizinho, onde causas identicas geravam descontentamento igual nas classes populares. Tambem em Portugal os hebreus eram favorecidos da côrte e protegidos da fidalguia, que tirava rendimentos das aljamas e os tinha a seu serviço como duros exactores. Não se dera, como em Hespanha, o assalto dos conversos ás dignidades do estado e da igreja, porque sendo raras as perseguições raras eram tambem as apostasias. A questão residia toda nas extorsões e abusos de que se dizia victima o povo, como tantas vezes o fez em côrtes; na inveja das prosperidades facilmente grangeadas, e no reconhecimento da propria inferioridade, em concurso com uma raça, incomparavel na astucia, no arrojo e na tenacidade, quando em busca da riqueza.

Em um reinado, que fazia fulcro do braço popular para a consolidação do poder central, a orientação a seguir no assumpto não podia inspirar-se já na politica benevola de D. Affonso v, embora esta por algum tempo continuasse. Nas côrtes de 1490, em Evora, ainda o rei se escusava de attender ao voto dos procuradores do povo, que requeriam fossem os judeus excluidos da arrematação dos tributos, allegando para a recusa não haver christãos habeis a quem a deixar. Esta solução ainda mais contra elles excitou o sentimento popular, já expresso em um escripto que, sob a forma de carta de um religioso de S. Marcos, apparecera no precedente reinado. «Agora, senhor, — dizia o auctor do libello, — com a cobiça de obter maior rendimento, acha-se a christandade submettida á jurisdicção judaica». As queixas do tempo dos godos, contra o exercitarem funcções publicas os judeus, que afinal com os seus privilegios e moda particular de existencia constituíam nacionalidade áparte, repetiam-se nas mesmas côrtes.

E' certo que um dos primeiros actos de D. João I, quando acclamado, fôra prohibir que judeus e sarracenos exercitassem officios publicos e fossem arrematantes de direitos reaes; era a reacção natural contra o favor de que os primeiros, no tempo de D. Fernando, haviam gozado, e a transigencia do novo soberano por amor da popularidade. Em seguida prohibiu D. Duarte que os infantes, arcebispos, bispos, abbades e fidalgos os tivessem por védores, mordomos, contadores e escrivães. funcções em que tinham ensejo de por muitas formas opprimir ou vexar os christãos. Os requerimentos das côrtes de 1490, para que lhes não fosse permittido o exercicio de cargos publicos, denotam que as determinações do Mestre de Aviz e de seu filho continuavam a ser tão pouco attendidas como as que, seculos atraz, os concilios visigoticos e os monarchas da Peninsula haviam successivamente promulgado.

Chegou todavia a época em que, se bem que gradualmente, o soberano tem de obtemperar aos desejos dos governados, e a protecção á raça estranha, que tanto ciume provocava, ia por fim converter-se em desalmada perseguição. Logo que em Hespanha se publicou o decreto de expulsão, veio a Portugal o velho rabinó e ultimo *gaon* de Castella Isaac Aboab pedir licença a D. João II, que lhe foi concedida, para se acolher a Portugal, com mais trinta correligionarios abastados e sua familia. Estes immigrants, entre os quaes se encontrava Abrahão Çacuto, astrologo, que depois foi médico de D. Manuel, estabeleceram-se no Porto, onde o venerando Aboab falleceu no seguinte anno.

Logo tentaram vir muitas mais, e o rei, ainda d'esta vez em opposição á vontade nacional, e contra o voto do seu conselho, facultou a entrada aos perseguidos, se bem que em numero restricto e condições que faziam rendosa a hospitalidade. Por accordo prévio com os emissarios dos judeus castelhanos foi auctorizada a vinda de seiscentas familias, pagando por cabeça certo imposto: dois cruzados, segundo o auctor das *Tribulações de Israel*, Samuel Usque, que escrevera meio século depois; um cruzado sómente, conforme o manuscrito da Ajuda, citado por Herculanó, e que tão interessantes noticias lhe forneceu para a *Historia da Inquisição*; outros finalmente dizem que oito cruzados.

Sobre o numero de refugiados são igualmente discordes as informações. Samuel Usque, que evidentemente ouviu da bôcca dos contemporaneos, menciona apenas as seiscentas familias, a respeito das quaes versa o contracto. Manoel Aboab, nascido no Porto, e pertencente a uma das familias primeiro refugiadas, dá noticia unicamente de seiscentos casaes, e o mesmo se lê no manuscrito referido da Ajuda. Estes testemunhos concordes, de origem hebraica, são porventura indicio de que sómente aquelle numero entrou por auctorisação régia; ainda que, decerto, por escaparem á conversão ou á morte, muitas outras pessoas transpunham a fronteira, como recurso mais accessivel. Abrahão Çacuto diz que o total seria mais de 120:000, o que não destôa dos «vinte mil casaes, no que havia alguns de dez e doze pessoas», de que falla Damião de Goes.

Bernaldes, citado por Keyserling (*Historia dos Judeus em Portugal*) diz que as entradas, pelas diversas fronteiras, foram assim:

Bragança .....	mais de	3:000
Miranda .....	» »	30:000
Villar Formoso .....	» »	35:000
Marvão .....	» »	15:000
Elvas .....	» »	10:000

Total mais de 93:000 pessoas que, com as que escaparam por vias ignoradas, podiam satisfazer as 120:000 dos precedentes calculos. Mas, como se verificou a contagem? Que documentos, que indicios sequer existem que a absorvem? A mim custa-me a conceber invasão tão numerosa, com a difficuldade das subsistencias, que demandariam preparo como para um exercito em marcha, a de se acomodarem tantas pessoas, durante o caminho, pelos casaes, aldeias e villórias, finalmente a de arrumar o multidão dos recémvindos entre os da sua grei, que viviam no reino, porque os christãos lhes não davam de certo agasalho; difficuldades que se não podem excluir pelo facto de se ter a peregrinação dilatado por trez mezes, prazo estabelecido em Hespanha para a sahida dos judeus. Inclino-me a suppôr que as seiscentas familias, de que falam os escriptos judaicos, constituiam o nucleo da immigração. O resto não podia attingir a elevada conta que fazem os chronistas, de costume dispostos a exagerar os numeros, como denota o caso das vinte mil pessoas, alojadas nos Estãos, onde hoje se encontra o Theatro Nacional, e por violencia baptisadas, no reinado de D. Manoel, quando esperavam os navios que os deviam levar para outras terras, consoante o decreto de expulsão. E aqui occorre perguntar, se de Hespanha entravam cento e vil mil judeus, que fugiam á conversão ou á morte, como é que sómente vinte mil se apresentavam para evitar igual destino, e entrando nesses parte dos que já antes viviam no paiz? Fiquemos em que seria relativamente grande o numero dos refugiados, e aceitemos vagamente trez, quatro, mesmo cinco dezenas de milhares. A Hespanha não se esvaiu por inteiro da população judaica como se vê do material immenso que os christãos novos depois proporcionaram á tarefa expurgadora da Inquisição.

Para de algum modo pôr cõbro á invasão, que em muito excedia o previsto, ou pelo menos auferir proveito pecuniario do que não podia evitar, D. João II ordenou que pela entrada pagasse cada pessoa o direito de oito cruzados. A quem vinha directamente ás povoações da raia, onde se achavam os exactores, era facil exigir o tributo, mas provavelmente lá só ia dar quem tinha meios de o satisfazer, porventura as familias do contracto e poucas mais pessoas. Apesar da reputação de opulencia, que a ostentação de uma diminuta minoria traz aos judeus, é certo que em todos os tempos, na dispersão, entre elles existiu um proletariado miseravel, cuja situação se agravava pela fecundidade dos casamentos precoces, favorecidos pela religião. Em Hespanha, como actualmente nos paizes em que é numerosa a população judaica de certo existia esse proletariado, composto de jornaleiros, mecanicos, pequenos agiotas, bufarinheiros, magarefes, mercadores de comestiveis exclusivo de Israel; e esses abandonavam os mesquinhos tugurios, sem trazerem mais que a ferramenta de officio, parte dos pobres utensilios domesticos, algum cobertor e raramente uma andaina de roupa miseravel para mudarem. Na precipitação da fuga vendiam o que podiam, no intuito de realisarem qualquer pequeno soccorro de dinheiro para a viagem. Os preços pode-se suppôr quaes fossem, dado que, além da urgencia em que se viam os vendedores, compradores tinham de ser os christãos, seus inexoraveis inimigos, ou os correligionarios que alijnavam, porventura mais descaraveis ainda. Aos que possuiam casas e outras propriedades de valor era-lhes concedido aliena-las; mas sobrevinham os fidalgos e corporações, que tinham doações régias de rendas e tributos das aljamas, e arrestavam-lh'as, para resgate das taxas. De modo que a emigração devia offerecer á vista um quadro tragico de miseria, não differentes d'aquelles que constituem hoje em dia as hordas dos pobres entes da mesma raça vindos da Russia, da Polonia, da Romenia, para em bom porto do Atlantico ou do mar do Norte encontrarem o navio que os

ha de conduzir á nova terra de promissão, onde se lhes depare algum lenitivo á sua miseria.

Como pois em taes condições haviam de pagar o imposto? Evitando os povoados da raia, os que assim abandonavam a patria escapavam-se pelos fragedos das serras, por atalhos e caminhos escusos, em busca do correligionario que, com solidariedade e o sentimento caritativo da raça, lhes concedesse um abrigo transitorio, e os deixasse refazer das fadigas da peregrinação. A essa prova não resistiu porém a proverbial hospitalidade de Israel para os seus. A' primeira noticia da invasão que se preparava, os hebreus portuguezes representavam a D. João II, pedindo que a não consentisse, já porque receavam agravar a hostilidade dos christãos, já para lhes não ficar a cargo o alliviar tantas miserias. Tambem o povo em todo o reino protestava, e para cumulo dos males, os infelizes traziam consigo a peste, que por toda a parte assignalava com estragos a sua passagem.

Julgando deter a torrente, determinou o rei que ficassem escravos da fazenda real os immigrants encontrados sem o recibo do imposto, e muitos desses infelizes foram como taes distribuidos a pessoas da côrte. Não teve porém longa dura o captiveiro, e D. Manoel restituiu-lhes a liberdade, menos, porventura, por um sentimento de commiserção, que pela incapacidade demonstrada para os serviços arduos pelos hebreus. não tirando delles proveito algum os possuidores.

Mediante o accordo realisado ácerca dos seiscentos casaes, que orçariam por seis mil pessoas, podiam estas permanecer no reino e exercer livremente a sua religião, ou transportar-se a outros paizes, para o que o governo lhes proporcionaria embarcações, pagando os pretendentes as passagens. A hostilidade dos nacionaes, e acaso o pouco desejo que os hebreus portuguezes tinham de os vêr consigo, levavam muitos a aproveitar-se da faculdade, naturalmente extensiva tambem aos que, fora do contracto, haviam pago o tributo exigido. Parece que a principio houve chicanas e obstaculos intencionalmente levantados para impedir o embarque, e a razão d'isso devia ser que, por uma parte o rei pensava em os compellir á entrada no christianismo, por outra o destino pretendido d'elles era Marrocos e os outros paizes mussulmanos, onde iriam fazer causa commum com os inimigos tradicionais.

Por fim D. João II cedeu aos protestos e removeram-se as difficuldades. Os chronistas registam as inauditas violencias, que no exodo padeceram as tristes victimas do odio de raça e da perversidade humana exacerbada pelo fanatismo. Expoliados, esfomeados, e sujeitos á ignominia de vêrem mulheres e filhas deshonoradas a bordo pelos marinheiros, os infelizes judeus não receberam em terras de Africa melhor trato dos moiros, que renovavam os mesmos assaltos, aggravados pela sua bruteza maior, e acabaram por vender parte d'elles como escravos. As noticias da sorte infeliz das primeiras levas, propaladas, e certamente exageradas, no reino, aterraram os que ainda ficavam, e tiraram-lhes toda a vontade de proseguirem no intento primitivo. Renunciando á partida, preferiram arrostar com os males já previstos, a sujeitar-se aos desconhecidos tormentos que a imaginação apavorada lhes promettia a bordo dos navios e sobre as areias de Africa.

Uma dolorosa provação se lhes preparava entretanto, da qual não tinham sequer a mais remota idéa. No intuito de compellir os immigrants á conversão, ou de, pelo menos, trazer os ainda innocentes á fé christã, ordenou D. João II que todas as creanças de dois a dez annos fossem tiradas aos paes, e transportadas á ilha de S. Thomé, havia pouco descoberta, — ilha (diz Samuel Usque) cujos moradores eram lagartos, serpes e outros muitos peçonhentos bichos, e deserta de creaturas



nacionaes». — Por crueis que fossem os costumes da epoca, a exaggeração é evidente.

A impressão que nos deixa a narrativa é que bandos de creanças, incapazes de proverem á sua existencia, algumas de collo, foram lançadas nas praias inhospitas da ilha, para succumbirem á fome e todo o genero de privações. Não pode ser. Nenhum soberano da Europa, na epoca de D. João II, tomaria semelhante alvitre, duvidoso ainda em tempos de remota barbarie. A determinação tinha por fim subtrahir os pequeninos á influencia dos paes, e educal-os na religião nacional. Para isso foram talvez entregues a colonos com familia, como depois se fez no reinado de D. Manoel com outros menores, collocados nas povoações dos arredores de Lisboa. E' presumivel terem muitas das creanças perecido, algumas todavia sobreviveram como testemunha o manuscripto citado da Ajuda, no qual se lê que vieram a ser colonos opulentos e contribuíram para o progresso e povoação da ilha, o que não poderia succeder se ali fossem abandonados, como dão a entender as narrativas.

Dois annos depois, em 1495, cinge o rei venturoso a corôa portuguesa, e em breve ajusta o casamento com a princeza de Castella, viuva do principe D. Affonso. O destino dos judeus, — porventura o da nação portuguesa, e logo se verá porque — fica por esse facto definitivamente firmado. A 24 de dezembro de 1496 cõe sobre elles o decreto de expulsão. Como no tempo de D. João II surgem as difficuldades para a saída d'aquelles que não querem mudar de fé. Pela parte de terra, do lado de Hespanha, está-lhes a fronteira fechada; por mar corta-lhes a passagem a má vontade do governo, que não prepara os navios.

Segue-se, após as tentativas de conversão voluntaria, o assalto do populacho á casa dos Estaus, e o forçado baptismo dos pertinazes. Estes, em numero restricto, todavia, algumas centenas, se assim o quizerem, apesar dos muito mil em que falam os chronistas; nem de outro modo se pode conceber a operação. Os outros, que ficavam espalhados pelo reino, cediam ao ineluctavel; contavam, em seguida á apostasia, esquivar-se. Assim iam fazendo os que tinham recursos pecuniarios, á proporção que reduziam a contado as fortunas; mas a isso acudiu o governo de 1499, prohibindo que, sem licença régia, saíssem do reino os conversos com as familias, e que com elles se fizesse o negocio de cambios sobre mercadorias. Fechava-se assim por uma vez a porta á emigração, e começava a era dos christãos-novos. Contra vontade sua, este povo, até ahi extranho á nacionalidade e confinado nas judiarias, tinha de se integrar na familia portuguesa, que o detestava. Semelhante fusão não podia realisar-se sem grande resistencia, da parte dos coagidos e da população nativa, occasionando assim perseguições immediatas, e o dominio de quasi três seculos do Santo Officio. E, como se fôra a vingança de Israel, d'ahi por diante os destinos da nação encaminham-se a outra rota: do apice das grandezas, e da maxima expansão das suas energias, o paiz entra desde logo em decadencia formal.

\*

\* \*

A expulsão dos judeus, no tempo de D. Manoel, tem sido tratada até hoje pelos nossos escriptores, quasi unicamente sob o ponto de vista sentimental. O mesmo direi em relação á Hespanha. O aspecto social e politico da questão ficou de parte, e, ao fanatismo dos principes, ao fanatismo do povo, exclusivamente se attribue um acontecimento de que o sentimento religioso não foi de certo o mais importante factor. As desditas que acompanhavam no desterro aquelles que honradamente se

obstinavam na sua crença, as crúas perseguições de que foram alvo os outros que, a preço da abjuração ou baptisados á força, permaneceram na Península, são de molde a inspirar viva piedade por todos, e justo horror pelos algozes d'essa raça infeliz. Por outra parte o espirito de reacção contra a igreja de Roma que creou a Inquisição, as idéas de tolerancia e o sentimento da solidariedade humana, que são o patrimonio do homem moderno, tudo isso contribue para a attitude dos nossos escriptores, que corresponde ao sentir geral em toda a parte onde a população judaica não constitue elemento preponderante. Convem notar todavia que a impressão é diferente nos paizes em que existe grande numero de individuos de procedencia israelita.

O aspecto economico da questão tem-se olhado quasi exclusivamente sob o ponto de vista do effeito negativo, isto é da falta que o judeu fez, ou se presume ter feito, á economia nacional; todavia, se me não engano, ninguem estudou ainda a acção positiva, o papel que como creador de riqueza esse elemento desempenhou na vida economica portuguesa. Dada a coincidencia, que se não deve perder de vista, dos dois factos seguintes: o afastamento, se bem que de uma parte diminuto, da população hebraica, e o apparecer dos primeiros symptomas de decomposição da nacionalidade, não falta quem entre elles estabeleça relação de causa e effeito, e considere o segundo consequencia inevitavel do outro.

A mais commum opinião é que, saíndo de Portugal no reinado de D. Manuel, os hebreus fôram enriquecer a Hollanda com os grandes capitaes que levavam da patria; e para muita gente a prosperidade commercial da joven republica, que progredia ao mesmo passo da decadencia da nossa, não teve outra origem. Semelhante convicção é todavia falaz, como demonstram os factos. Muito antes que os judeus fossem expulsos da Península, já as praças de Flandres e Paizes Baixos estavam em grande florescia, e mantinham consideravel trafico com os estados do norte e occidente da Europa. Lá era o principal mercado para o peixe salgado e sêco, cereaes, liquidos espirituosos, artigos metallurgicos e de construcção naval. A industria era adiantada, e os productos d'ella tinham consumidores e eram estimados em toda a parte. Quando mais tarde as Provincias Unidas se rebellaram contra a Hespanha, muitos dos habitantes refugiaram-se em Inglaterra, e esses levaram para lá a industria da tecelagem. Com a descoberta da India pelos portugueses, e as dos castelhanos na America e nos mares do Oriente, augmentou consideravelmente o trafico com a Península, pois os hollandezes eram os principaes intermediarios, que vinham a Lisboa e aos portos de Hespanha, buscar os productos das conquistas, que depois distribuiam pelas differentes praças da Europa. A parte que no trafego maritimo pertence hoje á Inglaterra, e que a Allemanha com exito lhe disputa, achava-se n'aquelle tempo em poder dos hollandezes. Veio a rebellião contra a Hespanha, e logo muitos habitantes da Belgica passaram ás provincias sublevadas, com o que o commercio de Amsterdam recebeu o ultimo impulso, pelo affluxo d'essa gente industriosa e energica, e se tornou em breve o primeiro do mundo. Nessa epoca principiaram as incursões, em mares distantes, contra os navios e colonias de Hespanha e de Portugal, mas, não contentes com isso, os audazes navegadores tentaram a passagem do Cabo do Norte. Segundo uma synthese feliz de Ranke, naquella epoca era na Hollanda — «cada casa uma escola de navegação, e em nenhuma d'ellas deixava de haver um mappa». — Em 1609 o paiz contava tres e meio milhões de habitantes, e era muito mais rico que a Inglaterra, cuja população orçava por igual numero. A frota commercial compunha-se de tres mil embarcações, com cerca de cem mil marinheiros; oitocentos cascos empregavam-se na pesca do arenque, mil

no trafico do mar do Norte. A Companhia das Indias possuia quarenta e uma naus de linha.

Estamos a mais de um seculo de distancia da expulsão dos judeus, mas a entrada d'elles nos Paizes Baixos, com o character de corrente contínua, só nos ultimos annos tinha principiado. A prosperidade das provincias, subtrahidas ao jugo de Filippe II, assentava em bases remotas, e já então attingira o apogeu. Está mais em harmonia com a realidade o dizer-se que os judeus escolheram para refugio a Hollanda por ser um paiz opulento, do que sustentar que foi obra d'elles essa opulencia. E' bom insistir neste asserto, para não desvirtuar ainda mais o significado de factos, que andam julgados com pouca isenção pela historia.

Nos primeiros tempos a emigração dos judeus devia ter sido, como disse, de pouco vulto, e, salvo raras excepções, para os paizes de Africa, para a Italia e para a Turquia, onde os foragidos encontravam numerosos correligionarios. As providencias adoptadas contra elles, taes como a prohibição dos cambios em 1499, impediam-lhes o levarem comsigo cabedaes excessivos. E' claro que muitos haviam de illudir a vigilancia das auctoridades, conseguindo passar a outras terras avultadas quantias. Os que já se encontravam lá fóra, e os que ficavam ainda, de mãos dadas facilitavam aos transfugas a operação. Ao numero d'estes pertenciam provavelmente os membros da familia Mendes, banqueiros, que em Flandres facultavam dinheiro a Duarte da Paz, quando este procurava embarçar em Roma as diligencias de D. João III pela Inquisição. Antuerpia era a cidade onde em maior numero existiam hebreus hispano-portugueses, vivendo todavia na qualidade de conversos, porque de outra fórmula lh'o não permittiam as leis do paiz. Como, porém, reincidissem no judaismo, Carlos V mandou-os expulsar por um decreto de julho de 1549, o que deu motivo a protestos do burgomestro e magistrados, que reputavam o caso de grave damno para a cidade, cujo commercio tivera grande impulso da actividade d'esses estrangeiros e das riquezas que haviam trazido da sua patria. Só quando as provincias da Hollanda se rebellaram os exilados puderam exercer livremente o seu culto, abandonando os logares onde a autoridade da Hespanha prevalecia. Com essa perspectiva, grande era a attracção exercida sobre os christãos novos da Peninsula. Gaspar Lopes Homem e sua familia são os primeiros a saír de Portugal com esse destino, em 1590. A colonia de Amstêrdam pode-se dizer que começou propriamente a existir em 1598, mas em poucos annos augmentou de modo que se tornou insufficiente o local, que servia de oratorio; em casa de um tal Samuel Palache, agente do imperador de Marrocos em Hollanda, e então se fundou a primeira synagoga.

A immigração não se limitava aos ricos, e na comunidade encontravam-se muitos individuos destituídos de fortuna. Alguns d'estes refugiavam-se em Hamburgo, e os que prosperaram tiveram ao seguir occasião de auxiliar com fundos a D. João IV, nas luctas da independencia e contra a Hollanda, auxilio cujo impulsor era o interesse commercial e nunca o patriotismo. A prosperidade era, pois, apanagio sómente da minoria, e o fructo sobreposto do trabalho de gerações successivas.

De 1598 em diante surgem na Hollanda as primeiras companhias de commercio, unificadas mais tarde na das Indias. A coincidencia de datas não prova que na fundação d'ellas tomassem parte os poucos hebreus recémvindos de Portugal. Em 1621 cria-se a Companhia Occidental. Uma e outra teem por objecto ferir a Hespanha no seu dominio colonial, e as possessões portuguezas padecem a sorte que a dependencia da corôa de Castella lhes impõe. O imperio, que uma geração de paladinos havia conquistado para a sua pequena patria, esbrôa-se em successivos revezes,

e vai passando ás mãos de outros, mais atilados ou poderosos. O tempo d'esta contenda é o periodo aureo do commercio hollandez; e as duas companhias fôram d'esse esplendor instrumento precipuo. Em 1609 funda-se o Banco de Amsterdam, afamado por muitos annos como o mais potente organismo financeiro da Europa. Pode ser que nelle tenham entrado capitaes de refugiados portuguezes, da mesma fórma que mais tarde se encontram hebreus entre os interessados no Banco de Hamburgo, creado em 1619, e nas duas companhias hollandezas. Mas nenhum d'elles exerceu logar primacial n'essas instituições, nem em parte alguma apparecem provas de haver contribuido de modo notavel a acção d'estes adventicios para a extraordinaria expansão das forças vitaes de uma nacionalidade que gloriosamente affirmava o seu direito á existencia. No Oriente pequenas traições, para chamarem os invasores; a entrada de muitos em Pernambuco, quando lá se estabeleceram os hollandezes, eis o que sobresáe da cooperação effectiva das israelitas da Peninsula nos afortunados destinos da sua nova patria.

Para verberar o procedimento dos reis catholicos, seguido depois por D. Manoel, e considerado acto impolitico, usa-se dizer que a deslocação do centro de gravidade economica. do sul para o norte da Europa, nos seculos xvi e xvii, se deve á emigração judaica. Um escriptor allemão, Werner Sombart, (*Die Juden und das Wirtschaftsleben*), em um arroubo de entusiasmo exclama: «Israel caminha como o sol atravez da Europa; por onde passa faz brotar vida nova; retira-se e tudo fenece quanto até ahi estava em flôr». Afinal o phenomeno proveio de circumstancias idênticas ás que haviam transferido do Mediterraneo para a Peninsula o commercio do oriente. Quando hollandezes e inglezes fôram directamente buscar ás regiões productoras os riquissimos generos, que até ahi se concentravam em Lisboa e portos de Hespanha, o trafego d'aquellas nações cresceu, com todas as suas consequencias, na proporção em que o dos paizes expropriados diminuia. Tal foi o motivo.

Em soccorro da sua these Sombart invoca os numeros que, a seu ver, mais proximamente correspondem á realidade do exodo que empobreceu a Peninsula em proveito dos outros paizes. Segundo I. Loeb, (*Revue des Etudes Juives, 1887*), que é a auctoridade allegada, viviam em 1492 em Portugal e Hespanha cerca de 235:000 hebreus, dos quaes 50:000 foram baptisados, 20:000 faleceram em viagem, e os restantes se dividiram por diferentes paizes na forma seguinte:

Turquia da Europa e asiática .....	90:000
Egypto e Tripoli.....	2:000
Argel .....	10:000
Marrocos .....	20:000
França .....	3:000
Italia ... ..	9:000
Hollanda, Inglaterra, Hamburgo e Scandinavia.....	25:000
America .....	5:000
Outros paizes .....	1:000
Total.....	165:000

A ser exacto o que pretende Sombart, se os israelitas levaram comsigo a prosperidade das terras onde viviam para aquellas onde se foram estabelecer, se finalmente os numeros têm algum significado nesta materia, não é nos paizes do norte, na Hollanda, na Inglaterra, em Hamburgo que o progresso economico mais interes-

sante houvera de se manifestar, mas na bacia do Mediterraneo, entre as nações musulmanas, para onde foi mais caudalosa a corrente migratoria.

Semelhantes calculos, todavia, como todos os que ao assumpto se referem, não podem ser senão arbitrarios; pois, quaes os elementos estatisticos, quaes os meios de verificação das saídas, quando mesmo estas não fossem, como foram, em grande parte clandestinas? Ao contrario do que diz Loeb, e da opinião geral, o mais plausivel parece ser que a maioria dos judeus da Peninsula se baptisassem. Em 1506 dizia um agente da republica de Veneza em Hespanha no seu relatorio, — e convem observar que a critica attribue a estes documentos venezianos grande valor: «Si giudica in Castilla ed in altere province di Spagna il terzo esser marçani, um terzo dico di coloro che sono cittadini e mercanti, perchè il populo è vero cristiano e cosi la maggior parte delli grandi». Quer dizer: quatorze annos depois da expulsão, um terço dos habitantes das cidades, a classe média, eram christãos novos. Haverá porventura exagero na quota, mas em todo o caso devia ser grande o numero, para de tal modo impressionar a opinião publica, na qual o informador veneziano certamente se inspirou. No intuito de tornear o obstaculo, Sombart alvitra, acceitando os numeros de Loeb, que a emigração — o esvasiamento, diz elle, — da Peninsula se realisou em todo o decurso de seculo xvi. E' difficil ainda assim conciliar isso com o que nos depara a relação do outro enviado veneziano, Matteo Zane, o qual em 1581 avaliava a população de Lisboa em 200 mil almas, sendo uma terça parte de negros e outra terça parte de christãos novos. Por tudo isto se vê pois que, sem apurar numericamente o caso, tarefa impossivel, os individuos da raça judaica, que ficaram em Hespanha e Portugal, sobretudo nas duas capitaes, onde a sua influencia economica mais facilmente se fazia sentir, eram em quantidade sufficiente para constituirem parte notavel da população. Teriam esses individuos perdido inteiramente as faculdades que distinguiam os outros, que emigraram, ou seria o baptismo capaz de extinguir nelles a dextreza de espirito e aptidão para os negocios, que, segundo o conceito geral, são qualidades ingénitas da raça?

Ao revez d'isso, é muito de presumir que os hebreus residentes no reino e em Hespanha, com a saída dos correligionarios maior impulso por intermedio d'elles, pudessem dar ao commercio local. Relações de trafico com os Paizes Baixos houve-as sempre, e de valia, em todo o decurso do seculo xvi. Antuerpia, até certo tempo, era a praça mais importante, mas, quando em 1576 os hespanhoes tomaram e puzeram a saque esta cidade, rebellada contra Filippe II, muitos dos seus mais ricos armadores e negociantes refugiaram-se em Amsterdam. Alguns d'elles seriam hebreus, porém não a maioria. D'ahi resultou o transferir-se o comercio de Portugal, então o mais rico da Europa, pelos generos do Oriente, para as provincias do norte. Mesmo depois de 1680 essas relações proseguiram, até que em 1585 Filippe II ordenou o confisco de todos os navios hollandezes, encontrados em seus dominios, e o aprisionamento das tripulações.

Perdido o trafico da Peninsula, os hollandezes consagravam-se por algum tempo, e com exito, ao do Mediterraneo, mas ahi perseguiam-nos os cruzeiros hespanhoes, e a passagem de Gibraltar era sempre arriscada. Foi então que decidiram atacar o inimigo nas colonias, seguindo o exemplo da Inglaterra, que com fortuna notavel os precedera nos mares longinquos. Foi pois Filippe II, no proposito insensato de jugular o protestantismo, quem fez deslocar para o norte o centro do comercio mundial. Ainda assim, o trafico da Peninsula continuava a ser de tal forma importante que, quando em 1607 a republica iniciou as negociações para uma tregua com a Hespanha, o povo manifestava-se abertamente pela paz, considerando o commercio

anterior mais vantajoso, que as arriscadas e custosas expedições ultramarinas, que se faziam então.

\*

\*

\*

Não têm vindo a lume até ao presente noticias pelas quaes se possa com segurança determinar a função economica do elemento hebraico na Peninsula, durante os seculos que com vida autonoma nella se conservou. Ou pela falta de documentos, ou por insufficiente investigação, os mais diligentes escriptores, como Amador de los Rios, nada dizem, que nos permitta formar juizo seguro. Deductivamente, porém, e cingindo-nos á regra tirada dos factos observados em outros paizes, açertaremos suppondo os hebreus exclusivos senhores do incipiente commercio interno e do trafico, ás vezes avultado, com as terras estrangeiras.

Na pugna contra o antisemitismo, que os considera usurarios por temperamento, e dotados de especifica disposição para o commercio, os judeus actuaes pretendem que a agricultura foi desde remotos tempos a occupação predilecta da sua raça. Apesar d'isso, e de dizerem que só forçados das circumstancias, e repellidos das outras profissões, tiveram os seus antepassados de se consagrar á vida de mercantes e á usura, os factos nem sempre confirmam essas allegações. Pelo contrario, frequentes vezes os christãos lhes exploraram a repugnancia pelos trabalhos agricolas e outros que reclamem intenso esforço physico. No seculo xv levantaram-se na Allemanha vozes a pedir que fossem os judeus compellidos aos serviços de lavoura e officios mecanicos, para moderar o flagello da usura, com que muito padeciam as classes desvalidas. O concilio de Constança occupou-se do assumpto; e em Hespanha, nas contendas que precederam o estabelecimento da Inquisição, os inimigos dos hebreus protestavam contra a abstenção em que elles se mantinham da vida agricola e tarefas penosas, preferindo occupações menos duras.

Por outra parte não é licito dizer que sejam os judeus exclusivos na escolha de profissões, tendo pendor unicamente para o commercio e para a usura. Qualquer que seja o gosto que por estes dois modos de actividade tenham sempre manifestado, a tudo realça a faculdade de se adaptarem maravilhosamente ás circumstancias; e assim os vemos serem lavradores no solo patrio, mercadores em Babylonia, mecanicos nas cidades da Grecia. Mais tarde, na idade média, consagram-se á industria da tinturaria no sul da Italia, á tecelagem da seda no paiz grego. Na época das cruzadas eram principalmente vidreiros em Tyro. Na Peninsula sabemos que entre elles se encontravam alfaiates, sapateiros, carpinteiros, pedreiros, etc., como presentemente na Russia, na Galliza, na Roménia, onde tambem são jornaleiros ruraes, operarios fabris, e exercem toda a sorte de profissões mecanicas. Convem, todavia, notar que nesses mesmos paizes e em todos os tempos, salvo porventura na Palestina, o commercio em grande e pequena escala, sobretudo o negocio em que a materia das transações é o dinheiro, — adiantamentos de banqueiro a soberano ou emprestimos mesquinhos de agiota, — constitue a occupação preferida do hebreu, aquella em que principalmente apparece eximio e prospero. Já os judeus de Babylonia diziam que não teria Moisés prohibido a usura se soubesse que bonito dinheiro se ganha com ella; e é significativo que o Talmud condemne o estribilho, signal de que exprimia um sentimento vulgar.

Fóra da Palestina, no organismo social do mundo antigo, quasi não havia logar para elle como agricultor; o escravo é que cultivava a terra, assim como na

idade média era o servo. Zollschan, israelita de Vienna, que escreveu um livro notável em defesa da sua grei, (*Das Rassenproblem unter besonderer Berücksichtigung der theoretischen Grundlagen der jüdischen Rassenfrage*), intenta demonstrar que no tempo e lugar em que a necessidade do commercio se faz sentir, lá onde existe no organismo economico uma lacuna que exige ser preenchida, o judeu apparece, exercita a função necessaria, e mantem-se até que o natural do paiz, por effeito da transformação occorrida, recupera a situação que lhe pertence, e repelle o auxiliar da vespera, que já considera intruso. A ser assim, foi o povo de Israel para o mundo moderno um precursor na evolução economica, da mesma fórma que na evolução religiosa. Talvez por isso os judeus se mostraram tão cabalmente negociantes no mundo greco-romano e através da idade média, e puderam integrar na raça, como faculdade hereditaria, a disposição para o commercio, adquirida no treno secular.

No ultimo periodo do imperio romano passava pelas mãos d'elles todo o commercio do Mediterraneo com o occidente e o norte da Europa. Por intermedio d'essa gente industriosa, Roma e o oriente recebiam de Hespanha o azeite, o mel, a cêra, o peixe sêco, o breu e outros generos da producção local. O trafico das sedas, pedras preciosas, e em geral dos artigos de luxo pertencia-lhes exclusivamente. Ao commercio dos escravos eram igualmente muito dados. A' falta de informações mais amplas é licito suppôr que na Peninsula proseguissem na mesma esteira, accrescendo nos ultimos tempos, as transacções de cambios sobre mercadorias, já correntes no seculo xv, a usura, e o mais que todos rendoso negocio do arrendamento dos impostos do estado e rendas particulares, que contra elles tanto levantou as iras do povo.

Pela idade média fóra, no longo periodo decorrido entre o desabar do imperio romano e a constituição definitiva das monarchias peninsulares, a população christã compunha-se, excluido o clero, principalmente de agricultores e guerreiros, o elemento productor e o constructor das nacionalidades. Entre elles o grupo hebraico, alheio ao edificio social, que sobre as ruinas do antigo se erigia, tinha uma função reservada: preenchia a lacuna existente no organismo economico, occupava-se das permutas e da gestão financeira; o commercio era logradouro unicamente seu. Quando, porém, ao alvorecer da vida municipal fôram outras as condições de existencia dos christãos, ensaiaram estes, ao principio timidamente, em seguida com firmeza que breve degenerou em violencia, apoderar-se do ramo de actividade, até ahi apanagio da gente israelita. E' o que vemos succeder em toda a parte onde a população hebraica avulta entre a nativa, e pelo estado rudimentar do organismo economico conseguiu estabelecer-se em situação privilegiada. E' o que se nos depara, por exemplo, na Roménia, onde o pequeno commercio nacional, que agora apparece, vae expulsando das aldeias, e por ultimo das cidades, o logista hebreu, que era o dono exclusivo d'esse trafico, e lança mão de todos os meios conducentes ao seu proposito: restricções legaes, colligação dos vendedores, e em derradeira instancia a violencia contra as pessoas e propriedades. Semelhante expropriação não se realisa de um momento para o outro, nem sem lucta muitas vezes encarniçada. Na primeira phase os que veem perturbar o povo de Israel na pacifica apropriação dos seus lucros tradicionaes, geralmente arruinam-se, de embate aos arreigados habitos do comprador, ao maior poder monetario, á solidariedade estreita dos hebreus entre si. Então surge o clamor contra o prejuizo enorme, que essa gente estranha traz á nação. Esse é o brado que ouvimos em toda a parte. Na Allemanha queixavam-se em 1692 os Estados de Brandeburgo de tirarem os judeus o pão da bôca aos moradores da terra; o mesmo dizia a corporação dos mercadores de Dantzic

em 1717, e idênticas reclamações apparecem nos seculos xvii e xviii em outros logares. Na Inglaterra, escrevia no seculo xviii o autor de um *Discurso sobre o commercio*: «Os judeus são um povo subtil, que faz o seu negocio com damno dos mercadores inglezes.» Era França dizia em 1753 a corporação dos mercadores de Nantes: «Le commerce de ces étrangers a causé et fait un tort considérable aux marchands de cette ville, ...ils seront dans la dure nécessité de ne pouvoir soutenir leur famille, ni s'aquitter de leurs impositions.» E em 1777 nestes termos se pronunciavam os mercadores e negociantes de Paris, pronunciando-se em um requerimento contra a admissão dos judeus: «L'admission de cette espèce d'hommes ne peut être que très dangereuse. Ou peut les comparer à des guêpes, qui ne s'introduisent dans les ruches que pour tuer les abeilles, leur ouvrir le ventre, et en tirer le miel qui est dans leurs entrailles; tels sont les juifs.» Dentro de casa, e quando a animadversão publica não se tinha ainda manifestado sob a fórma violenta que assumiu depois, encontramos a consonancia d'estas queixas na famosa carta do frade de S. Marcos a D. Affonso v, carta que era a expressão do sentimento da classe média do paiz contra os judeus: «E os estranhos ao paiz (dizia elle) levam a substancia das mercadorias do vosso reino, ao passo que os mercadores nacionaes perecem á miseria.»

A unanimidade de taes protestos, a usarem aqui e além, em paizes e tempos diversos, demonstra que não seriam de todo infundados, e que um motivo, sempre o mesmo, real e persistente os provocava. Devemos fazer d'elle cargo aos hebreus, attribuil-o a condemnaveis, ou menos licitos procedimentos, á hostilidade de raça, ao impulso de sectarios, que os levasse a infligir intencionalmente crueis perdas, a quem fôsse de outro sangue e de outra crença? De modo nenhum. O que temos é de reconhecer a existencia de um facto de natureza economica, que foi porventura o factor decisivo no sentimento dos povos da Peninsula, e nas deliberações dos seus monarchas em relação aos hebreus.

A lucta economica, prolongada através de successivas gerações, só por algum recurso violento podia terminar com vantagem para os christãos, desde que aquelles a quem disputavam a posição tinham por si todas as superioridades, entre ellas a da intelligencia. Na treva profunda da idade média, em que, não digamos a sciencia, as rudimentares prendas do ler e escrever eram privilegio de restricta minoria, o judeu possuia a instrucção. Iniciado desde a infancia na difficil aprendizagem do seu idioma sagrado, occupado por espaço de annos a decorar capitulos da Biblia e livros inteiros do Talmud, o hebreu não sómente trazia para a lucta pela vida o intellecto muito mais desenvolvido que o competidor christão: assumira tambem o exercicio exclusivo das profissões scientificas, visto que as elocubrações dos letrados e theologos realmente em nada importavam ás trivialidades do viver corrente da população. D'esta arte eram elles os medicos, cirurgiões, boticarios e astrologos; da mesma sorte astrónomos e geographos; e com qualquer d'essas profissões accumulavam, se havia oppor-tunidade, a usura, cujos proventos lhe eram mais seguros e abundantes. E' de notar que os notaveis medicos, opulentos capitalistas, insignes administradores da fazenda publica e os proprios ministros de estado que d'elles houve no tempo dos arabes, se mostravam igualmente estudiosos e abalisados talmudistas. E não é o facto privativo da Peninsula. O velho Rotschild, fundador da dynastia, não deixava de consagrar o descanso dos sabados á leitura do Talmud; e ainda hoje, entre os israelitas aferrados aos principios religiosos, de tanto mais consideração goza qualquer pessoa, quanto mais reputação tiver de instruida, nas materias variadissimas, que constituem o assumpto d'aquella obra.



O Talmud, que consta de pelo menos doze volumes in folio, aprende-se de cór, e parece ser este o meio unico de assimilar o enorme e variegado cabedal de conhecimentos que encerra. Os judeus modernos consideram-no uma verdadeira encyclopedia. Não o é, porque principalmente carece de ordenação methodica. Contem o conjuncto das leis, pelas quaes se rege o povo de Israel, com os respectivos commentarios; o que primitivamente foi a lei escripta e a conservada na tradição; intercaladamente noções de mathematica, de astronomia, de medicina, anedotas, narrativas historicas ou edificantes; a summula emfim de todos os conhecimentos, tradições, leis e esperanças da nação hebraica, colligida pelos rabinos, em Babylonia e na Palestina, do segundo ao quinto seculo da era christã. Com uma parte mais ou menos vasta d'este enorme thesouro intellectual, e os que menos sabiam com o conhecimento da leitura na sua lingua propria, os judeus no debater dos interesses materiaes facilmente triumphavam da rudeza e ignorancia da população nativa. D'ahi a incapacidade d'esta para a defesa, e o recurso aos meios asperos e brutaes para sua libertação.

Em taes condições não admira ter o uso da typographia, logo depois de inventada, incremento notavel nos paizes em que abundava a gente israelita. Desde tempos remotos, em Babylonia e na Palestina, existiam escolas, onde a mocidade se instrua nos preceitos da lei e nas suas lendas sagradas. Na impossibilidade de se multiplicarem as copias á proporção dos alumnos, a sciencia adquiria-se de oitiva. E' pois de conceber o enthusiasmo com que a nova arte de imprimir seria acolhida pelos grupos dispersos d'essa gente avida do saber especial, de que dependiam as suas boas relações com a divindade.

A Italia foi o primeiro paiz onde os judeus se applicaram á typographia, e com ardor tal que já em 1475 havia imprensa hebraica em varias cidades. Tão compenetradas se achavam elles da importancia da nova arte para o ensino e conservação dos seus dogmas, que ao exercicio d'ella qualificavam de *trabalho sagrado*, e os obreiros grande orgulho tinham da profissão.

Em Portugal, os primeiros impressores, de cujo nome ha noticia foram hebreus: o mais antigo, Rabban Eliezer, imprimiu o *Pentateuco* em 1487. D'ahi não se collija, todavia, que tenham sido os judeus os introductores da imprensa em Portugal. O douto Antonio Ribeiro dos Santos é de parecer que a typographia portuguesa precedeu a hebraica, e dá como primeira impressão em nossa lingua as *Obras do Infante D. Pedro* mais ou menos por 1464. Se bem que d'esta publicação se não conheça presentemente exemplar algum, e só pelas referencias, cuja exactidão não foi possivel até agora satisfactoriamente averiguar, se introduz essa data nos annaes da nossa vida litteraria; se, por outra parte, o *Breviario Eborense*, de Nicolau de Saxonia, que é a mais antiga producção conhecida de prélos portugueses, sómente veio á luz em 1490; basta o particularismo da vida judaica para nos convencer do seguinte: que, se anteriormente a essa data só os hebreus eram impressores, em hebraico seriam tambem os productos da sua typographia, e exclusivamente livros de religião. Nada porém nos assegura ter sido o *Breviario Eborense* a primeira obra impressa em Portugal. Nicolau de Saxonia teve companheiros da sua mesma arte e nação, como se vê da serie de publicações seguintes áquella, e tudo leva a crêr que tenham realmente sido allemães os creadores da typographia da nossa lingua, e introductores d'ella em Portugal.

Demais, já em toda a parte, desde o seculo XIII, a Europa renascia para a vida mental. Portugal, pelos seus trovadores e poetas, integrara-se de modo notavel no movimento litterario. As empresas de Africa impelliam a nação para o mar, inci-

tavam os espiritos, cubiçosos de saber, para a cosmographia e estudos astronomicos. Das suas terras, allemães e genovezes traziam-nos excellente concurso, e compartilhavam conosco conhecimentos, até ahi patrimonio da gente hebraica. A má vontade popular levantava contra os medicos judeus suspeitas, em que muito plausivelmente se manifestava a competencia infeliz dos confrades christãos. No dominio da sciencia ia dar-se naturalmente a eliminação da raça estranha, eliminação que no dominio economico se não conseguia e para a qual se recorreu finalmente aos meios drasticos.

Este esforço eliminatorio era um processo natural do organismo da nação, que intentava por esse meio adquirir a posse inteira de si mesma, visto os elementos repellidos constituirem, pelo modo particular da sua existencia, um grupo em todos os sentidos alheio á comunidade, mas n'ella encravada como superfetação parasita. Com effeito, vivendo segregados da população christã, em parte voluntariamente, — o *ghetto* é uma instituição que data da epoca em que os judeus foram transportados do Oriente para a Alexandria, onde residiam voluntariamente separados em dois bairros, dos cinco que compunham a cidade; o uso radicou-se até se transformar em disposição legal, e alem d'isso o agrupamento nas judiarias era-lhes conveniente, para melhor defesa das aggressões que a sanha popular constantemente contra elles meditava; — afastados, pois, nos seus bairros, com magistrados, leis, privilegios e obrigações proprias, sem que os laços da tradição, usos e crenças communs os prendessem ao resto da população, e pelo contrario separados d'ella pelos que mantinham ciosamente entre si; aferrados em conservarem uma feição nacional, assás caracterisada pela linguagem aprendida nas escolas, e empregada nos seus ritos, nos livros das suas contas, nas producções mais notaveis da sua litteratura; todas as condições assim lhes faltavam, e igualmente a vontade, para se considerarem partes do organismo social em que eram hospedes, todas, e a mesma vontade, concorriam para d'elle os dissociarem. Tão alheios se consideravam elles á nação que em Castella tentaram, em 1473, comprar Gibraltar a Henrique IV, para lá, como independentes, se estabelecerem. D'esse ponto podiam dar a mão aos correligionarios de fóra, e estreitar o contacto com as tribus de Africa, para as quaes os attrahiam hereditarias identidades que não tinham com os godos e latinos. Objectar-se-á que unicamente obedeciam ao empenho de por esse modo proverem á propria segurança, mas a realidade é que, então como sempre, os judeus entendiam formar uma nação á parte, dispersa por um destino impiedoso entre os povos da terra, aos quaes todavia ha de prevalecer na hora do triumpho, assegurado nas prophcias.

A religião, que em geral se toma como a causa unica e essencial do antogonismo existente, e que realmente o era para os hebreus, a quem um preceito divino se impõe para todos os seus usos e em cada um dos actos da vida; a religião não passava para os christãos de um motivo secundario, sobreposto a varios outros, que de per si geravam a hostilidade; e a prova é que, como já fiz notar, jámais ella se manifestou em grau comparavel para com os moiros, tambem de diversa crença, inimigos do campo de batalha, e vencidos dominadores. Esse motivo, por assim dizer accessorio, sobresahia porém, pelo seu character especial, aos demais, dando a illusão de que só ao fanatismo se devem attribuir as perseguições. Ainda hoje os espiritos superficiaes se inclinam a considerar por elle occasionados os conflictos, a que assistimos em paizes onde a população judaica se encontra perante a maioria de outra raça e religião em situação identica á que tinha na Peninsula, no periodo anterior a Isabel a Catholica. As conversões forçadas, que tantas vezes se realisaram, como que favorecem este modo de vêr. O povo tinha a noção de que, mudada

pelo baptismo a fé, se transformava igualmente a psyche do intruso, e assim devia ser, dada a parte enorme que entre a gente de Israel, a crença e o ensino d'ella proveniente teem tido na formação do character. Baldada illusão, porque ainda nas conversões sinceras permanecia o vinco da lei antiga, e o christão novo continuava a ser o mesmo açambarcador da riqueza, o mesmo impiedoso usurario, o mesmo especulador da miseria publica, que, por espaço de seculos, e muito antes de constituidas as presentes nacionalidades da Hespanha, sempre se havia demonstrado. A matança dos hebreus no tempo de D. Manoel foi precedida em 1503 de uma terrivel carestia, que ás manobras d'ellas se attribuiu. Nos tumultos succumbe o arrematante dos impostos João Rodrigues de Mascarenhas, christão novo em extremo odiado por motivo das suas exacções. No reinado de D. João III, apparecendo novamente a fome, logo se lança a culpa aos conversos, que faziam grande negocio em cereaes. Outros muitos factos de menos importancia se poderiam colligir em confirmação do asserto, se o enuncia-lo simplesmente não correspondesse a uma demonstração.

Este sentimento mal comprehendido de ser a religião a origem fundamental dos maleficios de que se queixavam os christãos, os proprios hebreus concorriam para exacerba-lo, não se cohibindo de offender, com actos e discursos, as crenças d'aquelles entre os quaes se encontravam geralmente aborrecidos e a custo tolerados. A tendencia para o proselytismo, que os levava no tempo dos visigodos a converter e circumcidar os escravos christãos, persistia ainda, sem embargo de tantos males experimentados, de tantas miserias e ruinas, nas vespas da expulsão de Hespanha.

Os proprios que nãa approvavam as crueldades do Santo Officio, como o geral dos Jeronymos, Affonso de Oropesa, manifestavam-se contra os provocadores, que não só faziam regressar os conversos á crença antiga, como tentavam seduzir tambem os christãos velhos. O historiador Graetz assegura que elles instruiam os da sua raça, já nascidos no christianismo, nos ritos mosaicos, e com elles se reuniam para a prece, julgando-se a coberto de procedimento repressivo pela intervenção dos seus patricios Abrahão Senior e Isaac Abravanel, muito favorecidos da côrte.

Datam do seculo XII os primeiros escriptos judaicos contra o christianismo, e desde então a polemica doutrinaria veio trazer mais um elemento de aggravação ao conflicto das raças. A batalha encarniçou-se quando, após os morticínios de 1391, houve numerosas conversões em Hespanha. Aos apostatas que, por ardor de neophytos ou para fazerem praça do seu zelo, procuravam convencer de erro os antigos correligionarios, estes respondiam vindicando a superioridade do credo hereditario, em que persistiam. Em 1413 realisa-se em Barcelona, por ordem do antipapa Benedicto XIII, e a instancias do converso Jeronymo de Santa Fé, uma discussão publica com os principaes rabinos da Hespanha, sobre a proeminencia da fé christã. Resultou que os hebreus se não deram por vencidos e o renegado, por sua parte, tambem cantou victoria. Mas o facto havia de ter éco fora do recinto da contenda, e os argumentos adduzidos pelos sectarios do testamento antigo, certo foram tidos por blasphemias pela assistencia dos catholicos. Ironias, chacotas, allusões, palavras e gestos dos hebreus, que o povo tomasse por affrontas á sua fé, com certeza não faltariam, muitas vezes resposta á lettra aos doestos dos christãos. Factos de pequena monta, não registados pelas chronicas, mas de cuja occorrenca não é permittido duvidar. A carnificina de 1506 em Lisboa não teve outra causa immediata. *Um pau seco não pode fazer milagres*, diziam os christãos novos, que conservavam

o horror hereditario dos idolos. Tanto bastou para romper a tragedia. Caso verdadeiramente selvagem, se bem que de comprehensão facil, pois as coisas são o que são, e não se pode exigir das turbas exaltadas dos seculos xv e xvi a condescendencia pelas alheias opiniões, que na sociedade policiada do nosso tempo não encontramos ainda. Exemplos de casa não faltariam, se fosse preciso invoca-los.

\*

\*

\*

Com as circumstancias mencionadas concorria ainda, para tornar mais sensivel a superfetação, que os judeus constituiam no organismo de cada uma das nacionalidades da Peninsula o seu elevado numero em proporção com o da gente nativa. Presentemente existem na Allemanha cerca de 600 mil judeus, na Romenia 266 mil, na Russia cinco milhões, ou sejam, mais ou menos, respectivamente um, quatro e meio, e cinco por cento da população. Em todos estes paizes, na Allemanho mesmo, com apenas um por cento, se considera o numero d'estes adventicios excessivo, e todos os meios se empregam para os excluir não sómente da commu-nhão social como até propriamente do territorio. Em França, onde não passam de 100 mil, um quarto por cento da população, a influencia por elles exercida no meio social assume uma feição que provoca em parte dos naturaes animosidade viva, traduzida, é certo, por outros symptomas, porém no fundo a mesma a que assistimos em Portugal e Hespanha durante a idade média. Na Russia repetem-se em 1881 e 1893 as scenas de selvagem violencia de que foram theatro os paizes ibe-ricos. Será necessario cerrar os olhos á evidencia para não admittir, com a identi-dade dos factos a identidade das causas, e o fanatismo por si só é insufficiente para no-las explicar.

Acêrca da população das monarchias peninsulares n'aquelles tempos, todos os calculos que se façam, já do numero total dos habitantes, já unicamente dos he-breus, não passam de conjecturas. Admittidos os dados offerecidos por Loeb, de que se faz menção atrás, os individuos da crença mosaica deviam ser, em Portugal, Aragão e Castella, cerca de 235 mil. Anatole Leroy-Bealieu, (*Israël chez les nations*), talvez mais perto da verdade, suppõe fossem 500 mil. Se avaliarmos em dois mi-lhões e meio a população total, dizimada por uns poucos de seculos de guerras, pelas pestes, pelas fomes e inconvenientes de toda a especie, que em tempos tor-mentosos como aquelles, abreviando a vida humana, annullam os ganhos da natali-dade, a proporção de quasi dez por cento, ou vinte na hypothese de 500 mil, é enorme, comparativamente á de todas as nações na actualidade. E note-se que então o influxo do elemento judaico, na vida economica e nas condições geraes do paiz, não devia ser inferior ao que se verifica hoje entre os povos, que pretendem a elle subtrair-se.

Respectivamente a Portugal faltam-nos igualmente particulares, em que se possam comparar as conjecturas, e recorrendo aos numeros já mencionados não alcançaremos mais que uma ideia vaga da situação. A' falta de outras lançaremos mão d'elles. Suppondo que os 120 mil immigrados em Portugal representariam tres quartos da população israelita da Hespanha, tendo-se convertido o outro quarto,

menos um ou dois milhares saídos para a França e pelo mar, chegamos ao resultado seguinte:

Numero total dos judeus na Peninsula		235:000
Entravam de Hespanha em Portugal .	.120:000	
Convertidos ou idos para outras terras	40:000	160:000
Existiam em Portugal . . . . .		75:000

Am 1492, pela immigração de Castella, elevar-se-ia o numero a 195 mil. Admittindo que d'estes tinham saído do reino cinco mil, — e pela difficuldade dos transportes não me parece diminuta a proporção, — ficariam ainda 190 mil, ou quasi um quinto da população total, que se não pode computar acima de um milhão. Se tomarmos a presumpção de Leroy-Beaulieu, maior será ainda a percentagem de judeus, o que de nenhum modo se pode admittir.

Por aqui se vê quanto é difficil e arriscado o raciocinar sobre algarismos, a cuja precisão nem sequer um valor approximado pôdemos attribuir. Nada nos impõe, todavia, nem indispensavel é, para as nossas considerações, buscarmos a realidade numerica. Assentemos n'isto: que era grande o numero dos hebreus em Hespanha e Portugal, como temos seguros indicios. Jactavam-se elles, por exemplo, de que em outros tempos se conhecia Granada como *a cidade dos judeus*. De Tarragona dizia-se o mesmo. Em documentos officiaes, Moajuic em Barcelona designa-se por *Moas judaicus*. Lucena era habitada no tempo dos moiros exclusivamente por hebreus; os sarracenos, donos da terra, viviam fora das muralhas, no arrabalde. Os casamentos precoces, — os varões aos quinze annos, as rapatigas aos treze, — e a isenção do serviço de guerra, contribuiam para o subir constante da proporção com a gente christã. Já vimos que no seculo xvi se julgava em Lisboa que um terço dos habitantes eram christãos novos.

\*

\*      \*

Por tudo o que fica dito se verifica quanto era complexo o problema, em face do qual os governos da Peninsula se encontram ao terminar o seculo xv, no momento em que a unidade do poder na pessoa do soberano definitivamente se affirmava, e não podia, para se manter, dispensar a unidade nacional. A questão religiosa era no problema elemento secundario, e sómente n'elle se entrava pela singularidade do culto judaico, que na feição adquirida em resultado da dispersão, visa a conservar, através de todas as contingencias da politica, uma nação sem territorio.

Em taes condições a assimilação era naquella epoca, e continua a ser ainda hoje, impossivel. Só se integram definitivamente na sociedade politica os judeus que abandonaram pelo menos parte consideravel dos principios da sua crença, e esse não era o caso, em Hespanha e Portugal, naquelle periodo da historia. Os demais factos eram razões accessorias, e cuja origem afinal se encontrava na differença dos modos de sentir, de pensar, de considerar o passado e o futuro, á qual a noção religiosa de cada uma das vezes servia de expressão.

Na impossibilidade da fusão com os elementos não semitas da nacionalidade

residia pois o embaraço da questão. O modo de o solver, em demasia empirico, da expulsão, era o unico accessivel. Os proprios judeus, a quem não cega o espirito sectario, não deixam de reconhecer isso. Por exemplo Abrahão Geiger, que nas suas conferencias de Berlim, em 1870, ácerca do judaismo, d'este modo se exprime: «Quando o lençol mortuario que envolvia os povos começou a ser levantado, e um sopro de vida despertou nelles a consciencia nacional, o judeu appareceu-lhes um elemento estranho, incapaz de se fundir inteiramente com elles, e ao qual por isso tinham de repudiar. Então surgiu o desejo violento da expulsão; em uso pelo odio de crença e por um cego furor contra todos os, de outra fé, em outros por effeito da repulsa, que o instincto nacional inspirava contra tudo o que fosse estrangeiro.» Ao rebate d'este instincto nacional nem os reis catholicos, nem o nosso D. Manoel podiam deixar de attender. A expulsão não era aliás facta novo nos estados da Europa. Havia o precedente da Inglaterra, em 1290, por Duarte I; da França, em 1306, por Felipe o Bello, sem contar as cidades da Allemanha; Colonia, Augsburgo, Strasburgo, exemplo seguido mais tarde em Nuremberg, Ratisbonna e outros logares. Na Hespanha e em Portugal, dado o grande numero de judeus existentes, mais se justificava a operação. Anatole Leroy-Beaulieu, catholico, mas defensor strenuo da raça de destinos tragicos, diz que «se alguma vez o perigo semitico existiu, foi certamente para a Peninsula, annexada á Africa pela conquista arabe, e outra vez soldada á Europa pela cruz. Ao levantar-se contra judeus e muçulmanos, ella procurava instinctivamente dessemitisar-se e desafricanisar-se. Deste modo se explicam os rigores da Inquisição, contra os judeus e os christãos novos.» Estes conceitos merecem que se os tenha em vista, quando se apreciam as providencias, tão severamente julgadas, dos reis Fernando e Isabel, de D. Manoel e D. João III, quando resolveram extinguir nos seus dominios a crença mosaica.

J. LUCIO D'AZEVEDO.

---

# Amas, amos e collaços de pessoas reaes e de personagens illustres

I

## D. Auzenda, ama de D. Affonso Henriques

Ha a grande e a pequena historia. Uma está para com a outra na mesma relação, em que, na imprensa periodica, está o artigo de fundo paraa o noticiario. A primeira, já cortezã, nas vestes palacianas, já na rigidez da sua toga de juiz, como se estivesse sentenciando no valle de Josephat, narra e julga os feitos heroicos, as proesas dos grandes capitães, as intrigas dos diplomatas, as phases diaceras da luta pela existencia. E' o couraçado poderoso, vogando soberbo, no arquejar das suas machinas titanicas, com o seu folego de gigante no oceano tempestuoso das paixões humanas. A segunda, mais simples, mais modesta, contenta-se, á similhaça de Ruth, em respigar os baguinhos de trigo, que ficaram desparzidos pelo campo, depois da grande ceifa. E' um animatographo pittoresco, em que a vida intima e a vida dos humildes nos apparecem sob uma feição, por vezes grotesca e mesquinha, mas sempre captivante e não raro enternecedora.

A pequena historia está sendo modernamente muito cultivada, e posto que se exaggera a sua importancia, sobrepondo-a muitas vezes aos grandes acontecimentos, é certo todavia que ella occupa e merece occupar um logar distincto, sendo um complemento indispensavel da primeira. Das pequenas coisas resultam com frequencia os grandes effeitos e seria indesculpavel que se abandonasse com desprezo, o que á primeira vista nos parece insignificante. O presepio de Belem, na sua encantadora rudeza pastoril, é o scenario inicial da tormentosa tragedia do Calvario.

A historia das nossas rainhas tem sido tratada, no seu conjunto, por tres escriptores de merecimento, D. José Barbosa, visconde de Figanière e por ultimo o sr. Bernardes, que foi quem mais completamente resenhou os acontecimentos d'esta especie, prolongando a sua resenha até aos nossos dias. Quer-me, porém, parecer que nenhum d'elles deu ao assumpto a feição mais convenientemente caracteristica. Lêr a vida das nossas rainhas quasi equivale a lêr a historia dos seus esposos. Indubitavelmente, algumas d'ellas, como D. Mecia, D. Leonor Telles, D. Catharina, D. Luiza de Gusmão e D. Carlota Joaquina exerceram um papel preponderante nos destinos da nossa politica e por conseguinte é dentro d'este meio que devem ser apreciadas devidamente. Outras, porém, quasi que só respiram no ambiente das suas recamaras e por preferencia se devia estudar o seu viver de familia patenteando o predomínio que exerceram, nos costumes, nas artes, no movimento social do seu

tempo. As personagens que as rodeavam e com quem estavam mais em contacto, as os trajos e joias de que usavam, as praticas palacianas, os galanteios das damas e poetas dos serões, a maneira de guiar a educação dos filhos, as obras de arte que mandaram executar, as fundações religiosas e de caracter piedoso, o auxilio que deram ás lettras, mil outras particularidades emfim, muitas das quaes resultavam dos roes das suas despezas, que ainda se conservam, tudo isto daria um quadro variadissimo, movimentado, cheio de attractivos surprehendedentes.

A historia das rainhas pertence mais á categoria da pequena historia, e nem por isso deixaria de ser menos interessante, se os seus limites ficassem circunscritos aos que já aponteí. Um dos capitulos que mais despertariam a nossa curiosidade seria o que se referisse ás amas, aos amos e collaços, que tão repetidas vezes apparecem citados nos documentos e nas chronicas, prova evidente de quanto eram merecedores de estima, chegando muitos d'elles a gosarem de extraordinario valimento.

Creio que nenhuma das nossas rainhas amamentou os seus filhos e, posto que a vida familiar antiga fosse muito mais recatada que a de hoje, é certo todavia que a maior parte dos fidalgos imitaram n'este ponto a realza. Tanto as amas, como seus maridos e filhos, recebiam avultadas mercês, demonstração categorica de quanto os seus serviços eram optimamente apreciados e como em paga d'elles recebiam com largueza a moeda da gratidão.

O rol d'esses individuos, muitos dos quaes chegaram a desempenhar um papel saliente, é digno pois de ser elaborado e quem o percorrer attentamente não chegará ao fim cheio de enfado ou na convicção sincera de haver perdido um tempo precioso. Empenhei-me n'esta tarefa e posto que esteja ainda longe de apresentar um quadro completo, creio que as linhas geraes bastarão a dar uma ideia razoavel do valor da obra, quando chegue ao seu complemento definitivo, ou approximadamente definitivo.

Iniciarei esta serie, dando uma breve noticia da ama do nosso primeiro monarcha, D. Affonso Henriques, a qual se chamava Dona Auzenda, segundo se deprehende de uma escriptura, por elle roborada na era de 1165, anno de Christo de 1127. Por essa escriptura fez ella venda a um seu irmão de nome Pedro Sendim de uns moinhos que tinha junto á sua herdade do Rio de Moinhos, rio que nascendo em Abbacção, e passando pelas freguezias de Pinheiro, Polvoreira, Nespereira, Conde de Moreira, vem desaguar no Vizella.

A venda effectuou-se a trouco d'uma bôa pelle de coelho. D. Auzenda era certamente solteira, pois se fosse casada appareceria o nome do marido e sendo viuva não deixaria de notar-se esta circumstancia. O titulo de Dona mostra que não pertencia á plebe.

O instrumento a que venho de me referir e que o sr. abbade de Tagilde acaba de reeditar nos seus *Vimaranis Monumenta Historica* é um pergaminho autographo, que se conserva actualmente na Torre do Tombo, para onde veio do cartorio do Collegiada de Guimarães. Gaspar Estaço já déra d'elle conhecimento e modernamente Francisco Martins Bastos o examinára no Archivo Real como testifica a paginas 45 do *Breve resumo dos privilegios da nobreza*, impresso em Lisboa em 1854. Na *Monarchia Lusitana* já apparecera tambem noticia de D. Auzenda.

Esta carta de venda-de uns moinhos tem importancia politica, porquanto nos prova que n'aquella epoca os subditos do nosso primeiro monarcha lhe davam o titulo de rei, titulo que elle officialmente assumiu mais tarde, intitulado-se até então infante ou principe dos portugueses.



## II

## Ignês de Alpoem ama d'el-rei D. Duarte

D. Duarte, inadvertidamente considerado primogenito pelo chronista Rui de Pina, foi o terceiro filho de D. João I, e nasceu a 31 de outubro de 1391. Tinha quasi quarenta e dois annos de idade quando subiu ao throno por morte de seu pae. Vindo a falecer a 9 de setembro de 1438, foi curto o seu reinado, mais urdido de desgostos que de prosperos successos.

Ignês de Alpoem foi quem o amamentou, e já devia ser de propecta idade, quando D. Affonso V, em carta datada de Evora a 9 de abril de 1452, lhe mandou dar de esmola dois mil reaes brancos por anno. Residia ella em Coimbra e orçaria pelos seus oitenta.

Geralmente dizia-se colação o filho da ama nascido ao tempo da criação, mas tambem algumas vezes, ainda que menos propriamente, se applicava ao outros o mesmo titulo.

O caso deu-se com D. Duarte que teve dois colações, acêrca dos quaes chegaram até nós noticias em documentos do tempo de D. Affonso V. Um d'elles chamava-se Fernand'Affonso, e a rainha viuva, em carta de 26 de maio de 1440, lhe fez mercê da renda de um moinho na ribeira d'Alviella, mercê confirmada em nome de seu filho a 9 de maio de 1441. Na confirmação é designado *cavalleiro e colação d'el-rei meu senhor e padre*. (Chancellaria de D. Affonso V, L.º 2, fl. 100 v.). O outro chamava-se Affonso Gonçalves de Soveral e era casado com uma irmã de Pero de Lisbôa. Ora succedeu que um tal Affonso Annes, da Pederneira, armára uma bêsta n'uma casa onde estava, e disparou um virotão, contra a mulher do Soveral, ferindo-a mortalmente n'um olho, estando ella gravida de sete meses. Praticado o delito, o criminoso refugiou-se no couto de Alcobaça e ainda não contente com o maleficio, ameaçava o irmão da victima se por acaso bolisse com elle. Pero de Lisboa, chncontrando-se com elle, depois de breve disputa, o feriu com uma espada, de que lhe resultou a morte, livrando-se assim de ser tambem assassinado, e tirando ao mesmo tempo o necessario desforço. Pedro de Lisboa, praticado o homicidio, refugiou-se no reino vizinho, partindo d'alli com D. Alvaro de Castro para Ceuta, onde permaneceu dois annos. De volta a Portugal, acompanhou o Condestavel a Castella. Por ultimo, solicitando perdão a D. Affonso, este lh'o concedeu em carta de 28 de maio de 1446, com a clausula, porém, de ir estar em Ceuta seis annos.

Em carta de 30 de julho de 1450 foi concedida a tença de mil reaes brancos por anno a Affonso Gonçalves do Soveral para o aluguer de uma casa. (Chancellaria de D. Affonso V, L.º 11, fl. 154 v.). Affonso Gonçalves do Soveral tinha um filho Affonso do Soveral a quem D. Affonso V fez mercê do cargo de escrivão do almoxarifado de Vizeu, nomeação confirmada por D. João II a 17 de setembro de 1482 e por D. Manoel a 17 de maio de 1496. Affonso do Soveral foi casado com Maria Corrêa, e como d'este matrimonio não houvesse filhos, perfilhou uma filha de sua mulher.

Dom Afonso & A quantos esta carta virem fazemos saber que nos querendo fazer e merce por esmolla a Ines d'Alpoem, morador em a cidade de Coimbra, que foy ama del-Rei, meu senhor e padre, cuja alma D' aja, teemos por bem e damoslhe que tenha e aja de nos desmolla, pera seu mantimento dous mil reaes brancos, e esto des primeiro dia de janeiro que ora foy deste ano presente en diante em cada. Hun ano é quanto nossa mercee for, os quaes

dinheiros lhe serom pagos por carta que delles en cada huu ano auera em a nossa fazenda. E en testemunho dello lhe mandamos dar esta nossa carta asinada per nos e asselada do nosso seello pendiente pera ter por sua guarda. Dada em a cidade d'Evora 14 dias do mes dabrill-Ruy Diaz a fez ano de nosso Senhor Jhesu X<sup>o</sup> de mil iiij lij.»

(*D. Aff.º V, L.º 4, fl. 49.*)

«Dom A.º & A todollos juizes e justiças de nossos Reynos, a que esta carta for mostrada, saude, sabede que P.º de Lisboa, escudeiro de dom Alv.º de Castro, nos enuiou dizer que seendo cassada húa sua irmãa com Afonso Gllz do Soueral, collaço dellRei dom Eduarte, meu senhor e padre, cuja alma D.ª aja, húa Afonso Anes da Pederneyra armara húa beesta de dentro de huua casa donde estava e lhe tirara com huu viratam e lhe dera com ell huua ferida por huu olho, de que morera, e húa criança que trazia de sete messes no ventre, o quall Afonso Anes se fora pera o couto do mosteiro d'Alcobaça, e que em desprezamento da justiça hya e vinha aa dita cidade honde fora o dito malleficio paceiramente e que o ameaçava que se cõsigo bollisse que asy faria a elle como fizera aa dita sua irmãa e que aquecera que húa dia topara com elle em a dita cidade e lhe dera hua ferida com hua espada, de que morrera, poderia ora aver sete anos, pella quall razom se fora pera os regnos de Castella e depois se fora com o dito dom Alvaro a Cepta e esteve allo dous anos e depois da tornada se fora em companhia do condestabre aos ditos Reynos de Castella, e por quanto as partes a que acusaçom pertencia lhe perdoarom, segundo se contynha em escretura pubrica nas endoenças passadas nos pidia por mercee que lhe perdoassemos a nossa justiça a que nos ello por rezom da dita morte era theudo, e nos visto seu dizer e pedir antes que lhe dessemos outro algúu livramento mandamos perante nos vyr a inqueriçom devassa que per rezon da dita morte foy tirada e levara dello carta em forma acostumada, a qual inquiriçom nom pode seer achada nem querella alguua segundo fazia mençom em hum estormento que fora dado a Luis Miz do nosso desembargo e que portanto nom podera aver livramento ataa o tempo dora Pedindonos por mercee que pois nom pedia seer achada a dita inquiriçom nem alguua querella e elle fizera sua delegencia, que lhe perdoassemos a nossa justiça se nos a ella por rezom da morte do dito Afonso Anes que asy matou era theudo, pois o dito morto matara a dita sua irmãa como nom deuia, e nos veendo o que nos asy dizer e pedir enuiou, visto o caso quall he e o tempo que ha que foy e o contentamento das partes e a deligencia que acerca da devassa foy feita, e querendo-lhe fazer graça e mercee aa honrra da morte e paixã de nosso Senhor Jhesu Xpo, teemos por bem e perdoamoslhe a nossa justiça, a que nos elle por razom da morte do dito Afonso Anes, que asy matara era theudo, contanto que vaa estar na nossa cidade de Cepta per seu corpo seis anos compridos e pera aderençar sua fazenda lhe demos despaço da dada desta nossa carta ataa tres messes primeiros seguintes, em o quall tempo mandamos que ande seguramente per todos nossos Reynos e senhorio e que nom seja presso . Dante em a villa de Santarem xx biiij dias de mayo — elRei o mandou pello doutor Ruy Gomez d'Aluarenga e per Luiz Martinz seus vassallos e do seu dessenbargo e petições — Rº Afonso a fez — ano de Senhor Jhesu Xº de mil iiijº Rbj.»

(*Chancellaria de D. Affonso V, L.º 5, fl. 45, v.*)

«Dom Manuell & A quantos esta nosa carta virem fazemos saber que querendo nós fazer graça e merce a Afonso do Souerall filho dafonso Gonçalluez soverall collaso del Rey duarte que deus tem teemos por bem e damollo por scripvam do noso almoxarifado de Viseu asy e pella guisa que o elle atee quy foy per carta deel Rey meu senhor cuja alma deus aja com o quall officio averá de seu mantimento ordenado em cada hum anno seiscentos e quarenta e nove reaes cada anno E porem mamdamos ao noso comtador em a dita comarqua e a outros quaesquer nossos officiaes e pessoas etc. em forma. Dada em Setuall a xbij dias de maio ElRey o mandou per dom Pedro do Crasto do seu conselho e vedor de sua fazenda Amdré Pirez o fez anno de nosso Senhor Jhesu Cristo de mill e iiij e IR annos.»

(*Chancellaria de D. Manuel, L.º 34, fl. 81 v.*)

## III

**Mór Gonçalves, ama de D. Isabel duqueza de Borgonha**

Mór Gonçalves foi ama da infante D. Isabel e parece ter ficado no paço depois da sua criação. El-rei D. Duarte lhe fez varias mercês, confirmadas por D. Affonso v. Os respectivos documentos apresentei-os a pag.º 8 e seguintes do meu opusculo *D. Isabel de Portugal, duqueza de Borgonha* (1905).

Mór Gonçalves fôra casada com Pedro Anes e tinha um filho, Lopo Gonçalves, collaço da infanta.

## IV

**Magdalena Gonçalves, ama de D. Fernando (o Infante santo)**

D. Fernando, filho de D. João I e irmão de D. Duarte, teve o cognome de *Santo*, por haver expiado com as durezas de um longo cativo, a infausta expedição de Tanger, commandada pelo infante D. Henrique. Seus irmãos o deixaram em refens entre os mouros, que lhe restituiriam a liberdade, se lhes fosse devolvida Ceuta, ao que o nosso paiz não annuiu. A morte pôz termo ao seu martirio, vindo por fim os seus ossos a descançar na patria, pela qual heroicamente se sacrificou.

Foi sua ama Magdalena Gonçalves, mulher de Rodrigo Esteves, aos quaes D. Affonso v, em carta de 15 de abril de 1451, fez mercê de uma tença annual de dez mil quatrocentos cincoenta e sete reaes.

A ella só concedeu o mesmo monarcha a tença de cinco mil novecentos setenta e seis reaes brancos em carta de 20 de maio de 1454.

Antes d'isto já D. João I, por carta de 29 de junho de 1423, havia concedido ao referido Rodrigo Esteves todos os bens e herdades que no logar e termo da Erra estivessem desaproveitados para os poder dar de sesmaria a quem os cultivasse convenientemente. Esta carta foi confirmada por D. Affonso v a 26 de abril de 1451.

D. Duarte tambem depois d'isso, em carta de 18 de junho de 1434, determinou que elle gosasse de todas as honras, privilegios e isenções que gosava quando era escrivão da Chancellaria.

A Fernão Rodrigues, collaço do mesmo infante, foi feita mercê de todos os bens que em Evora tivessem pertencido a Elle Murzalim, que morreu *ab intestato* e sem ter herdeiros, que de direito os devessem herdar.

Carta dada na Covilhã a 28 de julho de 1441.

«Graça e merce a R.º Estevez e Madanella Gonçalves sua mulher, que foy ama do ifante dom Fernando, tença annual de 10457 reaes. Santarem 15 dabrill de 1451.»

(*Chancellaria de D. Affonso V L.º 11, fl. 21*)

«Madanella Gonçalves, ama que foy do ifante dom Fernando, meu tyo, cuja alma D.<sup>s</sup> aja, tença de b mil novecentos satenta seis reaes brancos. Dada em Salvaterra xx dias de mayo de 1454.»

(Chancellaria de D. Affonso V L.<sup>o</sup> 10 fl. 31)

«Dom Afonso &. A quantos esta carta virem fazemos saber que por parte de Rodrigo estevez amo do Ifante dom Fernando meu tio que deus aja nos foy apresentada hua carta del Rey dom Johan meu auo cuja alma Deus aja da qual o teor tal he:

«Dom Joham & a quantos esta carta virem fazemos [saber] que a nos hé dito que no lugar e termo de Erra ha muitos bees e herdades que á muito tempo que nom foram aproveitadas e jazem em brauio E som maninhos E que damdo sse de sesmaria o lugar pouoaria E as ditas herdades seriam aproveitadas E vendo nós esto e como será mais bem da terra E serviço nosso de o lugar sse povorar E se aproveitar que estar asy: Porem per esta carta damos poder a Rodrigo estevez Amo do Infante dom Fernando meu filho e escripuom da nossa chancelaria que possa pper E ponha no dito lugar da Erra E seu terno dous homées boos que sejam pera ello perteecentes por sesmeiros E lhe de poder que em nosso nome possa dar E dem de sesmaria todollos bees e herdades que acharem que de tres anos acá e dos tres anos pera cima nom foram adubados nem aproveytados segundo a nossa hordenaçam e husso E costume dantre tejo e Oudiana no dito lugar da Erra e seu termo per esta guissa que mandem primeiro Requerer e Requeiram seus donos dos ditos beens E apregoar que os venham morar e aproveitar do dia do dito pregom que lhes asi [é] dito ataa hum ano E hum dia como he custado (*sic*) E nom os vimdo poborar e aproveitar até o dito tempo que entam os dem E possam dar de sesmaria a outras persoas que os quiserem E queremos E mandamos que as cartas das doações que elles sobre esta derem pella guisa suso dita E sejam firmes e estavees e veledoiras pera sempre E porem mandamos [a] todas llas Justiças que a compram e guardem E façom bem comprír E aguardar sem embargo nenhum E nom vom nem consentam hyr contra ello em nenhua maneira que seja unde al nom façades. Dada em Lisbôa 29 dias de Junho El Rey o mandou. Joham Afonso a fez era do nascimento de nosso Senhor Jhesu Christo de mil iiij<sup>o</sup> xx iij anos. Pedindo-nos por mercee o dito Rodrigo estevez que lhe mandassemos confirmar a dita carta porque a nós dello praz teemos por bem e lha confirmamos E porem mandamos a uos sobreditas Justiças E a outros quaesquer que esto ouverem de veer. E ésta nossa carta for mostrada que lha compram e guardem E façam bem comprír e guardar em todo Unde al nom façades. Dada em Almeirim xx bj dias dabrill Lopo Fernandez a fez ano de nosso senhor Jhesu Christo de mil iiij<sup>o</sup> lj.»

(Chancellaria de D. Affonso V, livro 4, fl. 5 v.)

«Dom Afonso &. A quantos esta carta virem fazemos saber que polla parte de Rodrigo estevez Amo do Ifante dom Fernando meu tio que Deus aja nos foy apresentada huua carta del Rey meu senhor e padre cuja alma Deus aja da qual o theor tall he:

«Dom Eduarte &. A todollos Juizes etc. a que esta carta for mostrada saude. Sabede que nós querendo ffazer graça e mercee a Rodrigo esteueez Amo do Ifante dom Fernando meu irmão Teemos por bem E queremos e Mandamos que elle aja todallas graças mercees privilegios liberdades que avia em sendo escripuam da dita chancelaria e eso meesmo todos seus caseiros lavradores moordomos panigados queremos que daqui em diante ajam todollos privilegios e liberdades que aviam pollo do dito Rodrigo esteueez, Em sendo asy escripuam E Porem Mandamos que vejaes os ditos privilegios e liberdades graças e mercees e liberdades que de nós teem e lhos compraes E guardaes E façaes comprír e guardar em todo bem e compridamente como em elles hé comtheudo so pena dos nossos encoutos de seis mil soldos que mandamos que page pera Nós quallquer pesoa que lhes contra esto for os quaes mandamos aos nossos almuxarifes que os recadem e aos escripvães de seus officios que lhos ponham sobrellos em Recepta Unde huus e outros al nom façades. Dada em a nossa villa de Santarem xbiij<sup>o</sup> dias do mes de Junho. Rodrigo Eannes escripuam em logo de felipe afonso a fez anno de nosso Senhor Jhesu Christo de mil iiij<sup>o</sup> e xxxiiij<sup>o</sup>».

«Pedimdo nos por merçee o dito Rodrigo esteuez que lhe confirmassemos a dita carta E por que a nos dello praz Teemos por bem e cofirmamoslhe a dita carta E porem mandamos a uós sobreditos Juizes e Justiças e a outros quaesquer que esto ouverem de veer que lha compraes E guardees e façaes bem comprir e guardar asy e pella guissa que Em ella he contheudo E lhe nom vaades nem consentaes hir contra ella em maneira alguua E huus e outros al nom façades. Dada em Almeirim xxiiij dias dabrill. Fernan Rodriguez a fez ano do nosso Senhor Jhesu Christo de mil iiij<sup>c</sup> lj anos.»

(*Chancellaria de D. Affonso V*, livro 3, fl. 49 v.)

«Dom Afonso & a quantos esta carta virem fazemos saber que a nós hé dito que a Elle Murzalim morador que era na cidade d'Evora se morreo abintestado sem fazemdo testamento nem auendo nenhuis herdeiros que de direito devam herdar seus bées polla qual rezom pertècem a nós e os podemos dar de direito a quem nossa mercee for e ora querendo nos fazer graça e merçee a Fernam Rodrigues collaço do Ifante dom Fernando meu muito amado e prezado tio de nosso moto proprio livre vontade certa sciencia poder absolluto sem nollo el pedir nem outren se asi hé como nos foi dito e que por a dita rezam os ditos bées pertecem a nós temos por bem e fazemoslhe delles merçee e pura e inreuogavel doaçom antre uivos valedoira deste dia pera todo sempre pera elle e pera todos seus herdeiros e soccessores ascendentes e descendentes que depôs ell veerem de todollos bens movees e de raiz que o dito Ale murzalim auia na dita cidade d'Evora e em outros quaesquer lugares dos nossos regnos comtanto que o dito Fernam Rodrigues venda os ditos bens de raiz da feitura desta carta ataa hum anno comprido a mouro ou moura dos nossos Reynos em tal guisa que nom sejam trespassados a poder de nenhuu christão nem Judeu. E quanto hé dos beens moveis destes possa fazer aquelo que lhe prouuer. E porem mandamos aos Juizes da dita cidade de Evora e a todollos outros Juizes e Justiças dos nossos regnos e a outros quaesquer que esto ouverem de ver a que esta carta for mostrada que perante os teedores dos ditos bens e partes a que pertencer se acharem que asi como nos foi dito e que por a dita razom os ditos bens pertencem a nós os façam dar e entregar ao dito Fernam Rodriguez ou a seu certo procurador e lhos deixem teer e aveer e lograr e possuir vender dar doar trocar escanbar fazer deles o que lhe prouuer como de sua cousa propria e corporal possisson por quanto lhe fazemos delles mercee pella guisa que dicto hé se a nós de direito pertencem e a outrem primeiro nom som dados per nossa carta, dando apellaçon e agravo aas partes nos casos que o direito outorga. Dada em Covilhãa xx biiij dias de Julho El-Rey o mandou per Lopo dazeuedo vedor da sua fazenda. Martim Gil a fez. Era mil i i j<sup>c</sup> Rj anos.»

(*Chancellaria de D. Affonso V*, liv. 2, fl. 110.)

## V

### Violante Alvares de Sequeira, ama da rainha D. Isabel, mulher de D. Affonso V

Francisco Anes de Torres era casado com Violante Alvares de Sequeira, que fôra ama da rainha D. Isabel. Devia ser fallecido por 1462, por quanto n'este anno, a 1 de setembro, sua viuva obtinha carta d'el-rei, afim de poder adquirir certos bens de raiz, para os doar á igreja de S. Tiago de Coimbra, onde jazia seu marido, sendo o rendimento dos ditos bens destinado a se cantarem algumas missas por alma do defunto.

Em carta de 10 de abril de 1456 confirmou el-rei uma confirmação que os dois conjuges fizeram com Artur de Brito, fidalgo da casa do infante D. Fernando,

o qual tinha sido casado com uma filha d'elles, Violante de Meira. Por fallecimento d'esta procedeu-se a partilhas e ajustou-se que dos vinte mil reaes que ella tinha de tença pelas corôas do seu casamento, quinze mil ficassem ao genro e o resto aos sogros.

«Dom Afonso & A quantos esta carta virem fazemos saber que Viollante Alvarez de Siqueira, morador em a nossa cidade de Coimbra, ama que foy da Rainha minha molher que D<sup>s</sup> aja, nos disse que ella queria conprar alguus bens de raiz por amor de leixar aa igreja de Santiago em a dita cidade, homde jazia Franxisque Anes, seu marido, pera pollos ditos bens se averem de camtar alguuas myssas por sua alma e por quanto ella nem podia leixar os ditos bens aa dita Igreja sem nosa autoridade nos pedy a que lhe desemos pera ello nosa licença e lugar que ate contia de xb mil reaes ella possa comprar bens de raiz e os possa leixar aa dita Igreja de Santyago e queremos que a dita Igreja os possa teer e pussuyr, vender, dar e doar, trocar e escanbar e fazer delles e em elles o que prouuer como de sua cousa propia, e isto ssem embargo das nosas defesas e hordenações feitas em contrairo, os quaees bens que asi comprar queremos que nom sejam em nossos reguengos nem que a nos façam foro. E porem mandamos a todollos nossos corregedores, juizes e justiça e a outros quaesquer officiaes e pessoas que esto ouverem de veer que leixem aa dita igreja teer os ditos bens que lhasi leixar a dita Viollante Alvarez de Siqueira sem lhe poerem sobre ello outro embargo algum por que asi he nossa mercee ate dita contia dos ditos xb mil reaes hunde all nom façades. Dada em Tentugall primeiro dia de setembro. — Alvaro Lopez a fez, ano de nosso Senhor Jhesu X<sup>o</sup> de mil e iiij<sup>c</sup> lxiij.»

(*Chancellaria D. Affonso V, L.º I, fl. 61*).

«Dom Afonso etc. A quantos esta carta de confirmação virem, fazemos saber que Francisqueães e Violantaluarez de Sequeira ssua molher ama que foy da rrainha e minha sobre todos preçada e amada molher cuja alma Deos aja nos disserom que Artur de Brito fidalgo da casa do Ifante Dom Fernando meu sobre todos muyto preçado e amado irmão per nosso outorgamento e mandado fora casado com Violante de Meyra donzella da casa da dita rrainha aa quall prometemos com ella em casamento duas myl dobras pollas quaees lhe poseramos de teença em cada huu ano em quanto lhe nom fossem pagas vynte mill reaes aquall Violante de Meyra sse veera a finir per cuja morte ficaram sseus erdeiros o dito Francisqueães sseu padre com a dita Violantaluarez ssua molher os quaees por sse tirarem de contenda e demanda veeram com elle dito Artur de Brito sobre a erança da dita ssua filha a fazer huua tall petiçã e auença e amigauel cõposição per estromento pubrico do quall o theor de uerbo a uerbo he este que se adyante segue:

«Saibham quantos este estromento de trasauçã e amygauell cõposição virem como aos sseis dias do mes de dezembro do anno do nacjmento do nosso senhor Jhesu Christo de myll e iiij<sup>c</sup> e tres anos em a cidade de Coynbra dentro nas cassas da morada de Francisqueães de Torres Caualleiro amo da Senhora Rainha estando hy o djto Francisqueães e sua molher Vyollante Aluarez de Sequeira ama da dita Senhora Rainha. Outrossy Artur de Brito fidalgo da cassa do Senhor Ifante Dom Fernando em pressença de myn Gonçallo Vaz taballiam pubrico per nosso senhor ellrrey em a dita cjdade e seus termos e das testemunhas que adyante som escriptas. Os sobreditos Francisqueães e a dita sua molher e o djto Artur de Brito disserom que antre elles esperaua seer ffeito preyto e cõtenda per rrazom da erança dos bens movees e da Raíz que asy da huua parte e da outra auyam de auer e erdar por morte e erança da Viollante de Meyra filha que fora delles ssobre ditos Francisquo Anes e da dita sua molher donzella que ffoy da dita Senhora Rainha que fora cassada com o dito Artur de Bryto que a Deos prouvera de lleuar deste mundo e disseram que por sse tirarem do dito preyto e contenda que vynham e llogo de ffecto vyerom a tall auença e amigavell cõposição per maneira de trassauçam em esta gujsa que se adyante segue .s. que o dito Francisquo Anes e sua molher fficassem com todollos bens asy mouees como de Raiz que elles deram ha dita ssua filha e que ella tynha ao tempo do sseu passamento e que elle dito Artur Brito fficasse asy medes com todollos seus bens movees e de Raiz que por sua parte teuesse ao tempo do sfinamento da dita sua molher e outro ssy djsseram majs que quanto aos xx mil Reaes que o

Senhor Rey tem dados ao dito Artur de Brito e ha dita sua molher que Deos aja em tença em cada hum anno atem que fossem pagados e entregues de duas myll coroas que estes xx mil reaes ffossem Repartidos per esta gujsa .ss. que ho dito Arthur de Brito ouvesse em cada huu anno quinze myll rreaes e que elles ditos Francisquo Anes e sua molher ouvessem os cinque mjll rreaes do dito Senhor Rey e que outrossy dos cjnquo mjll rreaes que elles sobre ditos Francisquo Anes e sua molher tinham dados de sua teença que lhes o dito Senhor Rey daua ao dito Artur de Brito e ha dita sua ffilha em cassamento que se tornassem ha dita sua tença que lhes asy o dito Senhor Rey daua e que outrossy o dito Artur de Bryto entregasse mais a elles sobre ditos Francisquo Anes e sua molher huu aluará em que faziam mençom per que a dita Senhora Rainha tynda prometydos quinhentas coroas a ella dyta Vyollante Alvarez sua ama pera cassamento da dita sua ffilha que o aja todo pera ssy e per esta auença que assy ffaziam se aujam por quitees e liures da huua parte e da outra que já mais em nemhuu tempo huu ao outro nem ho outro a outro nom podessem demãdar nenhuua coussa quanto era por rrazom do dito cassamento nem partilha de nem huus bens nem coussa que delle decendesse per sy nem per outrem em iuzo nem ffora delle e ajnda que alguu delles escontra ello ffosse em parte ou em todo que nom ffosse a ello de receber por nemhuu modo nem gujsa que fosse e de mais que desse e pagasse ha outra parte que por ello esteuesse e qujsesse estar de pena e em nome de pena e interesse xx mil rreaes brancos e mais todollas despesas que pella dita rrazom ffezesse e recebesse e pagada e leuada a dita pena ou nõ todauya a dita conuença ser antre elles firme e estauel pera ssempre pella guisa que sobre dito he assy as ditas partes todo louuarã e outorgaram e prometeram de teer e conprir e nem vijnr nem hir descontra elle em parte nem em todo sob a dita pena e obrigaçom de sseus bens que cada huupor ssua parte pera ello obrigou e em testemunho de uerdade as ditas partes pediram senhos estromentos e mais sse lhe conprissem testemunhas que forã presentes Pedroãnes espriuã daudiença do bispo e Gill Guonçaluez piliteiro e João Afonso homem da sisa todos tres moradores em a dita cidade e eu Gonçalo Vaaz sobre dito tabelliam que este estormento per mandado das ditas partes escpreuy pera o dito Artur de Brito e aqui meu synal fiz que tall he.

Pedindo nos o dito Francisqueanes e sua molher que por quanto em a dita partiçom e conuença se contem que das dictas duas mil coroas que assy de nos auia dauar em casamento as myl e quinhentas fiquem ao dito Artur de Brito e assy a teença dellas que ssã xb mil reaes em quanto lhas ditas coroas nõ fossem pagadas e ho mais fiquasse com o dito Francisqueãnes e sua molher segundo na dita conuença he declarado que lhe confirmassemos a dita partiçom e conuença quanto he a que assy de vivo ha dauar o quall estormento de conueença e partiçom suso escripto per nos visto querendo lhe fazer graça e merçee lhe confirmamos e aprouamos e Reteficamos e queremos que o dito Francisqueãnes e sua molher ajam de nos e em cada huu anno de teença atem-lhe quinhentas coroas per nos lhe serem pagadas cinco myll rreaes brancos os quaees lhe mandaremos asentar em lugar onde delles ajam pagamentos segundo tyndamos outorgados per nossa carta quando traotamos o dito casamento antre o dito Artur de Brito e *Mecia*<sup>1</sup> de Meira sem embargo della já sseer finada por quanto nossa merçee e vomtade he delles em cada huu anno auerem de nos os ditos cinco myll rreaes de teença sem descontar cousa alguua do principall atee lhe as quinhentas coroas seerem pagas como suso dito he pero sseemdo-lhe pago a quarta parte das ditas quinhentas coroas ser lhe á descontado a quarta parte da dita teença a asy do mais a este respeito se lhe pago for per nossa hordenamça, e por firmeza desto lhe mãdamos dar esta nossa carta per nos assinada e asseellada do nosso sseello pendemte. — Dada em Eluas x dias dabil. Pero dAlcaçeva a fez anno do Nascimento de Nosso Senhor Jhesu Christo de myll iiii<sup>o</sup> bj.

(Chancellaria de D. Affonso V.<sup>o</sup>, L.<sup>o</sup> 13, fls. 152.)

<sup>1</sup> O official do registo errou escrevendo aqui *Mecia* em vez de *Violante*.

(*Continúa.*)

SOUSA VITERBO.

# ENSAIOS DE CRITICA E DE ESTHETICA

---

## III

### **BLEAK HOUSE**

(De Dickens)

Edição citada: a de Collins' Clear-Type-Press, London a. Glasgow, illustas by W. H. Gromme

#### I

Este romance, em uma grande parte inicial, apesar de não poucas situações interessantes, enfastia o leitor pela lentidão da acção e pela notavel quantidade de personagens que só representam papeis secundarios. Depois a acção decorre mais rapida, definem-se as situações e differenciam-se os personagens.

A Dickens, como por exemplo a Balzac e Walter Scott, que pintam innumerous caracteres, successos multiplos, torna-se necessaria esta complexidade de acção, pois que sem ella não podiam traduzir o amplissimo objecto do seu estudo. Mas é um facto que, em regra, tem na composição do romance como obra de arte um effeito pernicioso, acontecendo frequentemente que o torna lento e difficil.

Se repararmos na qualidade literaria dos outros romancistas do tempo, notaremos que, pela maior e melhor parte, são tambem no seu genero levados á representação complexa da vida social. Alexandre Dumas no romance historico, aventureiro e de enredo produz não só uma obra extensa, como, em cada novella, uma diversidade extraordinaria de situações. Não sendo um observador do coração humano, mas sim um caracter exterior cheio de viveza, elle comprehende a sociedade principalmente na sua feição representativa e transmite-a depois para um scenario rico de movimentos externos.

Camillo Castello Branco e George Sand manifestam-se tambem imagens excellentes d'esta geração de romancistas extensos. Fecundos como Alexandre Dumas e como elle de uma generosa imaginação, elles teem comtudo um sentimento mais profundo, uma vida interior mais intensa.

Cremos que esta numerosa geração de escriptores reflecte, na sua attitude mental, um caracter que se accentuou no espirito humano a seguir á grande crise politica da revolução franceza e das invasões napoleonicas. Por ellas, que influiram desde logo de uma fôrma brutalmente emocional, comprehendeu-se definitivamente que a vida do homem não se restringe a um modo de ser, a uma côrte, a uma classe, a um paiz; que em toda a parte possui direitos especiaes, variados aspectos, necessidades particulares. Pela revolução, que pretendia a egualdade, concebeu-se a



real, a extensíssima diversidade; pelo imperialismo napoleónico, o desejo de a dominar e de a abranger totalmente. Estas crises sociais, que em parte resultavam já de tendências no espirito humano semelhantes áquellas que produziram, deram um impulso franco á ideia de universalidade.

No que respeita ao romance e ao theatro, estudo de situações e caracteres, o campo estava largamente aberto. E' verdade que, da alma humana, já tivera Shakespeare uma visão de synthese impressionante; do mesmo, e de Homero, Cervantes e Molière ella recebera as mais notaveis stylizações. Sem dúvida, egualmente, as situações em que podem encontrar-se os seres tinham sido objecto de uma fecunda laboração nos tragicos gregos, nos comediographos romanos, em Gil Vicente, nos hespanhoes da grande epocha, nos novellistas italianos dos seculos xiv, xv e xvi, e em muitos outros escriptores. Restava entretanto a vida á luz de um espirito moderno, multipla, sempre mais complicada, uma grande tarefa de reconstituição de scenario, de encontro de personagens e de syntheses e analyses psicologicas. Em tal fim proseguiram então, mais ou menos caracteristicamente, Walter Scott, Victor Hugo, Dickens, Camillo, Manzoni, Balzac... Em toda a parte apparece um escriptor que tenta abranger um pouco da complexa differenciação que ha na vida social.

Creemos não errar pretendendo que o romantismo, ao qual pertenceram lididamente alguns d'esses escriptores que citámos, traduz, apezar de parciaes e divergentes apparencias, a franca tendencia do espirito para a universalização. Um dos factos que podem tomar-se como restrictivos d'este conceito, é precisamente o que se relaciona com a psychologia de que era susceptivel a alma romantica, psychologia uniforme, curta, indifferenciada. Incapaz de ser uma boa observadora do coração humano, quiz ser comtudo, e conseguiu-o, dominadora. Provieram d'ahi os caracteres do romantismo na psychologia, dos quaes adeante falamos. Após a phase romantica é que na literatura se exprimiu, de uma fórmula geral e extensiva, a faculdade de uma observação psychologica absolutamente diversificadora. Balzac, Dickens, Flaubert, Dostoievsky, Tolstoi, Tourguénief, são excellentes exemplos d'este caracter da psychologia na literatura.

Na obra de Dickens ha uma certa maneira de ser intermediaria ao romantismo puro, o qual se vê em algumas novellas de Camillo e George Sand, e ao naturalismo na mais ampla accepção d'este termo. Nas personagens e situações elle é quasi sempre um naturalista; no romance *Bleak House*, apresentam-se assim o velho Crook, Gridley, Esther Summerson e muitos outros. Por vezes, entretanto, analysando os sentimentos das suas personagens, é como que desorientado pela suggestão de velhos aspectos romanticos. Assim em Esther Summerson, acompanhando o seu conceito psychologico verdadeiro, extrémemente naturalista, ha em certos casos attitudes de pensamento, gestos, que exprimem aquella obsessão. Em tal momento a nobre Esther parece recear mostrar-se ingrata para Jarndyce, amando consciencamente Woodcourt. Na historia de David Copperfield, conforme agora nos lembramos, ha semelhantes preconceitos quando David tem aquella indecisão, de uma ingenuidade falsa, perante os sentimentos que se trocavam entre elle e Ignez.

Resulta isto de que Dickens, ao passo que tem uma observação exacta da maneira como os personagens se movem e falam, quando se trata do conhecimento da sua alma, em certos casos, não é e *não quer ser psychologo*; deixa-se dominar, condescendentemente, pelas apparencias sentimentaes das situações e dos seres, e incute no leitor que tenha uma analoga inclinação noções erroneas sobre a sua psychologia.

Parece que Dickens aceitava a ideia de que um acto não tem como origem, forçosamente, determinado phenomeno mental ou affectivo, e que, assim, não poderá caracterizar-se em seu motivo psychologico. E' bem este o resultado do espirito da psychologia no romantismo. O romantismo creára para os seres uma psychologia uniforme, commum, tendo origem, apesar de poder apresentar-se por vezes uma contrária apparencia, n'um sentimento de enthusiasmo individual e collectivo pelo homem. Para o sentir romantico os seres deixaram de possuir uma psychologia propria, e só realmente se lhe apresentaram com ella quando se tornaram excessivos nos caracteres da sua psychologia commum. Tiveram para o sentir romantico uma psychologia individual, por exemplo, Antony, Jocelyn, Byron e Musset. E quando ao romantico se antolhou uma concepção da alma humana mais pessoal e exacta, desnorteado, como ser que não conhecia a sua alma e se não tinha habituado a estudar a dos outros, teve que procurar uma verdadeira educação psychologica, na qual muitas vezes, como se podia prever, se manifestou angustioso no sentimento e abstruso na observação. Resentiu-se d'esta influencia a alma de Werther. Traduz um pouco esta crise espiritual o *Wilhelm Meister*.

Facto identico reflecte muitas vezes a psychologia depois do periodo propriamente romantico, nos espiritos por certa fórmula intermediarios ao romantismo e ao naturalismo. Camillo tem a dor secreta de uma alma que não vê profundamente as outras almas, reconhecendo todavia que reside n'esta visão uma instante necessidade da sua existencia. Achamos aquelle sentimento, por exemplo, nas suas polemicas, via dolorosa de um espirito orgulhoso, intelligente, mas falho de uma alta serenidade. Comtudo é precisamente um similhante estado moral que permite que a psychologia se liberte da artificialidade do romantismo; é com taes soffrimentos, que exprimem illusões e desillusões, com extravagancias na observação, que significam o desvario no caminho que se procura conhecer, que o homem consegue olhar na alma. E' assim que se forma um Dostoievsky.

George Sand, Camillo e Dickens pertencem, em grau e qualidade diversos, a esta phase do espirito literario. De psychologicamente doloroso em Dickens verificamos algumas vezes o character da sua sympathia pelos pequenos e humildes. O que ha de directa influencia romantica na sua observação psychologica, manifesta-se não raramente, e apontal-o-hemos ainda, n'um ou n'outro ponto, na analyse da sua *Casa Desolada — Bleak House*.

## II

A *narrativa de Esther*, o que mais interessa no romance em vista do admiravel estudo psychologico da protagonista, pecca não obstante por, em certos casos, se tornar necessario adivinhar em Esther os sentimentos que ella em si parece desconhecer. Ella não pode ignorar o seu character da maneira como se apresenta algumas vezes. Ao partir Woodcourt para a India, Esther manifesta-se indecisa, superficial sobre os seus sentimentos. Isto no A. é uma deficiencia de analyse, na protagonista uma falsa attitude psychologica, e n'um livro de caracteres resulta uma documentação inapplicavel e futil. Esther é, por essencia, uma analysta da sua alma, um ser altamente consciente, não praticando um acto que disparte com a sua belleza moral que conhece e respeita. Observe-se esta passagem da *narrativa*: — «Eu conclui enfim que podia guardar estas rosas seccas se as considerasse sómente como recordação de um passado que jámais voltaria». (Pag. 480.) Este simples facto de

conservar as rosas de Woodcourt, que seria banal para uma consciencia commum, tem para a sua uma grande significação. Esther, com o rosto agora enfeiado pelo ataque de uma vulgar doença, manifesta-se hesitante em guardar umas rosas que lhe tinha offertado o homem que ama, quando era bella e talvez porque o era, segundo acredita. Não só conhece a gentileza do seu coração, como também todo o alto valor que representa para si a consciencia do seu coração gentil. Vêde-a, por exemplo, pensando que podia aspirar á felicidade de tornar a encontrar-se com Woodcourt, reaparecendo aos olhos d'este mais perfeita do que antes. (Pag. 478.) Ella tem um desejo intenso da propria grandeza moral e, nas suas acções, observa constantemente os seus mais intimos sentimentos.

Uma feição de Esther, a altamente bondosa, de uma infantilidade suave, revela-se bem quando volta a encontrar-se com Eva, depois de desfigurada pela anterior doença, e tem o receio da surpresa no limpido olhar da sua amiga. Foge-lhe e fica-a esperando n'um recanto do seu quarto, na maior emoção. (Pag. 492.) E' que ella somma ao seu character magnanimo uma grande simplicidade; é leal pensando e sentindo; é bôa e encontra alegria e força na sua bondade; conhece-a, sabe o que significa e tudõ que contém de um elevado desprendimento.

Em outro lugar vemos o character de Esther manifestando-se de uma fórma impressionante no que respeita ás faculdades de dedicação, aos sentimentos de gratidão e á sua integridade puritana. E' quando recebe a carta do seu tutor Jarndyce, propondo-lhe o casamento com elle. (Cap. XLIV.) Esta carta emociona Esther profundamente; a um tempo é solicitada pela sua grata amisade por Jarndyce e pelo angustioso sentimento de uma perda que não pode definir. Não tem sequer o pensamento de recusar-se, todavia chora dolorosamente.

Aqui só achamos de defeituoso não ter a protagonista uma consciencia mais exacta da causa da sua dôr. Ella devia ter conhecido desde logo que a proposta de Jarndyce, a que cede o seu coração generoso, representava assim a perda das suas mais caras illusões de amor. Ha comtudo aqui mesmo um gesto preciso, traduzindo um expresso motivo psychologico: é quando elle queima as amadas flores de Woodcourt.

Mas quanto se vê de nobreza n'aquella alma feminina nos seus desejos de felicidade com o melhor dos amigos, nos de uma vida futura dedicada a uma perenne gratidão. Esther, ao seu culto pela propria elevação moral, accrescenta o enthusiasmo pela elevação moral nos outros seres; segue-a desprendida de quaesquer interesses ou alegrias extranhos a este sentimento. Comtudo, de espirito reflectido, não ignorando o character d'aquelles com quem lida, certifica-se de que muitas vezes não são bem conscientes das suas tendencias, não tem uma intuição exacta do movel dos seus actos. Por esse motivo ella sujeita o seu procedimento ao pequeno mundo em que vive; aprecia os seres nas suas qualidades, esquecendo os seus defeitos; não os pretende inflexivelmente bons, como ella mesma é; comprehende porque são diferentes d'ella e uns dos outros, e não encontra a necessidade de serem identicos. De tudo provém a sua faculdade de sympathia, que se torna uma inclinação irresistivel quando prevê uma similhança de character moral. Jarndyce é egualmente um bom, e isto leva Esther a um desejo espontaneo de se lhe dedicar sem limites, sem restricções do sentimento.

A prova da segura intuição que ella podia ter da psychologia dos outros seres, revela-se bem, entre mais circumstancias, no que respeita ao seu juizo sobre Turveydrop, o *gentleman*. Ella conhece também a falsa creança, Skimpole. A sua entidade, emfim, passa em *Bleak House* com um alto poder de visão interior, espirito

de psychologo no corpo fragil de uma delicada mulher, na tersa estructura de uma alma puritana.

Como technica de composiçãõ d'esta alma, o estudo de Dickens, além de em certos pontos na verdade secundarios, como aquelles a que já alludimos de passagem, é talvez um tanto deficiente no que se relaciona á infancia de Esther, que achamos tratada com superficialidade. Na gênese do seu character teve uma grande influencia, como o A. reconhece, a sua vida infantil. Já então de uma grande sensibilidade moral, o seu genio concentrado tirou d'ahi os elementos de uma austera consciencia de si mesma e de uma intuiçãõ emocionante das almas dos outros seres; todavia, em sua narrativa, ella não exprime, quanto o podia fazer, uma infancia dolorosamente consciente.

### III

São verdadeiros a maioria dos restantes personagens de *Bleak House*. Não nos demoramos citando os seus nomes e referindo as suas particularidades de character. Elles constituem um conjuncto de figuras que honram a galeria dos mais interessantes typos literarios de Dickens, como são, por exemplo, muitos do *David Copperfield*. Mas, depois de Esther, em *Bleak House*, o mais notavel estudo psychologico é *Sir Leicester*. E' este um nobre inglez com as characteristics de tal qualidade e, simultaneamente, com preconceitos, sentimentos, manifestações de innumerous individuos que teem no universo hierarchias sociaes correspondentes á sua. Em Portugal ha titulares, arrivistas, representantes da alta burguezia, que teem com elle muitos pontos de similhaça. Leicester fala e pensa, em certos momentos, como alguns personagens de Eça de Queiroz.

Presta-se á censura critica, em *Bleak House*, permanecendo entretanto uma concepçãõ curiosa, Skimpole. N'este revela-se bem a occasional deficiencia de Dickens na caracterizaçãõ psychologica. De principio Skimpole é geralmente considerado uma creança grande; concede-o Jarndyce, o proprio Skimpole o repete, quasi todos emfim se entreteem com a sua pretensa infantilidade. E' só muito mais tarde, quando elle entrega por dinheiro o pobre Joe ao Bucket da policia, perante este acto maldoso tão ostensivo, que ha uma suspeita clara sobre o seu character. Comtudo, se houvesse ali sempre a mais natural e facil percepçãõ das almas, mais cedo Skimpole teria sido classificado como perverso. Ainda n'este ponto é Esther que tem finalmente a melhor attitude psychologica; apesar de uma nobre condescendencia nas suas relações com os seres, ella admoesta aquelle personagem pela sua vilania.

Skimpole tem um excesso de palavras, de opiniões expressas; como cynico adquire fraqueza. incoherencia, irregularidade nos processos; literariamente torna-se um pouco convencional, podendo antes offuscar pela garrulice de uma psychologia rhetorica, do que impôr-se pela sua logica e naturalidade. E, assim, como typo de ser amoral e de hypocrita, fica vago, acanha-se, torna-se mais raro, contingente. E quão longe do sentido literario que tõem, por exemplo, como avarento o *père Grandet*, como pae o *père Goriot*.

Talvez seja um dado erroneo da psychologia de Skimpole o que fornece por por último Dickens no facto de um diario e memorias deixados por elle. E' em regra muito diversa a psychologia dos que escrevem para si ou para posthuma publicação. Umaz vezes, como no Diario de Maria Bashkirtseff, a alma é sentimental, melan-

cholica, ama a belleza espiritual e expressiva, e ambiciona a realização de faculdades intensas. Outras, como em Stendhal, é requintadamente analysta, desconfiada, ambiciosa do que não tem e do que suspeita; amorosa e sensual; sceptica em tudo que não seja o seu íntimo poder e as suas essenciaes aspirações. Amiel, por seu turno, um espirito comprehensivo, simultaneamente crente e sceptico, soffrendo pelo sentimento e pela intelligencia n'uma ancia insatisfeita de vida. Goethe, um grande cultor da propria personalidade. Emfim esses seres representativos, diplomatas, mundanos, altos militares, que historiam a sua vida galante, solerte, heroica, luxo e vaidade — tantas vezes o derradeiro aspecto de uma vida de aspectos brilhantes!

O personagem de Dickens não podia exprimir nenhuma d'essas attitudes psychicas. A sua mesquinha existencia passára-a illudindo os outros seres. A escrever umas memorias, um diario, teria de usar de uma aspera sinceridade, mas tudo lhe faltava da secreta energia, da contemplação interior que o podia levar á confidencia do que tomava por misero no seu passado. Nos escriptores de memorias, por menos que as apparencias o confirmem, julgamos que ha sempre um fundo de accentuada consciencia pessoal, que pode tomar o character de culto. Não é difficil notar isto mesmo nos que mais simulam um differente modo de ser, como, por exemplo, Casanova. Quanta vaidade se liberta das suas numerosas paginas eroticas, e como vê se ali a attitude arrogante de um macho, feliz no desregramento da sua torte juventude!

Factos de um significado mais restricto podiamos egualmente adduzir no intuito de mostrar quanto o character de Skimpole se desvia de umas memorias pessoais. E' inutil no entanto, para o estudo que fazemos de Dickens, persistir n'essa critica. Interessa-nos agora um facto, que tambem julgamos de um sentido psychologico erroneo, e que é suggerido pelas ditas memorias. Esther, que a ellas allude, informa que ali se pretendia ser Jarndyce a incarnação do egoismo: *the Incarnation of Selfishness*. (Pag. 787.) O espirito do leitor compara logo Skimpole a Jarndyce, tão francamente altruista na sua acção, e, por um phenomeno da ideação mais logica, inclina-se a julgar que aquella phrase melhor seria applicavel ao proprio Skimpole. Ainda por esta fórma o seu character não recebe uma definição exacta. Vejamos um pouco a psychologia do ser que chamamos egoista.

No ponto de vista physiologico todos os seres são egoistas. No das relações sociaes e no ponto de vista psychologico pode dizer-se que ha seres egoistas e outros que são altruistas ou são indifferentes.

Physiologicamente a manifestação de vida de um ser é egoista precisamente na sua qualidade de manifestação de vida. Supponhamos uma cellula movendo-se n'um meio apropriado; tem manifestações de vida e por ellas exprime e realiza vida. Por esse facto ellas são essencialmente manifestações de egoismo, o que é dizer que egoismo e manifestação vital se identificam.

Referimo-nos a manifestações em acto, em essencia, e não em resultado, em effeito.

Assim pois a palavra egoismo começa por ter um significado puramente physiologico, naturalista. Não tem por emquanto um sentido psychologico, social, até certo ponto finalista, que é o que se lhe dá habitualmente.

Na vida em sociedade ao character physiologico do egoismo sobrepóz-se o conceito dos seus resultados no meio — conceito que se torna de sentimento, psychologico. Conforme o egoismo physiologico do ser tende no meio social a produzir sómente o seu proprio bem, ou o bem dos outros, assim se chama a esse ser egoista ou altruista. E' claro que tanto mais se caracteriza como egoista ou altruista quanto,

para realizar alguma coisa em seu beneficio ou no dos outros seres mais prejudica, respectivamente, a estes ou a si mesmo.

Supponhamos agora uma exuberante manifestação vital de um ser e que, todavia, precisamente o conduz á morte. Por este motivo, ao acto do seu egoismo physiologico succedeu uma circumstancia que o torna, em um ponto de vista psychologico, destituido de egoismo. E se alguns dos individuos que vivem no mesmo meio lucraram com esta morte, o acto d'aquelle ser manifestou-se de effeito ou de facto altruista. Na vida social criam-se caracteristicamente situações analogas. Não é raro que a morte d'um ser, que já fôra a consequencia de um feito brilhante, de uma acção gloriosa, e em que realizou intensamente uma alta manifestação de vida, se tenha tornado collectivamente um bem, havendo contribuido, por exemplo, para a vida mais facil, mais extensa, de muitos outros individuos.

Está aqui, julgamos, alguma coisa que muita importa na psychologia do egoista e do altruista. De proposito falámos de acção intensa e de vida extensa. Em regra a manifestação de vida, para cima de uma intensidade média, quanto mais intensa no momento tanto mais propende a esgotar o ser, e, d'este modo, a causar o seu prejuizo ou a sua morte; d'ahi a crear o beneficio dos que concorrem no mesmo meio social. E quanto mais fugir a uma notavel intensidade no momento, quanto mais concentrada, tanto mais se dispõe a conservar o individuo e, por effeito de reflexão no meio, a prejudicar os que n'elle concorrem juntamente. N'um caso pois a acção característica do ser altruista, no outro, do egoista.

No ser egoista a vida tende a prolongar-se no tempo e é menos violenta, menos pujante; no altruista é mais intensa, exuberante e menos extensa no tempo. O egoista mede os seus movimentos porque a reflexão ou o instincto o advertem de que não pode executal-os amplos e francos. O altruista, pelo contrario, tem movimentos fortes, excessivos, é abundante nas manifestações e, em consequencia de tal acção, mais facilmente do que o egoista se sujeita ás naturaes contrariedades e aos obstaculos do meio. Voltando o aspecto d'estas conclusões: quando o meio social obriga o ser a restringir na intensidade as suas manifestações vitaes, propende a tornal-o egoista; da mesma fórma, quando lhe provoca os actos de uma intensa manifestação de vida, condul-o a adquirir os caracteres do altruismo.

D'aqui se infere logicamente que a physionomia do egoismo compete latissimamente aos seres e abrange, por tal facto, numerosos e variados typos secundarios. Um d'estes, socialmente dos mais notaveis, é o do avarento. Esta latitute da alma egoista é a causa real da difficuldade da sua criação literaria. Nos casos em que para ella se caminha, tendem a apparecer, e sublimam-se de facto certas modalidades do egoismo, como são a avareza (Shylock, Harpagon, *père Grandet*), a perversão (Vautrin) e a hypocrisia (Tartuffo, Iago). Alguma coisa de semelhante se realiza para com a alma altruista.

Construir um typo literario que propria e precisamente possa dizer-se do egoista ou do altruista, consistirá pois em libertar os caracteres fundamentaes do egoismo ou do altruismo tanto quanto possivel da predominancia de tal ou tal dos aspectos secundarios; estes devem contribuir harmonicamente para o conjuncto, cada um d'elles, em seu desenvolvimento psychologico, deve fornecer elementos para definir as propriedades essenciaes do ser egoista ou do altruista. A tendencia primacial, quer para o bem proprio, quer para o bem dos outros, deve dominar todas as restantes tendencias, pelas quaes todavia será explicada e que explicará por sua vez. Na literatura encontra-se uma admiravel representação da alma altruista em D. Quichote. Uma outra se vê que hesita dolorosamente entre o egoismo e o

altruismo: é Hamlet. Fausto é, sem contestação, uma alma egoísta; entretanto esta sua feição psychica acha-se offuscada, direi mesmo, turvada, pelo emprego do sobrenatural na respectiva obra de Goethe e por um sentido ideologico complexo.

Em *Bleak House* Skimpole é simplesmente um perverso, um hypocrita, aliás mal caracterizado. Jarndyce é um altruista.

#### IV

Dickens tem predilecção pelas almas bellas e pelos seres humildes. Ama os que teem sentimentos gentis, como Esther Summerson e a Ignez do *David Copperfield*. Afeição-se aos que passam no mundo sem serem presentidos, como *Miss Flite*, aquella mulhersinha de *Bleak House* que tem uma infantilidade enternecedora. Compunge-se da sorte dos muito miseraveis, como o pobre Joe. Este é uma creança das ruas, que vive como um cão sem dono, pequenina victima da sociedade. Levanta-a Dickens á superficie de um mundo de sentimentos e concede-lhe um fim dulcissimo.

No que se refere a este miserando Joe, fructo de uma das realidades tristes e severas da vida social, Dickens deixá-se dominar tambem, segundo nos parece, pela sua inclinação romantica, de tudo resultando um sentir psychologicamente frustraneo. Ao principio Joe é apresentado como um incompleto ser humano, quasi um animal pelas privações da sua vida imperfeita e abandonada. A seguir, com uma excessiva rapidez, n'um verdadeiro entusiasmo de sentimento, é creada a sua pequena alma de victima consciente.

Achamos algumas similhanças entre o espirito de Dickens e o de Dostoievsky. Não nos custa admittir que este último escriptor que, se não laboramos em erro, começou a sua producção de novellas uma dezena de annos depois de Dickens, recebesse do sentido psychologico de certas personagens d'este elementos importantes para a criação dos typos literarios que se tornaram caracteristicos do seu genio. Observemos o Gridley de *Bleak House*, irascivel, no fundo generoso e boa creatura, e logo nos recordamos de alguns revolucionarios de Dostoievsky, bondosos egualmente, porém de uma extrema irritabilidade. *Miss Flite* louca, oppressa, e comtudo suave e docil, tem na sua caracterização um delineamento *dostoievskyano*. Fica-se pensando não só na paridade de certas tendencias dos dois escriptores, como tambem em tal ou qual equivalencia dos meios sociaes que descreveram. De uma parte a Inglaterra com o seu espirito de expansão e de soberania; Londres, a grande cidade, com os seus milhões de habitantes, a sua riqueza e a sua miseria. Da outra parte S. Petersburgo, Moscou, a Russia inteira, violenta, autocratica, e inspirando nos humildes o sentimento da sua oppressão.

\*

\* \* \*

O que temos dito sobre Dickens mostra, resumindo, que elle dispõe no estudo das almas de uma observação e de uma intuição notaveis. Uma excepcional receptividade de impressões e uma fecunda imaginação, as quaes todos lhe teem reconhecido e que pujantemente se reflectem na sua obra, permittem-lhe a percepção e

a representação variada das attitudes e modalidades psychicas. A sua tendencia de character romantico prejudica, por vezes, a realidade das suas concepções, ainda que em certos casos lhes imprima um entusiasmo communicativo. O seu enternecido coração enche de bondade a sua obra, e torna-a flôr natural de um dos espiritos mais piedosos e nobres da historia literaria.

Pelas primeiras qualidades Dickens consegue formar almas. Em *Bleak House* Esther é tão verdadeira e de um conceito tão elevado que é digna de collocar-se junto das grandes almas femininas que tem creado a literatura ingleza, como são Cordelia, Ophelia, Miranda e Imogenia.

VIII-1902 — VIII-1912.

HENRIQUE VILHENA.

---



# Contribuição anthropologica

para o estudo

## de alguns cemiterios antigos de Portugal

(das epochas dos romanos e das invasões dos barbaros)

O Dr. Felix Alves Pereira, antigo conservador do Museu Ethnologico Português, publicou ha anos num trabalho intitulado *Antiguidades de Viana do Alemtejo*<sup>1</sup>, uma serie de reproducções de fotografias de cranios encontrados num cemiterio de Viana que varias considerações de ordem archeologica o levaram a considerar como romanos, do seculo iv ou v. A pags. 27 e 28 deste seu trabalho diz o Dr. Alves Pereira: «... nenhum indicio revela que esses esqueletos fossem de christãos, embora a esse tempo já lucilasse na região trastagana a piedosa religião do chrisma. Não era pois de barbaros invasores o cemiterio.

A' sciencia anthropologica competiria agora rematar estas illações e cotejar com as minhas as suas proprias...».

O que vou dizer pretende ser o remate e o cotejo a que o Dr. Alves Pereira se refere.

De nenhum dos cranios, cujas fotografias veem reproduzidas no trabalho, *Antiguidades de Viana do Alemtejo*, se póde dizer que seja de raça nordica e portanto da raça dos invasores christãos a que se refere o Dr. Alves Pereira. Os assignalados por oo e 4 são cranios dolichocephalos occipitalizados, com achatamento obeliano e protuberancia occipital accen-

tuada, do typo da raça primitiva da peninsula. Os assignalados por o e 2 são cranios de norma vertical nitidamente pentagonal, face larga, orbitas e aberturas nasaes largas tambem, que desde logo e com facilidade se apartam dos dos nordicos. Estes dois cranios (particularmente o n.º 2) parecem-me cranios de mestiços de dolichocephalos e brachycephalos.

Pelo contorno da face, quasi quadrada, pela horizontalidade do bordo superior das mandibulas e pela fórmula arredondada do mento lembram até certos cranios romanos, com caracteres que Edwards e alguns outros apresentam como proprios destes cranios<sup>2</sup>. Não me abalançarei, porém, a mais do que affirmar que *nos cra-*

<sup>1</sup> Felix Alves Pereira — *Antiguidades de Viana do Alemtejo*, separata d'O Archeologo Português, IX n.ºs 11 e 12, de 1904 e X, n.ºs 1 e 2 de 1905.

<sup>2</sup> Zaborwoski — *Les races de l'Italie* (in *l'Italie*, Larousse, pags. 124 e 125).



*nios de Viana do Alemtejo, a que me tenho referido se não encontram os caracteres ethnicos proprios dos das raças nordicas, e que portanto não devem ser de invasores barbaros.*

Ao contrario do que succede com os cranios da necropole de Viana do Alemtejo, alguns das necropoles de Alcoutão e Abujarda, estudados pelo illustre anthropologista Paula e Oliveira, ostentam caracteres que permitem com facilidade classifica-los como sendo de individuos de raça nordica.

Basta, para isso, attender ás características das normas frontal e lateral dos cranios de que apresento gravuras, reproducções de fotografias do meu discipulo Victor Fontes <sup>1</sup>, e particularmente attender á altura da face, á da região infra-nasal, ao alongamento das orbitas, á estreiteza da abertura nasal, á fôrma do perfil do esqueleto do nariz e á agudeza do angulo sinyhisiano. Estas observações ineditas que pena é que não pudessem ter sido feitas e registadas pelo sabio anthropologista Paula e Oliveira, que a morte tão cedo roubou á sciencia portuguesa, vêm corroborar as conclusões do falecido Fonseca Cardoso, outra victima illustre deste fatal acaso que tanto tem ultimamente perseguido a anthropologia em Portugal, anthropologista que no seu magistral trabalho *O minhoto do Entre Cavado e Ancora*,



procedendo, pelo processo de reconstituição de Manouvrier, ao calculo da estatura dos individuos a que pertenceram os ossos encontrados em Alcoutão e Abujarda, medidos por Paula e Oliveira, chegou á conclusão de que estes individuos pertenciam á raça alta nordica, que Paula e Oliveira chamou gaullesa <sup>2</sup>. Todas estas observações, juntamente com aquelas que no *Archeologo português* (vol. XI, n.ºs 9 e 12, pag. 325, nota 2) fez o eminente archeologo e meu presado amigo Prof. Leite de Vasconcelos, permitem afirmar que os cemiterios de Alcoutão e Abujarda, estudados por Paula e Oliveira, são cemiterios germanicos. E este facto e ainda o das sepulturas destes cemiterios serem trapezoidaes, ao contrario do

que succede nos de Viana do Alemtejo, que são de fôrma rectangular, parecem-me dar razão ao Dr. Alves Pereira quando defende, no seu citado trabalho: — *As anti-guidades de Viana do Alemtejo* — a these de que a sepultura trapezoidal é de uzo mais recente do que o da rectangular e que não é sepultura pagã ou da época romana.

Harmonisam-se, por ora, as illações.

Lisboa, 19-XII-912.

A. AURELIO DA COSTA FERREIRA.

<sup>1</sup> Os cranios que foram fotografados por Victor Fontes encontram-se no Museu da Comissão dos Trabalhos Geologicos, nas colecções de Paula e Oliveira e devem brevemente ser transferidos juntamente com todos os ossos humanos, por estudar ainda, para o Museu Anthropologico da Faculdade de Sciencias de Lisboa. E' interessante comparar as fotografias que acompanham este meu trabalho com as que vem no do Dr. Alves Pereira.

<sup>2</sup> V. Fonseca Cardoso — *O minhoto de Entre Cavado e Ancora*, in *Portugalia*, fasc. I, pags. 32 e 33 e Paula e Oliveira — *Antiquités préhistoriques et romaines des environs de Cascaes*, in *Comunicação da Comissão dos trabalhos geologicos*, tomq II, 1889, pag. 18.



# NOTAS HISTORICAS SOBRE A ORIGEM DAS IGREJAS EVANGELICAS EM PORTUGAL

---

Meu prezado amigo:

Para lhe poder dar um resumo das minhas velhas investigações sobre a materia de que me fallou, tive primeiro de coordenar a papelada, o que me levou tempo.

Agora, ainda que não tendo tudo á mão nem na absoluta ordem desejada não demorarei mais o cumprimento da promessa feita, tanto mais que elle me é bastante agradável.

\*  
\* \* \*

Quando em toda a Europa se fallava de Reforma, antes do concilio de Constança e da obra de Gerson, tambem de Portugal saiu o desejo expresso na mensagem de D. Manuel a Leão X, e nessa larga epoca em que os frades foram atacados, pela venalidade e sensualidade de muitos delles, tambem entre nós alguns letrados fizeram côro: Camões num estylo, Gil Vicente noutro.

Estes são factos bem conhecidos; mas o que não terá passado por todos os cerebros é que, dado o grito da Reforma Religiosa no seculo xvi, elle tenha chegado até nós, sendo abafado pela Inquisição. Comtudo ha rasões para crêr que Damião de Goes e Fernão d'Oliveira, cujos processos o sr. Antonio Baião divulgou, não sejam os unicos de que o archivo do Santo Officio dê noticia ao investigador, que no caso deverá ser um entendido em paleographia, sim, mas tambem nas minucias da fé reformada em contraste com a de Roma.

Os dois elementos que conduziram da Renascença á Reforma — a descoberta da Imprensa na Allemanha e o estudo do grego divulgado na Italia e em todo o Occidente pelos professores fugidos aos turcos — tiveram aqui seu desenvolvimento. Só a Inquisição poderia annullar os beneficos effeitos desses dois passos na vida mental.

Traducções parciaes da Biblia, fizeram-se varias. Fallam-nos dellas Fernão Lopes, Barbosa Machado, Antonio Caetano de Sousa e Antonio Pereira de Figueiredo. Dum trabalho quasi desconhecido porque parece ter soffrido destruição

total, traducção interpolada dos quatro Evangelhos mandada fazer pela rainha D. Leonor, mulher de D. João II, falla-nos o sr. Santos Ferreira, na sua boa monographia «A Biblia em Portugal».

O medo da *heresia* vem de tempos longinquos: a carta de lei de D. Manuel a Jacob Cromberger em 20 de fevereiro de 1508, é o preambulo de innumeradas diligencias contra livros considerados hereticos.

Tinha-se pedido a Reforma sem prever que ella iria ser taxada de heresia...

Referi-me de relance a Goes e Fernão d'Oliveira, o grammatico, porque bem se conhece já as relações que, mau grado seu, tiveram com a Inquisição.

Dos professores convidados por André de Gouveia para regerem cadeiras em Coimbra diz-se que pelo menos dois dos portuguezes eram affectos á Reforma: Diogo de Teive e Diogo de Gouveia. Dois irmãos escocезes, Jorge e Arlando Buchanan, ou Bucanano, como lhes chamaram aqui, eram evangelicos e um delles, Jorge, preso no convento de Xabregas, a custo conseguiu escapar-se em 1552.

Parece comtudo que foram os flamengos que visitavam a casa de Damião de Goes, onde se tangia orgão e se cantavam hymnos (V. o processo) que mais deram que fallar ao povo. Inda hoje este diz: «Não conheço flamengos á meia noite!» e ha annos no Algarve chamavam *flamasões* aos evangelistas que por lá appareciam.

Dir-me-ão os philologos se o nome vem da corruptela de *flamengos*, numa terminação depreciativa, se de *franc-mações*.

Os anglicanos que se estabeleceram mais tarde em Portugal parece que não procuravam fazer proselytos. Procuravam, sim, manter os seus direitos de consciencia e da pratica do culto privado, como se infere dos tratados entre Portugal e a Inglaterra, de 29 de janeiro de 1642, e 10 de julho de 1654, e o de 1810; mas por ahi ficavam. Não levaremos em conta o triste episodio do inglez que nas festas do casamento do principe D. João, filho de D. João III, calcou a pés a hostia, sendo enforcado. Foi o acto dum desvairado, que nada significa.

Apesar da letra dos tratados, muitas vezes o Consul e o Capellão britannicos foram chamados ao Tribunal da Fé.

O primeiro prégador evangelico portuguez de que ha noticia é João Ferreira d'Almeida. Nascido em Lisboa em 1628, foi para a Hollanda, não se sabe como nem porquê; apparece em 1641 em Batavia, Java, professa o Evangelho no anno seguinte e vem a ser o traductor da Biblia, trabalho a que Ribeiro dos Santos se refere com elogio. A monographia citada «A Biblia em Portugal» versa detalhadamente este ponto.

Em 1643 fazia parte do exercito portuguez um regimento de cavallaria hollandeza. E como D. João IV, por escrupulos de consciencia, o quizesse despedir, o governador da praça d'Elvas, D. João da Costa, instou com elle, em memorial, que tal não fizesse, representando-lhe a necessidade de o conservar.

Já então existia, desde 1641, uma igreja evangelica hollandeza em Lisboa. A igreja allemã que a substituiu data de 1761.

Até agora inédita, encontra-se na Bibliotheca de Hamburgo, onde um amigo meu, o sr. Edmund Romberg, e a meu pedido o encontrou, o Velho Testamento traduzido em portuguez por Pedro Rahmeyer, commerciante que vivia em Lisboa pelos annos do terramoto e que tambem traduziu o Novo Testamento. Parece que este se perdeu.

Deste mesmo tempo é o protestante portuguez Francisco Xavier d'Oliveira,

mais conhecido pelo *Cavalleiro d'Oliveira*, que, tendo abraçado lá fóra a Reforma, perseguido pela Inquisição, não voltou mais ao reino. Foi queimado em effigie no auto de fé de 20 de setembro de 1761, o mesmo em que morreu o jesuita Malagrida.

Este evangelico illustre nascera em Lisboa em 1702, fôra nomeado secretario da embaixada portugueza em Vienna d'Austria em 1734, passara á Hollanda em 1740; e dahi á Inglaterra onde abjurou o romanismo em 1746, escrevendo em 1756 um opusculo contra a religião de Roma, especialmente contra a adoração d'imagens, a que attribuia as recentes calamidades (do 1.º de novembro de 1755). Foi em consequencia desse opusculo que a Inquisição o condemnou, mas elle lhe respondeu com outro escripto; e em 1767 um outro, mais energico e decidido, cujo titulo é o seguinte: *Reflexões de Felix Vieira Corvina de Arcos*, christão velho ulysiponense, sobre a *Tentativa Theologica* composta pelo reverendo e douto padre Antonio Pereira da congregação do Oratorio de Lisboa.

Damião de Goes, ainda na sua atacada obra sobre a vida e os costumes do povo da Abyssinia, fôra um erudito, mas João Ferreira d'Almeida foi o primeiro doutrinador evangelico e Francisco Xavier d'Oliveira o primeiro pamphletario.

Em 1809 apparece em Londres a primeira edição popular do Novo Testamento em lingua portugueza, feita pela Sociedade Biblica Britannica e Estrangeira. A versão usada foi a de Almeida. Depois daquella, publicou a mesma sociedade successivas edições, tanto do Novo Testamento como de outras porções biblicas, e por fim da Biblia completa.

E' muito possivel que os capellães britannicos na guerra peninsular procurassem espalhar por aqui os exemplares dessas edições.

Consta que em 1 de janeiro de 1811 um portuguez, de nome Henrique Marinho, advogou na Sociedade Biblica a causa dos portuguezes. Nesse mesmo anno era publicado o Novo Testamento na versão de Figueiredo, talvez na idéa de que seria mais bem acceita, visto ser o traductor um padre romano.

Em 29 d'abril de 1826 era outhorgada a Carta Constitucional, á sombra da qual se estabeleceram as igrejas evangelicas portuguezas.

Os primeiros evangelisadores de Portugal, nos tempos modernos, foram os drs. Roberto Reid Kalley e Vicente Gomez y Togar. O dr. Kalley, nascido na Escocia em 1809, formado em medicina e theologia e residente no Funchal desde 1838, depois de em Lisboa ter sido licenciado pela Escola Medica, abriu em 1840 um pequeno hospital, onde tratava gratuitamente os doentes pobres, e escolas tambem gratuitas para adultos e creanças. A prégação do Evangelho encetara-a anteriormente, assim que fallara o portuguez.

Muito bem recebido de começo pela sua benemerencia, chegando a Camara da cidade a louva-lo officialmente, em breve se declarou a perseguição que em 1843 se tornou fortissima.

Em janeiro desse anno, o governador civil prohibia-lhe o fallar de religião. Em 31 desse mez foi presa Maria Joaquina Alves, accusada de apostasia, heresia e blasphemia e condemnada á morte no mez de maio. Tendo appellado da sentença, a Relação de Lisboa não a confirmou.

Houve depois disto assaltos nocturnos ás casas dos chamados *calvinistas*, muitos dos quaes foram açoitados pelo povo; a prisão do dr. Kalley por cinco mezes, findos os quaes voltou, em 1844, a effectuar reuniões de 600 e mais pessoas em Santa Luzia, Funchal; recrudesceram os espancamentos e apedrejamentos, com a prisão de 30 pessoas, latrocínios, devastações, violações e estupro.

cuja descripção está feita num livro do dr. e noutro de João Fernandes da Gama, um dos conversos madeirenses.

Na madrugada de 9 de agosto de 1846, vendo a casa cercada de innumerous caceteiros ás ordens do regedor, o dr. K. conseguiu escapar-se, disfarçado em camponez, e bem assim sua familia, que se albergou no consulado britannico.

Poucas horas depois sua casa era assaltada e saqueada e seus livros e papeis queimados na rua. Os crentes evangelicos madeirenses, que andavam foragidos pelos montes, conseguiram emigrar, em numero de 900, para as Antilhas. Os primeiros 400 partiram com o dr. K. em 23 d'agosto, a bordo dos navios inglezes *William* e *Lord Seaton*, que occasionalmente ali aportaram.

Os evangelicos da Madeira estabeleceram-se na ilha da Trindade e depois em Jacksonville e Springfield, onde ainda os seus descendentes teem quatro igrejas com culto e prégação em portuguez.

As obras citadas onde a descripção completa deste capitulo da historia evangelica se póde obter são: «Exposição de Factos relativos á aggressão contra os Protestantes na Ilha da Madeira», pelo dr. Kalley, e «A perseguição aos Calvinistas na Madeira», por João F. Dagama.

O dr. Gómez y Togar, graduado em philosophia, medicina e theologia, fugido de Espanha, por motivos politicos, durante as luctas com os carlistas a quem combatia, refugiado em Inglaterra onde se filiou na Igreja Anglicana, foi o fundador da primeira Igreja evangelica para portuguezes, em territorio portuguez.

Tendo recebido ordens de presbytero segundo o rito da igreja episcopal veiu a Lisboa como representante da Sociedade Missionaria Europeia, domiciliada em Londres, e em Lisboa fundou, em 10 de novembro de 1839, na rua Nova do Almada, n.º 81, 3.º andar, a *Capella da Promulgação do Evangelho de Jesus*.

Deu muito que fallar á população citadina, a noticia desse culto inaugural, no qual, depois do serviço liturgico, foi baptisado um filho do ministro e de sua esposa, Anna Pratt. Assistiram como testemunhas 110 pessoas e assignaram a acta levantada 31. Este documento foi enviado para a Gran-Bretanha, como prova da liberdade religiosa então existente.

A 4 de fevereiro de 1842 casava-se na capella evangelica o ex-padre romano Porphirio de Carvalho e Mello, natural de Lisboa, com Maria Amalia de Sousa Baptista, filha dum negociante da mesma cidade.

Se fr. Roque d'Almeida, de quem falla o processo de Damião de Goes, não chegou a abjurar, foi talvez o padre Porphirio o primeiro que o fez. Entretanto parece certo que foi o primeiro a ingressar publicamente no evangelismo, pois foi na qualidade de presbytero anglicano que elle realisou o seu casamento.

O rev. Joaquim dos Santos Figueiredo está de posse dos documentos que ultimamente vieram derramar luz sobre este quasi esquecido inicio da obra evangelica.

O Codigo Penal de 10 de dezembro de 1852 (Saldanha, Rodrigo da Fonseca, Fontes) enfraqueceu muito a acção do dr. Gomez. Comtudo ella ainda persistiu alguns annos.

O seu ultimo signal de vida, di-lo ainda o nosso guia, foi um baptismo a 6 de dezembro de 1870. Durara 31 annos esta tentativa de evangelisação pelo anglicanismo.

Entre 1840 e 42 deu-se um incidente curiosissimo na historia da propaganda evangelica. Tendo o vice-consul britannico em Angra do Heroismo pedido licença

para offerecer uns exemplares da Biblia, edição da Sociedade de Londres, para serem distribuidas gratuitamente entre o povo, depois de varias *démarches* entre o administrador geral, José Silvestre Ribeiro e o governo, primeiramente da presidencia de Rodrigo da Fonseca e depois da de Costa Cabral, foi um exemplar examinado pelo Arcebispo eleito de Lisboa (o celebre Cardeal Saraiva) que o achou bom e approvou.

E' dessa fórma que ainda hoje as Biblias da traducção de Figueiredo e de edição protestante, apesar de não conterem os 7 livros apocryphos, se apresentam com a seguinte indicação: «Da edição approvada em 1842 pela rainha D. Maria II, com a consulta do Patriarcha Arcebispo eleito de Lisboa.»

Em 1860 uma senhora ingleza, D. Helena Roughton, abria em Lisboa, na Cruz do Taboado, uma escola onde administrava o ensino biblico, e pouco depois abria a sua sala a quem quizesse ter conhecimento da fé evangelica. Seu filho, o presbytero episcopal Francisco Roughton, ahi fazia as suas praticas.

O deputado Carlos Testa, em sessão de 8 d'agosto de 1867, fazendo-se provavelmente écho de quem não concordava com aquella doutrina, protestou contra a tolerancia havida, o que deu em resultado o governo mandar inspeccionar a escola já então ali montada. O inspector, Graça Affreixo, informou favoravelmente, e não se procedeu.

O Comité da Sociedade Biblica mandou a Lisboa, em 1864, o rev. W. P. Tiddy, para tratar do estabelecimento duma agencia, o que realisou, ficando como agente o rev. Francisco H. Roughton, até 1870. Depois desse teem occupado este logar os srs. J. E. Tugman, Roberto Stewart, Roberto Walker e Guilherme Summers; os dois ultimos, agentes geraes da peninsula, com residencia em Madrid.

O dr. Kalley, depois de varias viagens, resolveu ir com sua segunda esposa para o Brasil. Chegou ao Rio de Janeiro a 10 de maio de 1855. Tres madeirenses evangelicos, accedendo ao seu convite, vieram do Illinois encetando com elle a propaganda evangelica no imperio. A primeira casa de oração no Brazil data de 1864 e é o producto do esforço do dr. Kalley e de seus companheiros. Nessa Igreja Evangelica Fluminense (de regime congregacional mas não baptizando creanças) e na Igreja Presbyteriana que a seguir se organisou, professaram muitos immigrants de Portugal, que depois foram os factores de nova obra no seu paiz. Dali vieram Manuel Vieira, natural de Barcellos, chamado *o reformador portuguez* por ter sido o primeiro nacional dedicado á obra evangelica (da acção do ex-padre Porphirio nada se conhece); Manuel Veiga, Antonio do Patrocinio Dias e Manuel de Sousa e Silva. Todos elles foram, entre 1862 e 1885, presos, processados e apedrejados pelo povo. Manuel Vieira soffreu dois annos de prisão na cadeia da sua terra e pouco tempo sobreviveu á pena soffrida.

A obra no Porto data de 1866, quando uma senhora ingleza, como em Lisboa, D. Frederica Smith, residente ao Bom Successo, iniciou reuniões em sua casa. Quasi ao mesmo tempo iniciava reuniões identicas em Villa Nova de Gaya o rev. Diogo Cassels, o mais antigo dos actuaes pastores evangelicos. Soffreu varios processos e perseguições, chegando a ser condemnado em 1868 a 6 annos de degredo num processo que a Relação annulou por informalidades. Duma sua memoria sobre «A Reforma Catholica em Portugal» aproveitámos aqui alguns dados.

No mesmo anno de 1866 chegou a Lisboa o rev. Roberto Stewart que, como disse, foi agente da Sociedade Biblica e iniciou reuniões publicas para por-

tuguezes quando a obra do dr. Gómez tinha declinado. O rev. Stewart foi o fundador em 1870 da Igreja Presbyteriana Portuguesa, a mais velha das que existem actualmente.

Em 1868 um novo elemento de propaganda appareceu: D. Angel Herberos de Móra, o fundador da actual obra episcopal.

Na sua «Historia da Igreja Lusitana», trabalho curto mas bem feito, que pena é se refira somente á acção episcopal daquela igreja, o rev. Santos Figueiredo dá o rev. Móra como um padre liberal fugido ao governo despotico de Isabel II, convertido ao Evangelho nos Estados Unidos da America, que intentando voltar a Espanha ao saber da queda do governo passou por Portugal e aqui ficou auxiliando a obra declinante do dr. Gómez e a despontante da senhora Roughton e seu filho e do rev. Stewart.

O rev. Móra, tendo reunido um certo numero de compatriotas evangelicos, e como a liberdade de cultos em Espanha era já um facto, requereu do governo espanhol e do portuguez a necessaria auctorisação para o funcionamento duma *Igreja Evangelica Espanhola*. Conseguida ella por portaria do duque de Saldanha, de 5 d'agosto de 1870, a Igreja abriu, sendo afinal maior o numero dos portuguezes que nella se filiaram.

O rev. Móra chegou a ser eleito bispo, mas não foi sagrado segundo o rito episcopal. Por sua morte, em 1876, já existiam em Lisboa e Rio de Mouro, Cintra, outras igrejas da mesma denominação, mas portuguezas, as quaes em 1878 se uniram sob o nome de *Igreja Episcopal Reformada*.

Em 1880 a Igreja Espanhola, da qual era então ministro o rev. Henrique Ribeiro, irmão de Thomaz Ribeiro, nacionalisou-se e com as congregações da Igreja Episcopal Reformada e outras de Gaya, formaram a *Igreja Evangelica Lusitana*, cujo presidente do seu Synodo foi o ministro anglicano rev. Godofredo Pope, substituido por sua morte, em 1902, pelo rev. Candido de Sousa, tambem já fallecido.

Um novo elemento teve a Igreja Lusitana no rev. André Cassels, irmão do já citado rev. Diogo. Convidado a visitar os navios estrangeiros que chegavam ao Porto, decidiu-se em 1882, por um curioso incidente, á propagação da doutrina evangelica. A congregação que formou foi inaugurada em 6 de janeiro de 1887.

A terceira das denominações installadas em Portugal, pela ordem d'antiguidade, é a methodista. Foi fundada em 1871 pelo rev. Roberto Hawkey Moreton, subdito britannico nascido em Buenos Ayres, que ainda hoje a pastoreia com mais dois ministros e varios evangelistas. Casado em Inglaterra em fevereiro d'aquelle anno, veiu ainda na lua de mel encetar aqui o seu arduo trabalho.

A *Igreja Methodista em Portugal* tem uma só congregação no paiz, na cidade do Porto, a qual supponho ser a maior de Portugal. Tem tambem varias missões, todas no norte. Uma igreja methodista que existiu em Lisboa, fundada em 1898 pelo fallecido Julio Francisco da Silva Oliveira, outro portuguez que no Brazil se filiara na Igreja Presbyteriana, é hoje a *Igreja Evangelica Lisbo-nense*, do regime congregacionalista mas sem baptismo de creanças.

Esta denominação foi a quarta estabelecida em Portugal: em 1877, pelo rico industrial George Robinson, em Portalegre, com edificio proprio desde 1889; depois em Lisboa, Setubal, Figueira da Foz e Rocio d'Abrantes, pelo sr. Manuel dos Santos Carvalho (*Igreja Evangelica Independente*) e porfim a segunda de Lisboa, como vimos acima. Agora, esta mesma denominação acaba de adquirir uma nova missão, na cidade de Braga.



O sr. Manuel dos Santos Carvalho é o mais idoso dos actuaes obreiros evangelicos e tem em aberto com a justiça largas contas, que nunca mais saldará, por delictos de propaganda. Entretanto tem estado varias vezes preso e já respondeu nalguns processos, pelos mesmos delictos.

A Igreja Presbyteriana, já citada, cujo primeiro pastor foi o rev. Antonio de Mattos, um dos perseguidos da Madeira, só alargou a sua acção para fóra da corporação formada em Lisboa, até ao Funchal. A Igreja Lisbonense tem duas missões na capital e um evangelista em Braga.

A Igreja Lusitana tem hoje congregações em Lisboa, tres, em Gaya, tres com duas missões, no Porto e em Setubal. Esta igreja teve o auxilio de varios padres que abjuraram a doutrina romana. Entre elles os revv. Costa e Almeida, antigo capellão da marinha, Henrique Ribeiro, Antonio Ferreira de Miranda, Manuel Antonio Pereira, José Nunes Chaves, Guilherme Dias e Joaquim dos Santos Figueiredo, o que sobrevive dos citados.

Julgo que a quinta denominação evangelica que em Portugal firmou arraiaes foi a darbysta. A ella se deve muita litteratura de propaganda e edificação e uma congregação em Lisboa, denominada «Assembléa dos Irmãos».

São estes os trabalhos que na sua origem viram nascer a lei mais repressiva de liberdade religiosa publicada depois da Inquisição: O Codigo Penal de 16 de setembro de 1886. Como a sua doutrina na referida materia ia de encontro á Carta, não poude este codigo annullar a acção evangelica, que continuou a estender-se.

Nos Açores, na cidade de Ponta Delgada, fundou-se uma Igreja que foi o fructo do trabalho empreendido neste archipelago em 1888, pelo sr. Henrique Maxwell Wright. O regime da Igreja foi tambem congregacional, mas ao invéz das do continente, onde persistiu a influencia do dr. Kalley, e que realisam o baptismo de aspensão, ali, pela influencia do seu fundador e primeiro doutrinador, baptisam-se tambem só adultos, mas de immersão. Hoje é plymonthista.

Ha dezanove annos (desde 1894) que a *Igreja Methodist Episcopal* se estabeleceu no Funchal, Madeira, onde já existia desde algum tempo uma outra presbyteriana.

Em Cabo Verde, os portuguezes emigrados, de volta da America, estabeleceram a *Igreja Baptista* e a *Pentecostal*. Ao trabalho feito nas outras colonias portuguezas não me referirei aqui, porque elle tem outra constituição, outra feição, outra origem, e outra historia portanto.

Um outro obreiro baptista livre, como o sr. Maxwell Wright, foi o fallecido George Searle, que no Porto auxiliou dedicadamente tanto a obra episcopal como a methodista wesleyana, e tambem a da sua denominação, em companhia do sr. Joseph Jones.

Este ultimo acaba de acceitar a successão da ordenação baptista e a communhão restricta (os baptistas livres preconizam a inter-communhão e cingem se unicamente á Biblia, como os congregacionalistas e outros) e unindo se com uma recente missão baptista constituiu com o ministro desta a *Primeira Igreja Baptista do Porto*.

Hoje existe em Lisboa, tendo-se estabelecido um pouco antes da missão baptista (a restricta) uma congregação plymouthista, que sendo no regime identica á darbysta, pratica a immersão e não baptisa creanças.

Uma outra missão baptista livre, mais recente que a que se fundiu com a Primeira Igreja Baptista, permanece no Porto com o nome de *Igreja Christã Evangelica*.

O sabbatismo, estabelecido ha poucos annos em Lisboa e Porto, é uma heresia para todas as outras denominações aqui existentes, cujos membros os sabbatistas não consideram irmãos em crenças, não sendo tambem pelos outros assim considerados. Intitulam-se *Igreja Adventista do sétimo dia*. Todas as outras igrejas vivem em boas relações e fazem parte da Alliança Evangelica Universal.

A' constituição das Uniões Christãs da Mocidade, no Porto, Gaya, Lisboa, Setubal e Portalegre, e aos seus trez congressos em Porto e Lisboa; á perseguição soffrida do governo de Hintze, na regencia de D Amelia, em fevereiro de 1901; á obra de propaganda entre nós emprehendida por mais dois portuezes residentes no Brazil, os srs. José Luiz Fernandes Braga e Domingos Antonio da Silva Oliveira, não me referirei com mais detalhes porque são factos dos nossos dias e estas notas já vão mais longas do que eu desejava, o que lhe dará mais trabalho na selecção dos factos.

Sou sempre seu sincero e dedicado amigo.

EDUARDO MOREIRA.

---

# “QUE NADA SE SABE”

Lyon. — Tipografia de Gryphe — 1581.

---

Dr. Francisco Sanchez, philosopho e medico

---

*Ao integerrimo e sabio Diogo de Castro envia Francisco Sanchez muito saudar.*

Prezadissimo amigo

Passando há pouco em revista os meus livros, incidiu por acaso a minha atenção sobre este opusculo, escrito por mim sete anos antes. Seguindo o conselho do poeta <sup>1</sup>, tinha-o posto de remissa por nove anos; achei-o, porém, tão roído da traça que, retardando a sua publicação por mais dois anos ainda, muito provavelmente ao fogo, e não á luz, teria de o dar no fim d'esse prazo. Isto forçou-me a antecipar-lhe precipitadamente a publicação; mas assim como não são viáveis sómente os fetos humanos que completaram os nove mêses, mas até mesmo os que

FRANCISCUS SANCHEZ PHILOSOPHUS ET MEDICUS DOCTOR

QUOD NIHIL SCITUR

LUDGUNI,

APUD ANT. GRYPHIUM.

M. D. LXXXI.

—  
INTEGERRIMO,

DISERTISSIMOQUE

VIRO IACOBO A

CASTRO, FRANCISCUS

SANCHEZ S. P.

Cum nuper librorum scrinium evolverem, amicissime Iacobe, incidi forte in opusculum hoc, quod ante septennium edideram, condideramque usque in nonum annum illius consilio: reperique id adeo tineis et blattis laceratum ut si biennium adhuc distulissem in lucem proferre,

---

<sup>1</sup> ... «Si quid tamen olim  
Scripseris, in Metii descendat iudicis aures,  
Et patris, et nostras, *non unquam prematur in annum,*  
Membranis intus positis. Delere licebit  
Quod non edideris; nescit vox missa reverti.»

(Horácio, *De Arte Poetica Liber seu Epistola ad Pisones*, v. 386 — 390).

não contam mais de sete, também este, com sete anos apenas, e portanto dado á luz antes do tempo, póde ter longa vida.

A isto acresce ainda outra razão, e é que temos para muito breve outras publicações, e convem que esta as anteceda. Termos de esperar até não ser preciso fazer mais correcções ou emendas, era como se estivéssemos a rolar a pedra de Sisifo; nunca findariamos o nosso trabalho, nunca chegaríamos a publicar coisa alguma.

Além disso tem-nos mostrado a experiencia que aqueles que retocam muitas vezes a mesma obra para a aperfeiçoarem, acabam por deforma-la. Saia, portanto, a campo com bons auspícios, como soldado que vai batalhar contra a mentira. Se adregar de ser acossado pelo inimigo, que éle então, meu querido Castro, se refugie no teu acampamento: em parte alguma poderá estar mais seguro; e para que não suceda que, por não o conheceres, lhe feches a porta, aí to mando com as minhas instrucções para em meu nome te saudar e para confirmar a nossa amizade, e ainda para que éle combata sob a tua bandeira. Recebe-o, pois, prazentemente, e alista-o entre os teus, e a nós com éle. Adeus. — *Toulouse*.

timendum erat, ne tunc potius in ignem, quam in lucem mittere necesse fuisset. Id me coëgit illud præpropere abortare; sed quemadmodum humani partus non solum qui nonum attingere mensem, verum et septimestres etiam vitales sunt, sic septenne hoc infectum superstes esse poterit. Est et alia ratio. Parturimus propediem nonnulla alia, quibus hoc prævium esse oportet. Quod si tandiu exspectandum foret donec nil corrigi, nil mutari posset, Sisyphi saxum volveremus, nusquam finis lambendi ursi, nil daremus in vulgum unquam.

Adde quod usu saepe venire videmus, ut qui multoties opus idem repetunt ut forment, tandem deformant. Exeat igitur bonis avibus in campum, falsitatem expugnaturus miles.

Quod si ab hostibus premi contingat, moneo in castra, a Castro amantissime, se recipiat tua: nullibi enim tutior esse possit; sed ne forsitan fores illi præcludas, non antea cognito, eum tibi mitto cum mandatis, ut quamprimum te ex nobis salutet, amicitiam nostram confirmet, insignique tuo instructus in militiam prodeat. Excipe ergo eum laeta fronte, et in numerum tuorum ascribe, nosque cum illo. Vale, Tolosa.

### *Francisco Sanchez ao leitor.*

E' inato ao homem o querer saber: a poucos é dado o saber querer; a menos ainda o saber. Para mim não abriu a fortuna excepção. Desde o começo da minha vida que eu, dado á contemplação da naturêza, tudo prescrutava sem descanso. A principio o meu espirito, ávido de saber, contentava-se com qualquer alimento que se lhe oferecia; a breve trecho, porém, se lhe tornou impossivel digerir e começou a vomitar tudo o que ingerira. Tratava eu já então de vêr com todo o cuidado o que havia de dar-lhe que éle digerisse e assimilasse bem: nada havia que satisfizesse os meus desejos. Passava em revista as afirmações dos passados, sondava o sentir dos vivos: respondiam o mesmo; nada, porém, que me satisfizesse. Algumas sombras de verdade, confesso, me entremostravam alguns; mas não encontrei um

FRANCISCUS  
SANCHEZ  
LECTORI S.

Innatum homini velle scire; paucis concessum scire velle; paucioribus scire. Nec mihi ab aliis diversa fortuna successit. A prima vita, Naturae contemplationi addictus minutim omnia inquirebam. Et quamvis initio avidus animus sciendi quocumque oblato cibo contentus esset utcunque: post modicum tamen tempus indigestione præhensus revomere coepit omnia. Quærebamque jam tunc quid illi darem quod et perfecte amplecteretur, et frueretur absoluté: nec

só que com sinceridade e duma maneira absoluta dissesse o que das coisas devíamos julgar. Voltei-me então para mim proprio; e pondo tudo em duvida como se até então nada se tivesse dito, comecei a examinar as proprias coisas <sup>1</sup>: é esse o verdadeiro meio de saber <sup>2</sup>.

Levava as minhas investigações até aos primeiros principios. Iniciando aí as minhas reflexões, quanto mais penso, mais duvido: nada posso compreender bem. Desespero. No entanto persisto. Mais. Consulto os Doutores buscando nêles avidamente a verdade. Que respondem? Foi-se cada um dêles construindo a sciencia com alheias ou proprias fantasias: destas inferiram outras, e destas outras ainda; e assim, nada ponderando bem e afastando-se da realidade, arranjam um labirinto de palavras sem algum fundamento de verdade. Aí não obterás a compreensão das coisas naturais, mas aprenderás a textura de novas coisas e ficções, de cuja intelligencia nenhum espirito é capaz. Efectivamente quem será capaz de compreender o que não existe? Daí os Atomos de Democrito, as Idéas de Platão, os Numeros de Pitagoras, os Universais de Aristoteles, o intellecto activo e as intelligencias. Buscam diligentemente aos que estas coisas ignoram, apresentando-se como conhecedores do que se não sabe e reveladores dos arcanos da Naturêza.

Acreditam-no esses ignorantes, e sem grande dificuldade correm a Aristoteles, folheiam, revolvem, decoram: e o que mais passagens de Aristoteles souber de cor, esse é o mais douto.

Esses, se alguma cousa, mesmo insignificante, lhes negares, emmudecem, mas dão-te voz de blasfemo; e se contra eles argumentares, gritam que és sofista. Que se lhe ha-de fazer?

Sejam enganados os que o querem ser; não é para esses que eu escrevo: nem eles provavelmente lerão os meus escritos.

E' certo que não ha-de faltar entre eles quem tente abocanhar aquilo que leu, mas sem ter entendido (acaso para os burros foi feita a lira?) <sup>3</sup>; mas não é

erat qui desiderium expleret meum. Evolvebam praeteritorum dicta, tentabam praesentium corda: idem respondebant; quod tamen mihi satisfaceret, omnino nihil. Umbras quasdam fateor veritatis referebant aliqui: nullum tamen inveni, qui quid de rebus judicandum sincere absoluteque proferret Ad me proinde memetipsum retuli: omniaque in dubium revocans, ac si a quopiam nil unquam dictum, res ipsas examinare coepi: qui verus est sciendi modus. Resolvebam usque ad extrema principia. Inde initium contemplationis faciens, quo magis cogito magis dubito; nil perfecte complecti possum. Despero.

Persisto tamen. Magis. Accedo ad Doctores avide ab eis veritatem expetitutus. Quid ipsi? Quisque sibi scientiam construit ex imaginationibus tum alterius, tum propriis; ex his alias inferunt: et ex his iterum alias; nil in rebus perpendentes, quousque labyrinthum verborum absque aliquo fundamento veritatis produxere: ex quo tandem non res intelligas naturales; sed novarum rerum fictionunque texturam discas: quibus intelligendis nulla sufficiat mens. Quis enim quae non sunt intelligat? Hinc Democriti Atomis, Platonis Ideae, Numeri Pythagorae, Aristotelis Universalis, agens intellectus, et intelligentiae His ignaros expiscantur, se incognita, Naturaeque recondita invenisse prodentes. Credunt hi, facileque ad Aristotelem convolant, volvunt, evolvunt, memoriae mandant: isque, doctior est, qui plura ex Aristotele novit recitare. Quibus si vel minimum neges, muti fiunt: te tamen blasphemum clamant; si contra arguas, sophistam. Quid his facias? Miserum. Decipiantur qui decipi volunt.

<sup>1</sup> Ha passagens deste livro que fazem lembrar, mais ou menos vagamente, outras do *Discours de la Méthode*, de Descartes, publicado pela primeira vez em Leyde, como todos sabem, em 1637.

<sup>2</sup> Quer dizer, é esse o verdadeiro método.

<sup>3</sup> Alusão á fabula — Asinus ad lyram — Phaedrus, Appendix, Fabula XII.

menos certo que no diamante se rompe o martelo, e que a serpente de Esopo, julgando roer a lima, quebra os proprios dentes <sup>1</sup>. Quero-me com aqueles que, não se tendo obrigado a jurar nas palavras dum mestre, examinam com os recursos proprios as questões, levados pelos sentidos e pela razão. Por isso tu, quem quer que sejas, que tens a mesma condição e temperamento que eu, e que no teu íntimo tens muitissimas vezes duvidado da natureza das cousas, duvida agora comigo: exercitemos juntos o nosso engenho. Que os meus juizos sejam livres, mas não desarrazoados. O mesmo concedo e peço para ti.

Mas talvez tu digas: o que é que tu, depois de tantos e tão illustres homens, nos podes trazer de novo? <sup>2</sup> Porventura estava á tua espera a verdade? De modo algum; mas tambem antes não tinha estado á espera d'elles. De novo, nada ha <sup>3</sup>; sendo assim, porque escreveu Aristoteles? Ou porque nos havemos de calar nós? Acaso limitou ele todo o poder da Natureza, e tudo abarcou? Não o acredito, embora de entre os mais modernos assim o apregõem alguns muito doutos que lhe são demasiado afeiçoados <sup>4</sup>, chamando-lhe ainda por cima o Ditador da Verdade, o tribunal da Verdade, o dominio da Verdade, epitetos realmente dignos de tão illustre elogiado e de tão notaveis panegiristas, mas que parecem e merecem buscar mais a gloria fundada no elogio alheio e no embelezamento da expressão do que o dominio da Verdade. Com efeito no dominio e no tribunal da Verdade, nada a não ser a Verdade; ao passo que em Aristoteles ha muitas cousas alheias a ela, como a seu tempo veremos. Tambem esses talentosos discipulos e panegiristas seus lhe foram contrarios em muitos pontos, forçados, creio eu, pelo proprio tribunal da Verdade, a não ser que o fizessem por ambição e inveja.

E' opinião minha que Aristoteles ocupa um dos mais honrosos logares entre os filosofos mais illustres e que é um dos engenhos mais agudos entre os que mais se distinguem no meio d'esta fraqueza humana. No entanto longe de mim asseverar que elle em assunto algum errára: afirmo até que bastantes cousas elle ignorou; e vejo que hesitou em muitas, expôz confusamente não poucas, perfunctoriamente

Non his scribo: nec proinde scripta legant mea. Non deerit tamen inter eos aliquis, qui lectis, nec intellectis, (quid enim asino cum lyra?) dente ferire tentet. Ast rumpitur impactus adamantum malleus: Aesopicaque serpens, limam dum rodere putat, dentes frangit proprios. Cum iis igitur mihi res sit, qui nullius addicti jurare in verba magistri, proprio Marte res expendunt, sensu, rationeque ducti. Tu igitur quisquis es eiusdem mecum conditionis, temperamentique: quique de rerum naturis saepissime tecum dubitasti, dubita modo mecum: ingenia nostra, naturamque simul exerceamus; sit mihi liberum iudicium, non irrationabile tamen. Tibi tale et concedo, et precor. At dices forsitan, quid post tot, tantosque viros tu nobis adferre potes novi? Tene exspectabat Veritas? Minime quidem; sed nec illos exspectaverat antea Nil igitur novi; si sic, cur scripsit Aristoteles? aut cur tacebimus nos? An ille Naturae potestatem determinavit totam, ambitumque universum complexus est? Non crediderim, licet doctissimi quidam ex recentioribus ei nimis addicti sic praedicent: eum insuper vocantes Veritatis Dictatorem, Veritatis tribunal, veritatis, rempub; dignis sane tanto laudato, et tanto laudante epithetis: sed quae magis laudem ex alterius laudatione, et verborum ornatu affectare videantur, et mereantur: quam Veritatis remp. In hac enim, ut et in eiusdem tribunali, nil nisi Veritas. In illo autem quot ab hac aliena? Sane plurima, ut suo quoque loco videbimus.

<sup>1</sup> Alusão á fabula — Serpens ad fabrum ferrarium — Phaedrus, Fabula VIII, Liv. IV.

<sup>2</sup> «Ou ne saurait rien imaginer de si étrange et si peu croyable, qu'il n'ait été dit par quelqu'un des philosophes.» Discours de la Méthode, p. 28. éd. de la Bibliothèque Nationale.

<sup>3</sup> «Nil novi sub sole» — Salomão — Ecclesiastes.

<sup>4</sup> Scaligero.

outras, e algumas passou-as em silencio, ou evitou-as. Era homem como nós; e por isso bastantes vezes teve de pagar tributo á insuficiencia e fraqueza do espirito humano. Com grande pezar nosso, tambem aqui a patenteamos, exercemos e esgotamos nós, emquanto pela reflexão chegamos a muitas conclusões que parecem aproximar-se tanto mais da Verdade quanto mais se afastam das doutrinas dos antigos. E' essa a nossa opinião. Atraz de tempos tempos vêm, e assim acontece com as opiniões dos homens.

Julgam todos ter encontrado a verdade quando é certo que de entre tantos que sustentam opiniões diversas só um pode tê-la encontrado <sup>1</sup>. Seja-me, pois, permitido a mim com os outros, ou mesmo sem elles, inquirir o mesmo: talvez consiga atingir a meta.

Muitos cães podem fazer preza muito mais facilmente do que um só. Se depois de tantos, como dizes, e tão illustres varões, eu, pequeno como sou, conseguir remover essa pedra, não te pareça isso extraordinario: tambem um dia um rato libertou dos laços um leão <sup>2</sup>.

Além d'isso eu não te prometo inteiramente a Verdade, visto que a ignoro, assim como a tudo o mais: procura-la-hei, no entanto, até onde puder; e tu, descoberta que seja e expulsa dos seus esconderijos, segui-la-has. Nunca esperes, porém, apossar-te d'ela, ou retê-la scientemente: baste-te o que para mim é suficiente, agita-la. E' esse o meu escopo: deve ser tambem o teu.

Posto isto, e começando pelos principios, passaremos em revista os mais importantes capitulos da filosofia, dos quaes mais facilmente depois se poderão coligir os restantes. N'estes não desejo de modo algum detêr-me, pois o caminho <sup>3</sup> irei busca-lo á medicina, de que sou professor: da especulação filosofica vêm os seus

Et acutissimi isti eius alumni et laudatores, in pluribus ei repugnarunt; ab eodem, credo, Veritatis tribunali compulsi: nisi malint ab ambitione, et livore. Hercule Aristotelem inter acutissimos Naturae scrutatores plurimum valere judico; unumque esse praecipuum ex mirabilibus humanae infirmitatis ingeniis. Nullibi tamen errasse, non assererem: plurima ignorasse affirmo; in multis haesitasse; non pauca confuse tradidisse; alia succinte perstrinxisse; quaedam tacite praeteriisse, aut fugisse, video. Homo erat, ut et nos: quique coactus saepe humanae mentis torporem, infirmitatemque detegit. Nos eandem dolentes hic et manifestamus, et exercemus, et exaurimus dum plurima cogitando elicimus, quae ut veterum decretis abscedunt, sic ad Veritatis accedere videntur. Tale est iudicium nostrum; succedunt temporibus tempora, sic hominum diversae opiniones; quorum quisque se verum invenisse credit: cum ex mille varia opinantibus solus unus invenisse potest. Liceat igitur et mihi cum reliquis, aut etiam absque illis, idem inquirere: forsitan attingam. Plures enim canes facilius praedam venantur uno. Nil itaque mirum tibi videatur, si post tot, ut arguis, tantosque viros tantillus ego lapidem hunc moveam: solvit enim quandoque a vinculis mus leonem. Nec proinde tamen Veritatem tibi omnino polliceor, ut qui eam, ut alia omnia, ignorem: inquiram tamen in quantum poterò: tuque utcumque aperitam, et e latebris exeussam persequeris. Nec tamen eam arripere speres unquam, aut sciens tenere: sufficiat tibi quod et mihi, eandem agitare. Hic mihi scopus, hic finis est: hunc tu quaerere etiam debes.

Quo posito, a principiis rerum exordium sumentes, graviora Philosophiae capita examina-

<sup>1</sup> No «Discours de la Méthode, ed. citada, pag. 16, Descartes, depois de dizer que não ha na filosofia cousa alguma que não seja discutida, e portanto duvidosa, acrescenta: «... considerant combien il peut y avoir de diverses opinions touchant une même matière, qui soient soutenues par des gens doctes, sans qu'il y en puisse avoir jamais plus d'une seule qui soit vraie. je réputais presque pour faux tout ce qui n'était que vraisemblable.»

<sup>2</sup> Alusão á fabula de La Fontaine — Le lion et le rat. Fables de La Fontaine, Liv. II, Fab. XI.

<sup>3</sup> Método

principios. Assim d'uma cajadada mataremos dois coelhos, pois d'outro modo a vida não chegaria a nada. Espero por isso ser desculpado se nesse trabalho de investigação da Verdade desprezar certas minucias.

Não esperes de mim um estilo ataviado e polido. Emprega-lo-hia se quizesse; mas a verdade escapa-se quando estamos a escolher muito as palavras e usamos de rodeios: isso é nem mais nem menos que enganar. Se é isso que desejas, recorre a Cicero, pois é esse o seu officio. O que eu disser será bastante belo, se bastante verdadeiro.

As belas frases convêm aos Retoricos, aos Poetas, aos aulicos, aos namorados, ás cortesãs, aos proxenetas, aos aduladores, aos parasitas e semelhantes, para os quaes o falar bem é um fim. Para a sciencia basta, e é necessaria mesmo, a propriedade, o que não pode conjugar-se com aquilo. Não exijas tambem de mim muitas citações, ou uma reverencia para com os autores que é mais propria d'um animo servil e inculto do que d'um espirito livre e que busca a verdade. A autoridade manda crêr: a razão demonstra: aquella é propria da fé; esta, da sciencia. Dos outros, aquilo que me parecer verdadeiro, confirma-lo-hei com a razão; o que me parecer falso, infirma-lo-hei. Oxalá que tudo aquilo que eu atentamente elaboro, depois de elaborado tu o recebas com o mesmo espirito e precaução, e o julgues com são criterio: e que tudo aquilo que parecer falso, tu o destruas com razões solidas (cousa que, sendo, como é, propria d'um filosofo, me é extremamente grata), e não, como fazem os invejosos e alguns ignoiantes, com injurias ineptas e que nada invalidam (cousa que, sendo, como é, propria de mulheres, é indigna d'um filosofo, e para mim absolutamente desagradavel); aquilo, porém, que parecer justo, oxalá que tu o aproves e confirmes. Espero que assim suceda, e tu aguarda tambem cousas mais importantes para d'aqui a poucos dias. Adeus! — *Toulouse, 1 de janeiro de 1576.*

bimus, ex quibus facilius reliqua colligi possint. Nec enim in his inmorari in votis est omnino: ad Medicam quippe artem viam affectamus, cujos professores sumus: cuiusque principia omnia Philosophicae contemplationis sunt: ut eadem manu duos simul moveamus lapides: nec enim aliter vita sufficeret. Excusandus subinde venio, si dum Veritati inquirendae studeo, minutiora quaedam contempsero. Non igitur a me comptam et positam expectes orationem. Darem quidem si vellem; sed labitur interea veritas, dum verbum pro verbo supponimus, ambagibusque utimur: hoc nanque est verba dare. Si id vis, pete a Cicerone, cujus hoc munus est: sat enim pulchre dixero, si sat vere. Decent bella verba Rhetores, Poëtas, aulicos, amatores, meretrices, lenones, adulatores, parasitos, et his similes quibus belle loqui finis est. Scientiae sufficit proprie, imo necessarium est: quod tamen cum illo stare non potest. Nec a me postules multorum auctoritates aut in autores reverentiam, quae potius servilis et indocti animi est, quam liberi, et veritatem inquirentis. Solam sequar ratione Naturam. Autoritas credere iubet; ratio demonstrat: Illa fidei; haec scientiis aptior. Proinde quae ab aliis recte dicta videbuntur, ratione confirmabo: quae falso, eadem infirmabo. Faxitque Deus, ut quo ego animo haec tibi vigilans elaboro, eodem tu elaborata excipias vigilans, sanaque mente iudices: et quae falsa videbuntur, firmis rationibus, (quod ut Philosophi est, sic mihi valde gratum) non infirmis iniuriis, (quod ut foeminarum, sic Philosopho indignum, et mihi omnino ingratum) quod cum lividi, tum ignari quidam faciunt, laccessas: quae vero sana, approbes et confirmes. Quod ut fiet spero, sic tu maiora prope diem expecta. Vale. Ex Tolosa, Kal. Ianu. Anno redemptionis. M. D. LXXVI.

## QUID?

TRADUÇÃO E NOTAS DE BASILIO VASCONCELOS.

Observação — A tradução d'esta obra — *Quod nihil scitur* — tenciono faze-la seguir dum estudo sobre Francisco Sanchez, e duma tentativa de tradução e explicação da terminologia escolastica.

BASILIO VASCONCELOS.



# FACTOS E NOTAS

---

## Nechrologia

Falleceu recentemente o nosso illustre consocio, Ex.<sup>mo</sup> Sr. Dr. Antonio de Sousa Silva Costa Lobo, diplomado em direito pela Universidade de Coimbra, academico effectivo, professor jubilado do antigo Curso Superior de Letras e antigo ministro de estado. Deixa uma pequena, mas valiosa bibliographia, em que se destacam as obras seguintes: *Memorias de um Soldado da India*, compiladas de um manuscripto portuguez do Museu Britannico; *Portugal e Miguel Angelo Buonarroti*; *Historia da Sociedade em Portugal no seculo XV, secção I*, a sua principal obra, e *Origens do Sebastianismo*.

Perderam os estudos historicos em Portugal um dos seus mais nobres cultores e a *Sociedade* um membro, que muito a illustrava.

Sabemos que o sr. dr. Costa Lobo proseguia na sua obra *Historia da Sociedade em Portugal no seculo XV* e receamos que, por falta de especiaes recommendações do seu auctor, se percam os manuscriptos ou vão ter a mãos, que não sejam as mais empenhadas em lhes dar publicidade. Neste caso, a sua morte será para sentir duplamente.

## Vida Social

A *Sociedade* já encetou os trabalhos para a organização da bibliographia historica portugueza, e estrangeira sobre Portugal. Para esse effeito distribuiu pelos seus socios impressos de verbetes, acompanhados duma circular elucidativa sobre o seu preenchimento. Os trabalhos são orientados segundo as bases approvadas com a proposta inicial.

## Conferencias portuguezas em Madrid

O ministro de Portugal em Madrid, sr. José Relvas, empenha se actualmente na organização duma série de conferencias portuguezas a realizar no proximo inverno no Atheneo de Madrid. N'essa série os estudos historicos, sabemo-lo já, terão justa representação, quer o objecto das conferencias seja mostrar ao estrangeiro a patria portugueza, sob todos os seus aspectos, quer seja patentear os actuaes recursos de cultura de Portugal. Na primeira hypothese, que pagina brilhante se poderá ostentar do que a historia do seculo xv e xvi? Na segunda cumpre evidenciar que os estudos historicos, de nobre tradição em Portugal, continuam a merecer esmerado cultivo nas gerações contemporaneas.

Felicitemos o sr. José Relvas por iniciativa de tão alto significado e pela propaganda esclarecida que projecta fazer da sciencia e da arte portuguesas.

## BIBLIOGRAPHIA

---

**Historia da Literatura Romantica Portuguesa (1825-1870)**, por Fidelino de Figueiredo — 1 vol, de 322 pag. — Lisboa, Livraria Clássica Editora, 1913.

O A. é um crítico literario distinto, em cujas obras se tem assinalado uma intelligencia e uma consciencia perfeitas dos métodos modernos da especialidade. Sendo um cerebral, tem manifestado sempre uma disposição acentuada pelas direcções systematicas do trabalho critico. O caracter scientifico dos processos criticos, da verdadeira critica, digna deste nome — animada por um espirito dominante, ordenador, de sistema e pelo amor á verdade e ao rigor da sua expressão, o que é condição *sine qua non*, porque, sem isso, não ha boa critica, critica a valer, ha *dilettantismo*, de utilidade muito variavel e, na generalidade, relativamente inferior — tem curado o A. de o definir, de o precisar, não apenas versando a doutrina, com largueza de vistas e segurança de criterio, no campo dos principios, mas applicando lucidamente as conclusões ao dominio da literatura nacional que o A. ha de verificar com o seu amplo, saudavel modernismo.

Ninguem, de boa fé e com conhecimento de causa, contestará ao A. o direito de salientar o caracter scientifico dos processos criticos, dentro dum sistema ou corpo doutrinario; cumpre, porém, entender que a materia sobre que se investiga e sobre que se constroe, aqui, em critica literaria, é humanistica propriamente e não realistica e, quando muito, poderá erigir-se, um dia, em sciencia do espirito, toda de aproximações como a historia, e nunca, com toda a probabilidade, lhe será dado atingir o rigor integro que particularmente distingue as sciencias da natureza. Os processos scientificos applicados á literatura ou antes á critica e historia literaria poderão fazê-las sair do campo restrito da arte em que se confinem — e isto é já muito, — mas daqui a fazê-las entrar segura e decisivamente no campo da sciencia propriamente dita vai uma grande distancia, difficilmente transponivel.

A presente obra é, até esta data, a mais avultada contribuição do A., neste ramo de estudos de historia e de critica literaria. E' uma obra de critica e é tambem uma obra de historia, de critica e de historia literaria puras; sem divagações pela politica, pela pedagogia, pela antropologia, pela psicologia, etc., que são de uso nos trabalhos, pretenciosamente eruditos, de muitos dos nossos historiadores e criticos da literatura, quando aspiram a alguma cousa mais que a dar a publico, seca, descarnadamente, os resultados das suas pesquisas, como investigadores da sciencia e não como construtores de sciencia.

Os estudos literarios que se conteem na obra noticiada, documentam uma orientação critica solida, firmemente estabelecida, e trato intimo com os escritores criticados. E' um quadro geral, brilhante, não raro, na forma como no fundo, da epoca literaria que serviu de tema, estudada na pessoa, através de todos os testemunhos de contemporaneos e dos elementos legados pela tradição, e nas obras,

interpretados com discernimento profundo, dos seus mais legitimos e dignos representantes.

Esses estudos são trabalho de intelligencia, duma intelligencia finamente penetrante e, ao mesmo passo, vigorosa, masculinamente vigorosa, e são produto tambem, por vezes, da simpatia e, neste caso, sendo o A. um espirito logico, de sistema, os pontos de vista, a defeza e sustentação deles oferecem especial interesse, como manifestação do seu sentimento pessoal. Na produção inspirada sobretudo pela simpatia que realça a intelligencia e chega a imprimir-lhe aspectos de vida singular, a impressão, inicio do trabalho, prepondera, abraça todo o edificio critico. Mas o A., exercitando o seu tacto sempre tão avisado quanto solícito, vigilante, não deixa, ordinariamente, de opulentar o impressionismo (o *seu* impressionismo de intellectual, o impressionismo dum critico que procede sistematicamente em reacção contra o o impressionismo puro ou, talvez melhor, contra o *dilettantismo* impressionista) com os recursos valiosos, extremamente apreciaveis, da sua forte e adestrada intelligencia e com os frutos, originalmente expostos, do seu convívio espiritual com os escriptores de que trata.

Os estudos de simpatia são os melhores, são os mais belos e os mais completos. Como nos demais, a intelligencia tem, de certo, neles um papel capital, desempenha uma função primordial.

Todavia, precisamente onde o sentimento — um sentimento calmo, ponderado, que não desprestigia a razão e respeita o bom-senso — parece, não direi subordinar, não, mas confraternizar com a intelligencia, um pouco que seja, mesmo ao de leve, a visão e a sua expressão tornam-se geralmente mais sugestivas.

Então, desde que essa circumstancia se verifica, se insinua o A. mais e melhor. E, não obstante, sugestão ha sempre na sua obra, principalmente nesta obra que avulta e consolida creditos bem fundados.

O A.,—cumpre frizar este aspecto da sua individualidade literaria,—ocupando-se de tantos escriptores, cultores de tão diversos generos, demonstrou que possui essa capacidade poderosa e vasta de percepção, sem a qual não ha critico de valor.

Julho de 1913.

A. DO P. C.

Publications of the Canadian Archives N.º 5. The Precursors of Jacques Cartier 1497-1534. A collection of documents relating to the early history of the Dominion of Canada edited by H. P. Biggar, B. Litt. of the Archives Branch. Ottawa, 1911, XXXI-213 pgg.

São já muito conhecidas as cartas de D. Manuel a João Fernandes, morador na Terceira, datadas de 28 de out. de 1499; a Gaspar de Corte Real de 12 de maio de 1500; a João Martins, escudeiro, criado de João Vaz de Corte Real, morador na Terceira, de 27 de janeiro de 1503; e as noticias sobre as viagens de Pedro de Barcellos, João Fernandes Lavrador e João Alvares Fagundes realizadas nos primeiros annos do seculo xvi, pelas quaes se prova que os portuguezes navegavam com frequencia para o Canadá e Groenlandia. Menos conhecidas são as cartas patentes para viagens naquellas regiões aos portuguezes *John ffermandus, ffrances ffermandus and John Gunsaluus, squierers* (armigeros ou escudeiros), *borne in the Isle of Surrys* (Açores), datadas de 19 de março de 1501; a varios inglezes e a *Johanni*

*Gunsalus et Francisco Fernandus, Armigeris, in Insulis de Surrus sub obediencia Regis Portugalie oriundis* de 9 de dezembro de 1502; e aos referidos *welboloved subgiette frauncys fernandus and John Guidisaluus, squiers*, ja naturalizados ingleses, datadas de 6 de dezembro de 1503, pelos serviços que prestaram *into the newe founde lande*.

Todos estes documentos e muitos outros que nos não aproveitam directamente foram agora publicadões com todo o esmero e providos de tradução ingleza pelo sr. Biggar, que se deu ao incommodo de os examinar pessoalmente. O historiador encontra na collecção uma serie de documentos autenticos, sobre os quaes pode basear as suas conjecturas sem risco de as assentar em alicerces falsos ou duvidosos, como tantas vezes fazem escritores precipitados e destituídos dos mais elementares preceitos de crítica. Nos documentos portuguezes, porém, incorreram leves erros tipograficos facilmente corregiveis.

Ha pouco tempo li no Museu Etnologico (Belem) um pergaminho datado de 3 de abril de 1508, que poderia ter cabimento nesta valiosa collecção se fosse conhecida ao tempo que o sr. Biggar procedia aos seus trabalhos. O sumario dele é o seguinte: «Traslado extraído do caderno das audiencias da vila de Obidos da sentença pronunciada por Antonio Fernandes, beneficiado das colegiadas de Obidos pela qual a requerimento de Tomé Toscano, capelão da Rainha e prior da igreja de S. Pedro, foi obrigado Fernando Afonso, morador na vila da Pederneira, mestre de uma caravela e seu filho Vicente, marinheiro, a pagarem o dizimo dos bacalhaus que tinham pescado no Mar Novo em numero de 700 e haviam desembarcado no porto de Selir, onde todos os pescadores deviam satisfazer esse dizimo á referida igreja.

Alguns vestigios se conservam ainda no onomastico da Terra Nova e no proprio nome do Labrador, das visitas dos portuguezes áquellas regiões.

PEDRO DE AZEVEDO.

---